SAN FRANCISCO PUBLIC LIBRARY

DATE DUE

APPL DEC 3 - '82

BOOK NO. [redacted]

ACCESSION 311660

SAN FRANCISCO PUBLIC LIBRARY

VITA SINE LITERIS MORS EST

Form 16 30M 9-30

INTERNATIONAL CENTER

fr. 12.-
T. 80

LA VIE DES
SŒURS BRONTË

DES MÊMES AUTEURS

Pour paraître prochainement :

La Vie de George Eliot.

DE GEORGES ROMIEU

La Propriété (Les Presses Universitaires de France, 1923).

En préparation :

L'Être ou ne pas l'être (Roman).

ANNE EMILY CHARLOTTE
par Patrick Branwell Brontë

(National Gallery, Londres)

VIES DES HOMMES ILLUSTRES - N° 35

LA VIE DES

SŒURS BRONTË

par

EMILIE ET GEORGES ROMIEU

nrf

18e édition

LIBRAIRIE GALLIMARD

PARIS, 5, rue Sébastien-Bottin. 1930

IL A ÉTÉ TIRÉ DE LA PRÉSENTE ÉDITION TROIS CENT SOIXANTE-HUIT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRE, DONT DIX-HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE A A R ET TROIS CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 350, ONZE EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL DONT NEUF EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE A A I ET DEUX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS H. C. A ET H. C. B.

FRENCH B B78923ro2

Romieu, Emilie.

La vie des swurs
Brontk,
1929.

311660

3 1223 00346 5946

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, DE TRADUCTION ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE. COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD. 1929

AVANT-PROPOS

La minute incomparable est celle où la conteuse évoque l'arrivée de l'adolescent dans la demeure enchantée. Jamais l'impression ne s'effacera. Elle est unique. Elle est prodigieuse.

Soudain, à l'instant précis où de jeunes lèvres s'unissent, bêtes, choses et gens s'animent. L'araignée, depuis cent ans suspendue aux rais de son étoile, se remet en besogne. Le mâtin de basse-cour s'étire, bâille, révélant une orchidée merveilleuse. Dans l'âtre, la flamme figée depuis un siècle, vibre, s'élance, plus légère qu'une pensée, et amoureusement pourlèche les flancs noircis de la marmite. Les Suisses poursuivent la partie interrompue, lançant les cartes et de superbes jurons. Les gentils-hommes, juchés sur leurs talons rouges, en sont restés aux madrigaux, alors qu'au loin un klaxon crache sa discordance.

Là-haut, comme la Princesse, redressée sur sa couche, sourit au jeune amant et lui dit en gentil reproche : « Vous vous êtes bien fait attendre », il

répond, désinvolte : « Vous en faites pas ! On va rattraper le temps perdu. »

Ainsi, pour ceux qui, certain soir, collèrent leur front à la fenêtre de la maison endormie. Ce geste — coup de baguette magique — la tira brusquement de son sommeil centenaire. Alors durant des jours et des veillées, amis patients, ils s'efforcèrent de voir et de comprendre. Humble vision, mais si attachante, et si riche de grandes leçons !

Une nichée nombreuse, un grouillement d'enfants bizarres, graves, silencieux, hors de leur âge. Des enfants sans mère, donc sans bonheur.

Puis une main, jugeant trop maigre la pitance pour tant de bouches, les clarsème. Les rescapés, sous la férule de l'Evangéliste, poussent, et jamais leur joue pâle ne reçoit la bénédiction d'un baiser.

Leur père ? Celui-là n'est pas un père. Les voilà grands ! Trois filles, un garçon qui, à lui seul, a pris presque toute la grâce dévolue à la famille. Si beau et libre, il sombre. Il est perdu. Paix sur lui !

Les trois sœurs, aussi dissemblables d'âme que de visage, sentent encloses en elles toutes les possibilités. Des aspirations infinies, des rêves démesurés, une soif inextinguible de beauté, d'amour, de bonheur. Ni bonheur, ni amour, ni beauté. Rien. De tels désirs dépassent les réalisations humaines. Jamais leurs lèvres offertes ne recevront l'aumône d'une caresse. Aucun amant ne s'élancera vers elles, ne les pressera sur un cœur qui pour elles battrait. Leurs bras n'éteindront que le vide, et la seule tête que, frénétiquement, elles presseront sur un sein inutilement gonflé, sera celle d'un songe... ou d'un chien.

Bienheureuse leur misère !

La vie inimitable, c'est dans le secret de leur être qu'elle palpitera, mais inassouvie. Le nécessaire exutoire sera la page. blanche où s'inscriront des mots de flamme, un verbe immortel.

* * *

Quel partenaire eût paru digne d'elle à la vierge altière dont la main, l'esprit, le cœur jamais ne tremblèrent ? Quel héros, quel conquérant ou quel poète eût été à sa mesure ? Point.

La Providence a fait maldonne. D'un côté cet être d'exception. De l'autre... les hommes. Donc il faut mourir : son unique désir tout au long de sa vie brève. Mais elle est de telle argile pétrie qu'elle ne saurait passer une heure sans aimer. En dépit de tout, du néant, il faut qu'elle aime. Elle prodigue son âpre tendresse aux rochers, à l'herbe, au vent, à la pluie, aux bêtes.

Voilà ses amours.

L'heure d'ivresse est celle où la tempête fait rage, où sur la lande désolée l'ouragan torture et déracine les arbrisseaux, où le ciel roule d'opaques nuées poignardées de feu. C'est alors qu'elle part, accompagnée de son chien, du molosse qui, sur leur passage, sème la panique. Ils vont errer de conserve à travers les rocs désertiques, aussi longtemps que grondera l'orage. Elle est tête nue, pour mieux sentir sur son front la morsure du vent, la déchirure de la grêle. Elle marche à grandes enjambées, visage offert, emportée par une

volupté sans pareille, seule au monde avec le drame de l'atmosphère et cette bête sauvage.

Lorsque, dans le lointain, les bonnes gens des fermes voient apparaître la silhouette inspirée, hâtivement ils verrouillent leur porte et leurs mains tremblantes se joignent.

Revenue au gîte, elle parle à l'Amant. Elle lui dit les mots qui jamais ne franchiront ses lèvres : « Je t'aime, parce que tu es plus moi que moi-même. Quelle que puisse être la substance de nos âmes, la tienne et la mienne sont identiques, et je suis plus toi que toi-même. Mon adoration pour toi est immuable comme les rocs souterrains. L'univers entier ne me serait sans toi qu'un immense néant. Tout peut crouler, tout peut s'abîmer dans une ruine définitive. Si tu es auprès de moi, je ne tournerai pas la tête. »

Celle qui ne connut l'amour autrement qu'en rêve trouvera pour peindre l'amour, le délire des amants, des accents d'un relief, d'une intensité inégalables.

L'expérience n'est pas nécessaire à l'écrivain. Son imagination y supplée qui crée des fictions plus vivantes et plus vraies que la vie et la vérité mêmes. Elles lui apparaissent nues, alors que la vérité et la vie s'affublent d'un masque.

L'autre sœur, la seconde en génie, est toute passion, toute sensibilité. Ses nerfs sont à fleur de peau. Elle commet des erreurs, elle a les faiblesses de son sexe. Ah ! comme elle est humaine, celle-là ! Où qu'elle paraisse, cette fille de taille exiguë, portant besicles et sans grâce extérieure, enflamme le cœur des hommes. Comment expliquer ce mystère ?

Il n'y a point de mystère : il n'y a qu'un mirage. On ne prouve pas plus la beauté que son synonyme, l'amour. La beauté est un sentiment. Elle est dans l'œil de celui qui regarde. Mieux : elle est une création de son esprit. Ce n'est pas assez dire encore : elle est un battement de son cœur.

Le subjectif n'admet point de démonstration. Un objet est beau aussitôt qu'on l'aime. On aime dès qu'on trouve beau. Rien ne saurait dissocier ces inséparables.

Oui, au premier regard, tous la déclarent laide, négligeable. Puis elle parle, s'anime, retient l'attention par le pétillement de son esprit. Le grain tombé en bonne terre va germer.

Négligeable ? Certes non. Laide ? Moins encore. Etonnante !... Au bout de peu : charmante. Bientôt : extraordinaire. Ah ! être remarqué, être élu par une telle femme !... Une semaine, un mois ou six ans plus tard, on sollicite sa main qu'elle refuse. On n'a pas su déclencher la galopade.

L'essentiel est qu'elle soit dédaignée du piètre comparse qui, un jour, par une saillie, une répartie, un geste, pour rien, aura mis en branle, chez elle, le mécanisme. Elle le sera : c'est dans la logique des choses. Nulle avanie, nulle souffrance qu'elle n'endure. Tant mieux ! L'ami des lettres se réjouit ; car, désormais, avec cette cérébrale, le chef-d'œuvre est certain.

La troisième se tient à l'écart qui souhaiterait le silence. Elle n'est que douceur et humilité ! On a regret de contrister cette âme frêle, toute parée de gentillesse.

A la minute dernière, alors que son regard s'embue, elle prononce :

Si tu me ramenais à la vie,
Je serais plus humble encore,
Plus sage, plus résignée dans la lutte :
Je saurais mieux m'appuyer sur toi.

Si la mort est à la porte,
Je tiendrai mon serment.
Seigneur, quel que soit mon sort,
Laisse-moi te servir à jamais.

* * *

Telles apparurent les trois sœurs douloureuses, marquées du sceau divin, à ceux qui appuyèrent un front pitoyable contre la vitre du sépulcre.

Ils n'eurent d'autre dessein que de les faire un peu plus aimer.

G. R.

I

LES COURSIERS D'HÉLIOS

Octobre. L'auguste université de Cambridge ouvre ses portes devant un étudiant irlandais venu tout droit de son village.

Plus âgé que tous ses condisciples, le nouvel arrivant doit produire sur eux une singulière impression.

Il a l'aspect d'un homme fait : haute taille, maintien compassé, visage aux traits classiques, d'une gravité étudiée. La flamme qui s'allume parfois dans ses prunelles bleues révèle une nature ardente, mais bridée par la pratique stoïcienne de rigides principes.

Patrick Brunty diffère en tout de cette jeunesse aristocratique et sportive dont il va pendant quatre ans partager les travaux. Fils de paysan, il n'acquerra jamais cette désinvolture infatuée, cette indéfectible conviction de supériorité que les *public schools* en renom dispensent à leur clientèle opulente.

Bravant tous les ridicules, il attache plus de prix

à la connaissance des bons auteurs qu'à « driver » habilement ses balles ou à manier dextrement l'aviron.

Il dissimule tant d'infériorités sous une réserve ombrageuse, s'enfermant dans des méditations inopportunes, solitaire, rêvant... à quoi, grand Dieu ?

En somme, malgré le don d'assimilation propre à sa race, le rustaud, à Cambridge, perdit son temps, n'y meublant que son esprit.

Jusque-là Patrick ne s'était guère éloigné de la masure paternelle où, parmi ses neuf frères et sœurs, il avait mangé plus de vache enragée que de veau gras.

Le chef de cette tribu, le patriarche rustique, inscrit aux registres paroissiaux sous le nom de Hugh Brunty ou Brantee, appartenait, bien qu'Irlandais, à la religion réformée. Le hasard voulut qu'il s'éprît d'une catholique, mais avant d'unir ses jours à ceux d'Eleanor M'Clary, il exigea qu'elle abjurât sa foi et promît d'élever sa progéniture selon les principes du rite anglican.

Parmi leur nombreuse nichée, un seul oisillon, Patrick, se sentit pousser des ailes.

On le mit d'abord en apprentissage chez un tisserand. Belle occasion pour lui de donner sa mesure. Mais non, c'est plus haut qu'il veut s'envoler. La folle du logis ne le laisse point en repos et lui suggère, le persuade que, pour s'élever, pour obtenir considération et fortune, il faut s'instruire... alors qu'il est tellement plus simple et plus sûr de vendre du calicot !

N'importe. Il lui fait confiance. Avec ses premiers sous il achète des livres, et dès lors, telle sera sa nourriture, à l'âge où d'autres croquent des sucres d'orge.

Chaque heure, chaque minute dérobée au labeur, Patrick la passera en compagnie de ses muets et pourtant si éloquents amis. Bientôt il connut nombre d'ouvrages à fond, et lorsqu'il atteignit seize ans, il laissa là broche et navette et s'improvisa maître d'école.

Avait-il enfin trouvé sa vocation ? Pas encore ! Durant des années il va attiser cette flamme qui le consume. Lentement, jour après jour, denier par denier, se privant de tout, il économise le pécule qui lui permettra de réaliser son rêve, qui lui ouvrira toutes grandes les portes du bonheur et de la gloire : le chemin de l'université.

A vingt-cinq ans, il est riche de cent livres, et plus encore d'ambition. Muni de ce viatique et de la protection du pasteur Tighe, la poitrine gonflée d'un souffle immense, sans un regard en arrière, il franchit le détroit et quitte pour toujours sa patrie.

C'est ainsi qu'en octobre 1802 est admis au nombre des étudiants de Cambridge cet Irlandais rustique, tour à tour exubérant et taciturne, renfermé ou sarcastique, qui possède une âme de poète et veut devenir clergyman.

Immatriculé sous le nom de Patrick Brunty, il signe, quatre ans plus tard, son premier engagement dans le clergé anglican : P. Bronté. Que s'est-il

passé ? Pourquoi renier le nom de ses pères ? Est-ce pour se conférer une sorte de distinction, s'identifier, si peu que ce soit, avec Nelson, que le roi George vient de sacrer *Duke of Bronté* ? Peut-être. Mais une autre hypothèse lui fait plus d'honneur.

Au cours de l'étude approfondie du grec, exigée des « divines », il n'avait pu manquer d'être frappé par la ressemblance de son nom avec celui d'un des coursiers d'Hélios : Βροντη (Tonnerre).

Or Patrick, pourvu par son hérédité celtique d'une imagination vive, fantaisiste, romanesque, était, ou se croyait poète. Ne voulut-il pas, lui qui déjà enfourchait l'hippogriffe, faire sien le nom de cet autre Pégase ? Son hésitation à représenter la voyelle grecque η d'abord par *é*, ensuite par *ë*, signes également inusités en anglais, le confirmerait. Cette dernière forme prévaudra et deviendra immortelle, non point, comme il l'espérait, par les œuvres de son esprit, mais par ses œuvres de chair.

L'existence du ministre-poète s'écoulait terne et besoigneuse. Son premier recueil de vers : *Cottages Poems*, passa complètement inaperçu. Cet échec, loin de la tarir, stimula son inspiration. Il n'oubliait pas toutefois les vieux parents, les nombreux frères et sœurs demeurés au pays. Chaque année il leur adressa, sa vie durant, vingt livres sur ses maigres subsides.

Un jour, comme il venait d'atteindre trente-cinq ans, la solitude lui parut amère. Devenu *curate* (vicaire) d'une petite paroisse au nord de l'Angleterre, il songea qu'il serait confortable d'avoir une

compagne attentionnée, effacée, discrète et sûre, pour meubler son foyer.

Mais où la prendre en ce pays perdu ? La Providence veillait. Maria Branwell, venue de la lointaine Cornouaille pour rendre visite à son oncle, prêcheur méthodiste, se trouva là à point nommé.

C'était une petite personne douce, menue, au visage agréable et fin. Ce visage fut pour Patrick celui de l'épouse, et l'Eternel bénit leur union qui a ordonné : *Croissez et multipliez !*

En moins de huit ans la frêle Mme Brontë donna le jour à six enfants, après quoi la flamme légère s'éteignit.

Dans ses lettres, qui témoignent d'un certain goût littéraire, il arrive que Maria désigne son époux sous un vocable qui peut surprendre : *Saucy Pat* (espiègle Patrick). Espiègle, le grave clergyman enfoncé dans ses méditations transcendantes, le front nimbé de poésie ?

Oui, à ses heures.

Du sang gaulois court dans ses veines. L'esprit mordant, prime-sautier, sarcastique de sa race, l'esprit d'un Swift, d'un B. Shaw, si différent de l'humour anglais, reparaît à l'occasion pour une repartie imprévue, une opinion fantaisiste, une idée cocasse.

Maria est de même origine, née elle aussi aux extrêmes confins de l'Occident, face au libre Atlantique ; et cette double ascendance celtique marquera d'un sceau particulier le génie de leurs rejetons.

Tous les six naquirent et passèrent leur vie entière dans le triangle qu'inscrivent sur l'âpre sol du Yorkshire les trois cités industrielles de Bradford, Leeds et Keighley. Là, certes, ils subirent l'influence indéniable du milieu, mais sans rien perdre des caractères propres à leur race.

Après la venue au monde des deux aînés, la famille s'était installée à Thornton, près de Bradford. C'est ici que Charlotte, Patrick, Emily et Anne virent le jour. Ils n'y demeurèrent que peu de temps, mais la petite cité n'oubliera pas ce fait mémorable. En 1916, elle célébrera leur centenaire par un service religieux où les cantiques seront de la main d'Anne Brontë.

Le pasteur a obtenu la cure de Haworth. Il est au bout de ses pérégrinations. C'est dans cette bourgade de cinq mille âmes que s'écoulera le reste de sa vie terrestre.

Maigre provende : trois mille francs, bon an mal an ! Il n'importe. Les poètes ne veulent riches que leurs rimes : leurs orgies sont de verbe, leurs débauches de rêve. On les traite de fols, de lunaires ; on les moque, on les blasonne... Qui des deux est le plus sage : l'agité usant ses jours à poursuivre une insaisissable chimère, ou l'autre qu'un seul coup d'aile de sa pensée unit au bel oiseau bleu ?

Haworth s'accroche aux flancs de la colline, à l'ombre d'un antique clocher, toujours debout. Dans le lointain, derrière un rideau de fumée noirâtre, on distingue la populeuse ville de Keigh-

ley, épinglée de cheminées d'usines. Paysage de désolation...

C'est là que le révérend Brontë, lorsque sa muse lui en donnera licence, verra grandir, souffrir, s'illustrer et mourir ses six enfants. Peut-on imaginer pour un homme, pour un père, plus effroyable destinée ?

Aujourd'hui le presbytère [1] de Haworth est devenu lieu de pèlerinage. C'est par milliers, chaque année, que les fervents du génie des Brontë gravissent le chemin escarpé menant à la sombre demeure où naguère fit halte le char divin.

II

LES « MOORS »

La maison où, au printemps de 1820, le révérend Brontë transporta sa nichée, diffère entièrement des pittoresques demeures pastorales si caractéristiques du paysage anglais. Rien ici n'évoque la « Merry England » des siècles passés. Point de porche riant enguirlandé de roses, point de massifs fleuris, ni même de pelouse ras tondue où s'ébattraient, vêtues de clair, les filles du pasteur.

Rien, dans ce lourd cube de pierre grise ne charme l'œil ni l'esprit. Il fait penser à une prison. Le toit lui-même, formé de pesantes dalles propres à résister aux bourrasques, semble s'affaisser tristement sous un ciel de plomb.

Alentour point de verdure, pas un bosquet, pas une fleur ni une voix d'oiseau. Comme jardin, un cimetière. Non loin, l'église agenouillée près du clocher et qui semble prier parmi les morts. Toutes les stèles, simples et nues, sont identiques, symboles de la seule égalité de ce monde.

Des fenêtres, les enfants, par jeu, s'occupent souvent à les compter. Au fond de tous ces yeux

clairs, la vision funèbre va se graver. Elle ne s'effacera jamais plus. Elle projettera son ombre, dans les jours à venir, sur chaque objet, chaque horizon, chaque visage observé. Elle va marquer ces fronts innocents pour toujours.

Les impressions premières sont définitives. Elles déterminent la trajectoire que parcourra l'être dans l'espace. C'est dès l'enfance que les circonstances, les aîtres et les choses fixent le sort.

De son lit, la mère agonisante aperçoit la place où elle ira dormir. Elle n'arriva à Haworth que pour y mourir. L'aînée de ses six enfants n'avait pas huit ans et la plus jeune un an à peine.

Perte irréparable pour ses oiselets trop tôt tombés du nid...

N'ayant jamais vu rire, ni sourire, ils ignorent a gaieté. Leurs ébats ne troubleront pas le repos de la morte. Ils se tiennent volontiers autour du feu de la cuisine, silencieux ou chuchotant tout bas. Nul ne s'occupe d'eux ; la servante, surchargée de besogne, n'en a pas le loisir ; le père, tout à ses méditations, n'en a pas l'idée et reste tout le jour dans un superbe isolement.

La nurse qui soigna Mrs Brontë à ses derniers moments les vit si étranges qu'elle s'en souvenait encore dans sa vieillesse :

« Je pensais que ces enfants étaient faibles d'esprit, tant ils différaient des autres. J'attribuais cela au fait que M. Brontë ne leur permettait pas de manger de la viande... Il était d'avis qu'il faut habituer les enfants à une vie sobre, aussi ne leur donnait-il que des pommes de terre à dîner. »

Le soir seulement le pasteur réunit la maisonnée pour la prière en commun et la lecture de quelques versets de la Bible.

Après quoi, galoches claquant sur les dalles nues, à la queue leu leu, la marmaille monte se coucher ; les cinq fillettes s'entassent avec leur bonne dans une étroite chambre. Le révérend prend dans la sienne le petit Patrick qu'on appellera désormais Branwell, en souvenir de sa mère morte.

Maria, qui va sur ses huit ans, a conscience de ses responsabilités. Elle arbore un maintien grave et fait montre d'un esprit pondéré. Elisabeth, d'un an plus jeune, la seconde de son mieux. C'est à elles deux qu'incombe la charge des plus petits. Charlotte, toute frêle et menue, se montre, dès cinq ans, sérieuse et réfléchie. Quant à Branwell, c'est, comme de juste, le moins docile de la bande. A quatre ans, il semble déjà pénétré de sa supériorité d'homme et prétend régenter ses sœurs qui ne laissent pas d'être impressionnées par ce garçon ardent, seul de son espèce, et joli comme une fille sous sa toison rutilante. Emily, yeux verts, boucles brunes, laisse, à trois ans, déjà percer la femme. Enfin la petite Anne, qui commence à peine à marcher, n'a pas encore de personnalité bien marquée.

Comme nul ne songe à leur donner des jouets, leur seul plaisir est d'errer parmi les arides collines qui bornent l'horizon, et qu'un jour Emily nommera les *Wuthering Heights* (les Monts battus des vents.)

Ils s'en vont gravement tous les six, la main dans

la main, à travers la campagne sauvage. ., leurs fronts enfantins chargés déjà de lourdes pensées.

Autour d'eux, à perte de vue, s'étend la farouche solitude des « moors », landes stériles et rocailleuses, presque désertes, paysage désolé qui lui aussi, se gravera au fond de leurs âmes.

Parfois le cri d'un vanneau traverse le mugissement du vent, et tous les yeux se lèvent pour suivre dans son envol la bête heureuse. Puis, c'est en haut du ciel le mouvant triangle des oies voyageuses en quête de lointains rivages ; c'est, autour de la mare, le brusque plongeon de l'hôte des eaux qui, la nuit venue, jette de si troublants appels vers les étoiles ; c'est la bruyère mauve qui rudement caresse les jambes au passage ; c'est l'ajonc épineux qui griffe, et l'envahissante fougère qui fouette ; c'est la chevauchée des fuyantes nuées ; c'est le ciel tumultueux qui bientôt s'embrume et se fait d'encre ; c'est l'air odorant et vif ; c'est le sol triste à l'herbe rare ; c'est cette terre aux vertèbres rocheuses, la lande nue, aride et bien-aimée.

Qu'importe aux six petits abandonnés la maison sans joie et sa ceinture mortuaire ? Qu'importe la froideur des pièces nues que n'éclaire jamais une chanson ? Et leurs fronts sans baisers, leurs bras menus sans étreinte, leur vie sans tendresse ?... Lorsque, leur écuelle de *porridge* achevée, ils regagnent leur couche où nulle main tendre ne viendra les « border », nul murmure bercer leur rêve, ils songent que, demain, sous le soleil, sous la pluie ou sous la neige, mais toujours dans le vent plaintif, ils retrouveront les « moors » chéris, ces landes qui

leur tiennent lieu d'affection, de bonheur, de gaieté, et dont le souvenir les hantera où qu'ils aillent. les moors qui seront leur première, voire leur unique. leur suprême passion, la véritable patrie de leur cœur.

III

DRESSAGE « A LA PURITAINE »

Des mois passent. Le Révérend Brontë, à d'irritants détails domestiques, s'avise qu'il est veuf. Un ministre ne doit pas rester seul : c'est d'un fâcheux exemple. Et puis, il y a aussi les enfants. Six petits sans mère, qui s'élèvent tout seuls, ce n'est pas régulier. Il faut qu'il trouve une créature résignée qui veillera sur sa garde-robe, sans négliger la couvée.

Il passe attentive revue de ses ouailles. Au prêche dominical, il observe, fouille les visages somnolents, essaie de mettre un nom sur chacun d'eux, s'informe.

Celle-ci a, dit-on un faible pour les liqueurs fortes, à celle-là on prête généreusement un caractère irascible, à cette autre, un peu lourde, des mœurs légères.

Mais en voici deux à choisir qui feraient son affaire : relations cordiales, familles irréprochables, petite aisance — pieuses, austères et sans beauté. Parfait !

Il fait pressentir l'une. Refus. Bon, à l'autre : second refus ! Il se rabat sur des inconnues qui se récusent... Ah ! ça ; on a donc fait vœu de célibat dans sa paroisse ? Non, mais la charge est pesante et le galant, morose.

A défaut d'un vocable plus doux, il nommera le devoir. Sa défunte femme avait une sœur aînée. La loi interdit qu'il songe à elle comme épouse. Soit. C'est autre chose qu'il va lui offrir. Il en appelle à ses vertus chrétiennes, à son dévouement, à sa conscience. Qu'elle le veuille ou non, elle est sa belle-sœur, la tante de cette portée d'orphelins, et sans charges. Elle n'a pas le droit de se dérober. Elle *doit* prendre la place de sa sœur morte, dans les limites de l'honnêteté et de la légalité.

Rarement sacrifice dut apparaître sous des couleurs plus sombres. La vieille demoiselle vit paisible, heureuse et douillette, grignotant ses petites rentes dans la délicieuse cité de Penzance en Cornouaille. C'est un coin du paradis. Il y souffle une brise tiède et légère, venue sur l'aile du Gulf Stream. Au passage, elle recueille l'haleine embaumée de l'immense jardin toujours fleuri qui ceint la ville, et la déverse sur Penzance, blottie au fond de son golfe étroit. Les hortensias, les géraniums, les fuchsias poussent alentour en pleine terre et dépassent la taille humaine. Les roses qu'on cueille là en toute saison suffisent à approvisionner l'Angleterre entière.

Voilà cinquante ans que miss Branwell vit au sein de cette féérie... et là-bas, ce qui l'attend, c'est l'âpre climat du Yorkshire. Haworth et la

lèpre de ses usines, son presbytère environné de mort, son ciel maussade, sa lande désolée où se tordent dans l'incessante tempête quelques chétives bruyères : paysage de malédiction.

Six orphelins sur les bras !

Elle ne se dérobe point, la voici ! Elle descend grelottante de la diligence à Keighley, par un jour de pluie, de suie, de froid, d'humidité pénétrante, un de ces jours qui vous font mal à l'âme, qui vous accablent, où l'on pleurerait pour un rien.

Reste à gravir l'âpre chemin qui conduit au village, le raidillon qui mène au presbytère, sous l'escorte du pasteur.

— J'arrive par un bien vilain temps ! s'écrie la Cornouaillaise.

— Le temps que nous avons presque toujours ici, ma sœur. Mais vous verrez qu'on s'y fait très bien. Ce n'est qu'une habitude à prendre.

Du coup le ciel lui semble plus morne, l'horizon plus désolé, le vent mouillé plus glacial, sa détresse plus profonde et son destin plus cruel.

Mais il convient à une parfaite chrétienne de ne laisser rien paraître de l'angoisse qui l'étreint. Le devoir est ici : cela seul compte.

On l'installe dans la chambre où sa sœur longuement agonisa. C'est à cette place qu'elle aussi fermera les yeux, sans jamais avoir revu, ne fût-ce qu'une heure, l'enchantement du pays natal.

Miss Branwell sourit rarement sous son vaste bonnet à coques et son *tour* de fausses bouclettes rousses. Dans son immuable robe de soie, de coupe

désuète, la vieille demoiselle est le type achevé de la *respectability* britannique.

Très férue des principes enseignés par son oncle, le prêcheur méthodiste, elle fera de cette rigide doctrine la base de l'éducation infligée aux petits Brontë. Les amusements, la gaieté, le rire même, autant de chausse-trapes glissées sous nos pieds par le Malin.

Tous les agréments de la vie seront prohibés, la joie bannie, l'amollissante tendresse interdite.

Avant tout, en ce bas monde, il importe de faire son salut par la pénitence et la contrition.

Tel est le but et tels sont les moyens.

Forte de la vérité, miss Branwell va entreprendre le dressage des sauvageons.

Par chance, les jeunes cabris des landes se révèlent obéissants et doux, médusés sans doute par le gigantesque bonnet, les bouclettes postiches qui leur apparaissent, à défaut de prestance, comme les insignes de l'autorité.

Jamais ne leur viendra l'idée saugrenue d'approcher cette redoutable personne pour une câlinerie, une caresse, une étreinte maternelle, pas plus que l'austère méthodiste ne songera à leur ouvrir ses bras.

Qui sait, pourtant ? Anne, la fillette de deux ans, si douce et si touchante, et le blondin Branwell, aux yeux remplis d'une merveilleuse innocence, ont peut-être fracturé cette âme cadenassée ? Ils resteront toujours ses favoris ; mais la règle interdit d'en rien laisser paraître : les épanchements sont et demeurent défendus.

Chaque matin tous les six viennent à tour de rôle réciter à leur tante les versets bibliques indiqués la veille. Telle est pour l'instant la seule nourriture de leur esprit.

Le reste de la journée sera consacré à des devoirs d'un autre ordre. Miss Branwell entend faire de ses nièces des femmes accomplies : parfaites chrétiennes et ménagères modèles. Qui songerait à l'en blâmer ?

Réveil à l'aube, et, au commandement, toilette, prière et récitation du texte sacré. Ensuite, travaux domestiques, nettoyage, astiquage impitoyable, puis initiation culinaire. Le repas frugal à peine achevé, la table desservie, ouvrages d'aiguille qu'il faut impeccables. Miss Branwell profitera de ce moment pour inculquer à ses nièces les règles inflexibles du savoir-vivre et du bon ton.

Ainsi, c'est à leur tante que les sœurs Brontë devront ces manières réservées, quelque peu cérémonieuses, cette horreur de la familiarité, de l'expansion, qui les caractérisent. Charlotte elle-même, que son tempérament plein de feu eût entraînée aux épanchements, gardera jusqu'au dernier jour l'empreinte indélébile reçue dans son jeune âge.

Quant au mâle, le charmant petit Pat Branwell, que ses sœurs admirent et adorent à leur façon concentrée et timide, le clergyman s'est réservé le soin de l'instruire et de former son âme.

Comment s'acquittera-t-il de cette tâche ? Hélas ! on peut craindre qu'elle n'ait été fort négligée et l'enfant trop livré à lui-même. Ce qui, dans une

certaine mesure, explique, excuse les erreurs que commettra ce trop séduisant garçon durant sa brève et lamentable existence.

Un jour, cependant, pour si absorbé qu'il soit par ses devoirs professionnels et le culte des muses, le révérend Brontë s'avise qu'il a mis au monde des enfants d'une intelligence remarquable. Mais n'est-ce point l'illusion commune à tous les parents ? Voilà qui mérite contrôle...

Il imagine de faire passer à ces bambins une sorte d'examen de leur développement intellectuel et moral. Mais il n'ignore pas que les enfants, les siens particulièrement, sont souvent victimes de leur timidité. Il sait d'intuition qu'un individu n'est jamais si hardi, si sincère, si complètement lui-même que lorsqu'il a le visage caché. Combien d'aveux, de confidences, de propos audacieux sont échangés au cours d'une mascarade qui ne l'eussent jamais été, faces nues !

Donc, au cours de l'épreuve, les effarouchés comparaîtront, les traits dissimulés sous un masque. Ainsi, plus de trouble, plus de regards éperdus, de gorges nouées : une liberté d'esprit entière.

L'expérience eût pu devenir burlesque. Mais le révérend estime avec miss Branwell qu'on a mieux à faire en ce monde que s'amuser, et les questions ne prêteront pas à rire.

Anne, qui a maintenant quatre ans, est introduite la première, la figure invisible. Les deux augures sont assis côte à côte, pleins de gravité.

Le révérend, sentencieusement, interroge :

— De quoi un enfant a-t-il le plus besoin ?

Va-t-elle avoir un élan, cette enfant demain femme, s'écrier : « De tout ce qui me manque : de tendresse, de gâteries, de jouets, de baisers ! »

Non, la mignonne, bien dressée, répond :

— D'âge et d'expérience.

Très bien ! Au tour d'Emily. Le masque bien ajusté, elle s'avance.

— Que faut-il faire de Branwell, quand il n'est pas sage ?

— Lui faire entendre raison, puis, si c'est nécessaire, le fouetter ! déclare cette éducatrice de cinq ans.

— Parfait ! Passons à Charlotte !

— Voyons ! quel est entre tous les livres le meilleur ?

Elle n'hésite pas :

— La Bible, répond-elle aussitôt. Puis, après deux secondes de réflexion, elle ajoute, avec une profondeur assez surprenante chez une enfant de huit ans :

— La Bible et la nature.

Elisabeth, visage clos, s'approche.

— Dites-nous, demande ce père moliéresque, quel est le meilleur système d'éducation pour les filles ?

Imperturbable, la gamine répond :

— Celui qui leur enseigne à gouverner leur maison.

Oui, sans doute... mais le propos, bien que raisonnable ne dénote pas un esprit très métaphysique, ni très religieux. Mieux eût valu répondre :

« Celui qui leur enseigne la crainte de Dieu, commencement de la sagesse. » Miss Branwell devra surveiller ce point.

Au tour de Maria. Elle vient d'avoir dix ans. Il s'agit de rechercher si elle songe, ainsi qu'il se doit, au salut de son âme.

— Vous allez nous dire quelle est la meilleure façon d'employer son temps. Réfléchissez ! Descendez en vous-même ! Ne vous pressez pas...

— Je pense que la meilleure façon d'employer son temps, c'est de se préparer à la Vie éternelle.

Bravo ! L'enfant qui parle ainsi n'a plus que douze mois à vivre.

Enfin voici Branwell. Il a sept ans ; c'est un homme ; il est capable de résoudre les problèmes psychiques les plus subtils.

— Quelle différence existe-t-il entre l'intelligence de l'homme et de la femme ?

L'innocent reste pensif une seconde, puis avec assurance, déclare :

— La même que dans leur corps !...

Le pasteur ne crut pas devoir insister...

Ces enfants n'eurent en somme pas d'enfance. Ils étaient ce qu'il est au monde de plus triste : des enfants tristes... Traités en êtres conscients et raisonnables, ils discutaient métaphysique à l'âge ou d'autres sucent leur pouce. Ils grandirent dans l'ignorance de tout jeu et n'eurent ni livres d'images, ni jouets.

Une grande solidarité les unissait, mais leur attachement mutuel ne s'exprimait point ; il restait froid, distant, sans effusion. En présence d'étran-

gers, une telle timidité les ligotait qu'il devenait impossible de leur arracher un mot.

Dès que Maria sut lire — comment elle apprit, nul ne l'a jamais dit — elle fut élevée à la dignité de lectrice du Révérend Brontë. Chaque matin, dès que le pasteur, ayant achevé sa toilette, absorbait son léger déjeuner, Maria était introduite — comme jadis au lever du roi — faisait sa révérence, s'installait près de la fenêtre du *studio*, et consciencieusement donnait lecture du journal fraîchement arrivé.

L'article terminé, le père interrogeait gravement l'enfant :

— Que vous en semble, ma fille, de la décision prise par le roi en cette affaire ?

— Oh ! mon opinion, mon père — et je vous prie de vouloir bien m'excuser si je fais erreur, — c'est que sa Majesté Georges IV devrait montrer encore plus de fermeté pour réprimer les troubles d'Irlande.

— Vous ne vous trompez pas, ma fille. La méthode du ministre Castlereagh, que les *whigs* attaquent comme odieuse et attentatoire à la liberté, est bien la seule qui convienne à mon infortunée patrie, encore plongée dans les ténèbres de l'erreur et de l'ignorance. Mais continuez, et voyons si M. Canning va encore oser réclamer la liberté de la presse...

C'est ainsi que, dès l'âge de sept ans, Maria devient férue de politique et adepte fervente du parti *tory*. Elle disserte longuement avec son père sur la juste captivité, puis sur la mort de l'ogre

abhorré de Sainte-Hélène, et discute les tendances — trop libérales à son gré — du nouveau ministère que le suicide de Castlereagh appelle au pouvoir en 1822.

Ensuite elle fait part à ses cadets — bouche bée — des merveilleuses connaissances acquises. Les rumeurs du Parlement tiennent lieu pour ces bizarres enfants, de contes de fées.

Mais bientôt l'étincelle jaillira dans chacune de ces petites âmes frustes, peut-être à l'imitation du père qui passe toutes ses heures de loisir à aligner des vers. N'est-il pas l'auteur du *Rural Minstrel*, de la *Maid of Killarney* et autres poèmes ?

Que restera-t-il des œuvres paternelles lues dans l'enfance avec tant de religieux enthousiasme ? Un seul vers, celui qui jaillira un jour des lèvres de *Jane Eyre*, en réponse au fougueux amant qui lui demande si elle l'aime :

« *To the finest fibre of my nature.* » *(Jusqu'à la plus intime fibre de mon être.)* Les victoriennes *ladies* qui, devant une telle hardiesse crieront au scandale, ne soupçonneront point qu'un pieux pasteur en soit l'auteur responsable, à qui sa fille l'emprunta.

* * *

Pour lors, les six petiots, le démon intérieur les poussant, vont, eux aussi, mettre la main à la plume. Ils inventeront d'interminables histoires, dont les héros, au lieu de princes Charmants, de géants ou de croquemitaines, seront les seuls qu'ils

connaissent : les politiques fameux, les célébrités de l'heure.

C'est ainsi qu'à défaut de billes et de poupées, ces enfants de génie voient déjà se lever une aube de gloire sous le ciel tumultueux du Yorkshire.

IV

EN CAGE

Un jour, au cours de ses méditations, le révérend Brontë s'avise que ses enfants grandissent. Comme un trait de grise lumière lui apparaît la nécessité où se trouveront un jour ses cinq filles de gagner leur vie.

Miss Branwell, qui cependant les dresse à merveille, saura-t-elle les armer pour le grand combat ? Ménagères expertes, au besoin épouses calmes, soumises, certes, elle le seront, mais trouveront-elles à exercer ces vertus ?... Problème ardu. Faire les frais de leur éducation sur les cent cinquante livres qu'au mieux, rapporte la cure n'est guère aisé. Quels soucis importuns pour un poète ! Comment retenir et séduire la fuyante inspiration avec, en tête, des préoccupations si triviales ?

Voici que, providentiellement, parvient au presbytère une offre séduisante. Un vertueux confrère, le révérend Carus Wilson, vient d'ouvrir en Yorkshire un pensionnat subventionné par des souscriptions privées, destiné précisément à l'éducation des

filles de pasteurs peu fortunés. Pour trois cents francs par an, une enfant recevra logement, vêtement, nourriture du corps, de l'esprit et de l'âme. C'est merveilleux, presque incroyable, et quelle garantie de respectabilité, de bons principes, de saine doctrine !

La décision est prise sans tergiverser. Maria et Elisabeth sont aussitôt conduites à Cowan Bridge. Charlotte et Emily les suivront de près. Anne, encore trop jeune, restera seule avec Branwell, sous l'égide de leur tante, échappant à la geôle.

Au milieu de marécages pestilentiels se dresse la maussade maison. Elles ont le cœur serré, les quatre fillettes sur qui la lourde porte se referme.

Haworth n'était pourtant pas le paradis, mais on vivait là ensemble tous les six, si étroitement unis ! On avait le petit frère à chérir, Anne, la petite sœur, comme vivante poupée, et de plus les *moors* tout proches.

Aucune n'a tenté la moindre résistance. Pas une objection, pas un mot, pas une larme — le dressage est acquis —, mais au moment d'entrer à Cowan Bridge, quel regard en arrière !

Deux seulement, les deux cadettes, sortiront vivantes de cette nécropole, et leur cri d'horreur, de désespoir et de rancœur ne retentira que vingt ans plus tard, déchaînant la tempête, le scepticisme aussi.

« Certes, dira-t-on, *Jane Eyre* est un chef-d'œuvre, mais c'est un roman purement imaginaire. Il n'est pas possible que l'Angleterre ait toléré l'existence du pensionnat que décrit Charlotte ! »

Des compagnes de misère des sœurs Brontë ont témoigné que tout était rigoureusement exact, que le « Lowood » de *Jane Eyre* était la photographie sans retouche de Cowan Bridge.

La sincérité des convictions chez le fondateur de cette œuvre ne peut être mise en doute. Le révérend C. Wilson estimait qu'il convenait avant tout d'inculquer aux enfants le mépris d'une chair périssable, cette guenille indigne d'aucun soin. Aussi n'hésitait-il pas à imposer la pratique du plus parfait ascétime. Le salut de l'âme est à ce prix.

Leur nourriture la plus abondante consistait en sermons édifiants, destinés à frapper d'une terreur salutaire ces jeunes esprits, en *tracts* tendancieux, dont ils devaient sucer la substantifique moelle.

Ils y apprenaient quels châtiments effroyables s'abattent à l'heure du Jugement sur les enfants qui durant leur vie terrestre, ont commis quelque faute.

Le plus léger mensonge voue le coupable, n'eût-il que quatre ans, aux flammes éternelles, la moindre peccadille entraîne des supplices atroces qui, décrits par le menu, faisaient se dresser les cheveux sur la tête des innocentes.

Quant à la nourriture du corps, puisque, hélas ! il est impossible de s'en passer absolument, elle sera réduite au minimum, ainsi qu'il convient à des âmes libérées des basses convoitises. Le matin une bouillie d'avoine *(unfit for pigs)* — indigne des pourceaux — dira le docteur Batty. L'honorable praticien voulut un jour goûter à la pâtée :

il ne put réussir à l'avaler, tant elle était nauséabonde.

Le repas du soir consistait en un petit morceau de pain sec accompagné d'un verre de lait coupé d'eau. Les « grandes », affamées, rendues féroces par les crampes de leurs estomacs vides, torturaient les « petites » — les quatre Brontë étaient du nombre — pour leur arracher cette maigre pitance.

On usait à Cowan Bridge d'une graisse rance qui conférait aux aliments un goût tout spécial. Les légumes étaient cuits avec l'eau dégouttant des toits. Sans doute était-ce de l'eau céleste, mais sa couleur était peu engageante. Le lait adoptait aussi des teintes fantaisistes pleines d'imprévu, et l'on ne sait par suite de quelle fatalité il était toujours aigri.

Le dimanche soir voyait le triomphe culinaire. Pour compenser le repas de midi absent ce jour-là, on servait un pâté, et de quelle pâte ! Quelle symphonie de tons, d'arômes, d'ingrédients ! Ce hâchis était composé avec le résidu de tous les mets de la semaine, de déchets divers, des bouts de « gras » ramassés dans les assiettes. Cela constituait un pot-pourri d'une saveur assez particulière. Bah ! quand on est enfant, on a les dents longues et le palais peu délicat.

L'hiver se prolonge six mois en ce pays déshérité; il est rude.

Les dortoirs n'étaient pas chauffés. Les enfants, suivant la coutume longtemps en usage dans les pensionnats anglais, couchaient à deux dans des lits étroits. Elles avaient du moins la ressource de

se communiquer leur chaleur. Très pratique par temps rigoureux, mais moins recommandable à d'autres points de vue.

La toilette des élèves s'effectuait dans des conditions originales. Il y avait *une* seule cuvette par groupe de six pensionnaires ; l'eau était judicieusement rationnée et froide, sinon glacée. Tandis qu'une opérait, les autres faisaient la queue par derrière, l'observant, ce qui constituait la plus salutaire émulation.

D'ailleurs, pour abréger ces formalités terre à terre, les cheveux se portaient très courts : un rapide coup de peigne suffisait. Il devenait même superflu, un béguin uni en *piqué* cachant cette vaine parure.

L'hygiène y gagnait et pareillement la vertu.

Le Révérend Carus Wilson estimait que, tout comme la chance, c'est par leur chevelure que le malin empoigne les filles. Donc, plus de boucles, de frisettes, de mèches aux ondes soyeuses : toutes les têtes à la garçonne !

Le dimanche, les pensionnaires devaient pour se rendre à l'église faire plus d'une lieue à pied, quel que fût le temps. En fait, il ne varie guère sous ce ciel ingrat : pluie, glace, neige ou brouillard.

Les enfants arrivaient transies, trempées jusqu'aux os sous leur mince pélerine de tissu violet. Elles allaient passer la journée entière sous la voûte sombre de ce temple de village non chauffé. Chacune emportait dans sa poche et dévorait sur place le maigre sandwich constituant le repas de midi.

On ne pouvait songer à rentrer au pensionnat entre les deux services.

Elles attendaient — leur silence interrompu seulement par les quintes de toux, — serrées les unes contre les autres, brebis sous l'averse, que sonnât l'heure du second sermon, leur apportant le réconfort de ses supplices, de ses pendaisons, de ses tortures raffinées et la chaleur illusoire du « feu qui ne s'éteint jamais. »

Les sœurs Brontë, habituées à une vie très simple, austère même, mais saine et libre, au grand souffle des moors, pâtirent cruellement sous l'implacable férule du révérend Carus Wilson. Malgré la faim qui leur tordait les entrailles, elles ne pouvaient que rarement se résoudre à avaler les mixtures qui constituaient l'ordinaire. Bientôt elles dépérirent.

Maria et Elisabeth furent prises d'accès de fièvre quotidiens, et la nuit une toux incessante les tenait éveillées. C'était chose si commune en cette maison que nul ne s'en inquiétait.

Leur agonie se prolongea des mois durant.

Avec un courage que Charlotte fera revivre dans la poignante figure d'Hélène Burns, Maria supporta sans une plainte ce long martyre. C'était une enfant d'une intelligence exceptionnelle et d'une étonnante force d'âme.

Une nuit, elle fut si mal qu'on se décida à lui appliquer un vésicatoire. Le matin, terrassée par la fièvre, elle ne put se lever. Mais la surveillante préposée au dortoir ne l'entendait pas ainsi. Avait-

on idée de paresser au lit alors que les compagnes étaient debout !

D'un revers de main, la couverture voltige ; l'enfant est empoignée par le bras et va rouler au milieu du dortoir. Ah ! elle ne pesait pas lourd !

La plaie occasionnée par le vésicatoire s'ouvrit, mais Maria ne poussa pas un cri, assure la compagne de misère, témoin de l'épisode, qui le raconta plus tard.

Cependant tout a une fin. Le visage tragique de cette petite moribonde, qui parvenait encore à se traîner le long des corridors, au prix de quel effort ! ne pouvait passer inaperçu. Le révérend Wilson, quel que fût son dédain pour l'enveloppe charnelle, comprit qu'elle était mûre pour le cimetière, et préféra que l'événement se produisît hors de la maison d'éducation. Il fallait éviter les commentaires.

Le père fut mandé en toute hâte. Il vint chercher l'enfant, l'enveloppa dans un châle et l'emporta dans la diligence, frêle chose émouvante. Il la cala dans un coin et s'assit près d'elle pour l'interminable et cahotant voyage.

De tout le trajet, Maria ne souffla mot. Elle avait encore pleine conscience et peut-être songeait qu'il eût été doux, venue l'heure dernière, de sentir un bras autour de ses épaules, d'avoir une tendre poitrine où poser son front brûlant.

Le digne pasteur, tristement, rêvait...

Maria mourut en arrivant à Haworth. Elle allait avoir douze ans.

Pour Elisabeth ce ne fut guère plus long. Elle ne

mangeait pas, grelottait de fièvre, et ne recevait aucun soin. Pourtant son jeune organisme luttait désespérément. Enfin on s'avisa qu'elle aussi allait mourir, et le révérend Brontë fut une fois de plus appelé.

Comme Maria, la petite moribonde fut installée dans la diligence aux allures de convoi funèbre. Plus résistante que sa sœur aînée, l'enfant parut se reprendre à la vie.

La vue de la maison familiale, d'Anne et du cher petit Branwell, et jusqu'aux frisettes artificielles de sa tante, tout cela réconforta un peu l'enfant expirante.

Il lui fallut deux mois pour achever de mourir. Alors elle rejoignit au caveau de l'église sa mère et sa sœur. Une inscription vint, à côté des autres, rappeler la fin mélancolique d'Elisabeth Brontë, morte à dix ans.

Au tour de Charlotte et d'Emily maintenant ! Elles s'étiolent chaque jour davantage, secouées de perpétuels frissons, atteintes, elles aussi, de la « fièvre lente » dont souffrent quarante pensionnaires de la *Clergy Daughter's School*.

L'épidémie meurtrière se prolongera aussi longtemps que l'honorable Wilson n'aura pas modifié ses méthodes et transporté ses pénates en pays plus salubre.

Cependant M. Brontë finit par ouvrir les yeux. Il soupçonne que Cowan Bridge et son atmosphère putride, son rude climat et son terrible régime, pourraient ne pas convenir à des enfants de six et huit ans. Il a l'intuition que ces deux-là aussi

vont mourir, s'il persiste à les laisser en cage.

Leur retour est décidé. Elles sont sauvées ! Mais leur santé est pour toujours compromise. Elles resteront chétives, et jamais le souvenir de ce séjour, la vision de leurs sœurs agonisantes et délaissées, ne s'effacera de leur mémoire.

Leur âme se repliera, leur cœur se fermera, leur esprit, corrodé par l'acide de Cowan Bridge, restera sombre, amer, désespéré.

Puis le génie qui fait jaillir en mots de flamme les pensées secrètes, cet Hélios qui « force la nuit obscure à s'éclairer » vaincra leur humeur taciturne, les contraindra à épancher ce fiel qui empoisonna leurs jeunes ans. [1]

1. Après la publication de *Jane Eyre*, nombreux furent les lecteurs qui reconnurent dans le sinistre *Lowood*, (né des poignants souvenirs d'une enfant de huit ans) l'établissement dirigé par le Réverend Carus Wilson, et cet ecclésiastique lui-même en Brocklekurst, « le clergyman de marbre noir ».

— Bravo ! s'écria un de ses vénérables confrères. On ne l'a pas manqué. C'est bien lui...

Tardivement, après la mort de Charlotte Brontë, le fils de Carus Wilson crut devoir protester. Une polémique de presse s'ensuivit. Le témoignage de plusieurs élèves « rescapées » vint confirmer l'exactitude de tous les faits.

L'une d'entre elles écrit : (6 juin 1857)

« En lisant *Jane Eyre*, j'ai immédiatement reconnu Cowan « Bridge, et, bien loin de trouver la description exagérée, « j'ai estimé, et c'est encore mon avis, que les choses y « sont plutôt atténuées. Pour ma part, j'y souffris cruelle- « ment. Je fus trois mois constamment malade sans qu'on « daignât informer ma famille. Lorsque enfin je quittai le « pensionnat, atteinte de consomption, mon aspect terrifia « tellement ma mère qu'elle refusa de m'y laisser revenir. « J'attribue ma maladie à la situation malsaine, aux courses « sous la pluie pour se rendre à l'église... à la nourriture

« insuffisante et répugnante. La cuisinière était d'une « malpropreté repoussante : je la vis remuer avec son doigt « sale et graisseux le thé que je venais chercher pour une « des maîtresses. C'est un exemple entre mille. »

Une autre déclare : (6 juin 1857)

« Je préférerais voir mon enfant dans la tombe que soumise aux traitements que j'ai endurés à Cowan Bridge « et que je n'oublierai jamais.

« Deux élèves, durant six mois, se passèrent de déjeuner « — ne pouvant se résoudre à absorber le porridge matinal. « On contraignit l'une d'elles à le manger, mais elle le vomit « aussitôt. Sur quoi, on lui administra une forte dose de « sené...

« Les élèves étaient tellement affamées qu'elles s'ingéniaient à *voler* du pain. L'une d'elle fut prise et sévèrement « punie. Elle mourut poitrinaire. »

(Extraits cités par le Révérend A. B. Nicholls dans le *Halifax Guardian.*)

II

LE QUADRIGE

Dans le même instant que Charlotte et Emily reprenaient leur place au presbytère y fut admis un personnage nouveau qui devait occuper une large place dans la vie, le cœur et l'esprit de ces enfants. Pendant trente ans la nouvelle servante Tabitha Aylroyd sera le génie domestique, l'animatrice du foyer.

Tabby, ainsi qu'on la désigne familièrement, a cinquante-trois ans. C'est une figure d'un haut relief. De carrure puissante, les traits taillés à la hache dans un bloc de buis, le poil gris, rude en ses manières, le langage plein de verdeur, elle gourmande, rabroue et tarabuste chacun. Mais avec elle est entrée sous ce toit cette divine et merveilleuse chose, inconnue jusque-là : la tendresse.

Tous les soirs les quatre orphelins se réunissent à la cuisine, autour de l'âtre dont la seule flamme éclaire la pièce, mettant au plafond, le long des murs, de grandes ombres mouvantes. Tabby prend place au milieu d'eux, les plus petits assis tout

contre elle, et jusqu'à ce que le sommeil ait alourdi toutes les paupières, elle raconte de naïves histoires ou chantonne les mélancoliques mélopées du terroir.

Son pittoresque parler donne à ses récits une vérité d'autant plus saisissante qu'elle est la première à y croire. Elle ne doute point de l'existence des fées, des gnomes et autres esprits mystérieux. Il ne lui est jamais arrivé d'en rencontrer elle-même, mais elle a connu tant de vieilles gens qui, au temps jadis ont de leurs yeux vu ces insaisissables et fabuleuses créatures danser au clair de lune, parmi la rosée des prairies !

Maintenant les fées ont dû s'enfuir devant les trépidantes et fumeuses usines qui viennent jusqu'au fond des vallées troubler leurs paisibles ébats. Elles se sont réfugiées tout en haut des monts solitaires, sur les tapis de mousse que foulent seules les libres bêtes. Là, elles continuent à se balancer sur les rayons de lune ou les fils de la vierge, leurs chevelures d'or couronnées de fleurs et de feuillage.

Les quatre petits écoutent, ouvrant des yeux arrondis. Comme ils sont un peu effrayés, ils se serrent autour de Tabby, n'osant pas tourner leurs regards vers la fenêtre que le vent secoue en mugissant... et d'où l'on voit le cimetière parsemé de dalles blanches, parmi lesquelles errent d'étranges ombres.

C'est sans doute dans le fruste folklore de Tabby que les Brontë puisèrent ce goût du fantastique, du surnaturel qu'on retrouve dans leurs romans : pressentiments, songes prophétiques, apparitions, voix mystérieuses ; c'est à cela qu'il faut faire remonter certains épisodes d'un romanesque éche-

velé, touchant à l'horrible, dont elles eurent le goût.

Et avec quelle persistance reviendra sous leur plume l'image de la rustique conteuse et de son savoureux parler ! Irréductible et le verbe haut, ils la reverront toujours aux prises avec les marchands ambulants qui, une fois par semaine, font monter de Keighley leurs bêtes à sonnailles. Elle n'entend pas se laisser duper et devient homérique, lorsqu'il s'agit de défendre les pauvres sous de son maître.

Cependant, pour ces enfants, le passe-temps favori restait encore la lecture. Avec une largeur d'idées assez surprenante — peut-être par indifférence, — leur père les laissait puiser librement dans la bibliothèque circulante, la *Mechanics Library*, que possédait la ville industrielle de Keighley. Ils s'y rendaient fréquemment, en dépit de la longueur du chemin, pour y chercher la nourriture spirituelle dont ils étaient infiniment plus avides que de friandises. La Bible et le *Pilgrim's Progress* qui, selon les idées de leur tante, eussent amplement suffi à former leur esprit, se trouvaient maintenant supplantés. Shakespeare faisait la nique à Bunyan ; Swift, Johnson initiaient ces enfants au scepticisme un peu aride du dix-huitième siècle. Enfin, ils fréquentaient les contemporains avec Southey, Wordsworth, Coleridge, Walter Scott et même l'enchanteur Byron.

Comme faisait naguère sa sœur Maria, Charlotte, devenue l'aînée, lisait les journaux et les revues

que recevait son père. A son tour elle se passionnait pour la politique. Adhérente convaincue du parti tory, elle vouait un culte ardent au duc de Wellington.

On la voit, à dix ans, se préoccuper gravement de l'émancipation politique des catholiques. Il lui paraît souverainement équitable que la libre Angleterre les prive de leurs droits civils, et elle eût volontiers exprimé — comme le fit son père — sa façon de penser au ministre Peel. Cette petite fanatique juge l'homme d'Etat un peu trop versatile, et fâcheusement enclin à considérer les papistes comme des êtres doués de raison.

A treize ans, Charlotte a choisi sa profession future : elle sera écrivain. Déjà elle a composé nombre d'œuvres dont elle dresse le catalogue complet. Cette liste comprend vingt-deux volumes, d'une écriture microscopique, (il faut économiser le papier !) rédigés en moins de quinze mois, et traitant les sujets les plus variés.

D'ailleurs ses cadets, également précoces, s'intéressaient comme elle aux choses de l'esprit. Leurs jeux mêmes, toujours bizarres et inventés par eux, en étaient imprégnés.

Ils imaginent, par exemple, de se réfugier en rêve dans une île, avec quelque grand personnage de leur choix. Charlotte part pour l'île de Wight en compagnie de Wellington ; Emily, pour l'île de Man avec son cher Walter Scott ; Branwell, lui, emmène tout bonnement John Bull.

Désormais les veillées, passées près de l'âtre, à la seule lueur des braises mourantes — la chandelle

est trop chère — entendront le récit détaillé, fait par chacun, de son voyage avec l'illustre compagnon. Ici, les tempéraments, les aspirations secrètes déjà percent. Branwell, bon vivant de dix ans, trinque et devise gaiement avec John Bull ébloui par sa verve irlandaise. Charlotte, en adoration devant l'illustre duc, bâtit des épisodes romanesques et pathétiques ; Emily imagine des péripéties sombres, tragiques, rocambolesques. Quant à la petite Anne, si douce et paisible, elle se laisse oublier à Guernesey où elle immole son humble vie à Lord Bentinck.

Puis bientôt, Shakespeare aidant, on s'essaye dans l'art dramatique. On compose, on joue des tragédie qui n'ont d'autres auditeurs que leurs auteurs et n'en sont pas pour cela moins passionnantes.

Malgré son apparent détachement, le révérend Brontë ne laissait pas de tirer vanité de l'intelligence exceptionnelle dont il avait doté ses enafnts. Mais l'un d'entre eux surtout paraissait devoir lui faire honneur : Branwell, le bel adolescent aux traits classiques, aux boucles cuivrées, aux yeux de feu.

La famille entière partageait cette admiration qui ne s'arrêtait même pas là et avait gagné tout le bourg. Ce garçon précoce, exubérant et gai, de bonne heure poète, réunissait en lui les caractères les plus nets de son hérédité doublement celtique. A lui d'illustrer un jour le nom prédestiné de Brontë !

Il n'y faillira pas, mais autrement qu'il n'était prévu...

Qui aurait eu le cœur d'enfermer dans quelque morne école ce fringant étalon ? Le fourrage qu'on y broute serait-il digne du nourrisson des Muses ? Et puis son père ne s'est-il pas formé seul, n'a-t-il pas appris loin des cuistres, loin des pédagogues moucheurs d'étoiles, l'art de faire chanter la harpe d'Erin ?

Branwell sera laissé libre, indépendant, en tête à tête avec sa conscience. Il ne connaîtra qu'un seul guide : son caprice ; qu'un seul maître : sa fantaisie, et comme inspiratrice : la nature. La vogue du père d'*Emile* régnait encore à cette époque.

Pour les filles, il en allait différemment. Il fallait qu'elles fussent au plus tôt à même de gagner leur vie. Le métier d'institutrice convenait seul à des demoiselles de leur condition ; mais ce n'était point à Haworth qu'elles pourraient acquérir la pacotille nécessaire.

Six ans s'étaient écoulés depuis la déplorable expérience de Cowan Bridge. Charlotte marchait sur ses quinze ans. Il était temps.

Dans une région paisible, au creux des bois, une femme de cœur et de bon sens, miss Wooler, dirigeait avec ses deux sœurs un pensionnat de jeunes filles. Une dizaine d'élèves seulement formaient le petit groupe tout familial de Roe Head.

C'est devant cette vieille et pittoresque maison qu'un soir s'arrêta la carriole qui amenait Charlotte.

Elle paraissait si menue, si chétive, sous la bâche du rustique véhicule, qu'on la prit pour une enfant de dix ans.

Ses compagnes considérèrent avec stupeur cette petite bonne femme timide, au visage mélancolique, et si étrangement fagotée.

Elle portait une robe de lainage gros vert qui avait fait les dimanches de la tante Branwell dans sa jeunesse. Ses cheveux étaient disposés en bouclettes plates et régulières, également à la façon de la vieille demoiselle, tout autour de ses joues blêmes et maigres. Ses pieds et ses mains étaient minuscules. Son extrême myopie lui donnait des airs empruntés de taupe amenée à la lumière. On fit cercle autour de cette petite chose singulière, à la fois enfantine et vieillotte qui donnait plus envie de pleurer que de rire.

Miss Wooler lui fit subir un examen pour juger de ses connaissances. Les résultats en furent déplorables. L'épreuve de calcul fut déclarée nulle, celle d'analyse ne valut pas mieux, celle de géographie fut pire. Une enfant arriérée qu'on allait classer parmi les « petites » ! Quelle humiliation pour l'auteur des vingt-deux volumes !

Enfin, dernière épreuve : la narration. On lui propose un sujet d'une naïveté digne de son ignorance, à traiter en dix lignes, pour apprécier son orthographe.

Et voilà qu'à la stupeur générale, elle se met à balayer le papier de son nez et à écrire, dare-dare, page après page. On ne l'interrompt pas ; on échange des regards ironiques ; la maisonnée est impatiente de savoir quelles sottises elle peut bien raconter si longuement.

Ce fut une révélation. Le récit improvisé n'était

pas d'une enfant, mais d'une femme. La maturité de son esprit, l'éclat de son style, la variété, l'étendue de ses lectures allait lui valoir à Roe Head, et pour toujours la première place, et, cette fois, parmi les « grandes ».

Quand ses disgracieuses papillotes furent défrisées, on découvrit, avec autant d'étonnement, que ses cheveux étaient magnifiques, son front d'une noblesse antique et que, dès qu'elle s'animait, ses yeux prenaient cet éclat extraordinaire qui a frappé tous ceux qui l'ont connue.

Charlotte conquit bientôt non seulement l'estime et l'affection, mais l'admiration de toutes. Deux de ses compagnes, Ellen Nussey et Mary Taylor, devaient lui conserver, sa vie durant et au delà de la mort, une pieuse tendresse.

« Un jour, rapporte Mary Taylor, après que Charlotte nous eût raconté une de ces histoires imaginaires et interminables dont elle avait le goût, ainsi que tous les siens, je lui dis :

— Vous êtes comme des pommes de terre, poussant dans une cave.

— C'est vrai, répondit-elle tristement ; nous sommes ainsi.

« Une autre fois, j'eus le tort de lui dire qu'elle était laide. Bien des années plus tard, je lui exprimai mes regrets de cette inconvenance.

— Non, Polly, me dit-elle, vous m'avez fait ce jour-là, le plus grand bien. Ne le regrettez pas ! »

Charlotte passa à Roe Head trois années qui furent dans sa vie douloureuse l'oasis apaisante, bienheureuse. Son âme jusque-là comprimée par un

puritanisme étroit, son âme qui se desséchait soudain s'ouvrit, fleurit, s'épanouit.

Elle devenait enfin sociable et connut l'incomparable joie d'inspirer la sympathie, bientôt, pour elle, besoin vital. « Etre aimée », tel est le thème essentiel de son œuvre, tel sera le but de sa vie, et l'on n'en sait point de plus noble.

Certes, elle ne renonçait pas à cette réserve un peu ombrageuse, que la tante Branwell lui avait infusée par ses préceptes de rigide méthodisme. Elle y fut toujours extérieurement fidèle et éprouva jusqu'à l'heure dernière une invincible pudeur à s'épancher, sauf dans des fictions impersonnelles.

Ellen Nussey, pour toujours son amie, presque une sœur, qui conserva pieusement les innombrables lettres de Charlotte, mine où puiseront ses biographes, a fait d'elle ce portrait :

« L'application déployée par Charlotte à Roe Head ne tarda pas à la mettre en tête de la classe, position qu'elle n'abandonna plus. Elle était la première en tout, sauf au jeu ; mais jamais il n'y eut contre elle une parole de jalousie ou d'envie. Ses compagnes sentaient qu'elle gagnait ses lauriers par une somme de travail dont elles étaient incapables...

« Charlotte, jugée par d'autres comme une petite personne sans attraits, ne me fit jamais cette impression ; mais certainement elle n'était pas jolie alors, et ce qu'elle avait de mieux disparaissait. Sa chevelure d'un brun clair, douce et soyeuse, était roidie et serrée en petits tire-bouchons enca-

drant des traits s maigres et si pâles qu'elle paraissait comme desséchée.

« Une robe foncée en étoffe grossière, de forme démodée, l'enlaidissait encore. Mais bien qu'elle fût mal mise, on discernait vite en elle les manières d'une fille bien née. La vulgarité était absolument absente de sa nature.

« Son appétit était infime. Habituée à ne jamais manger de viande, elle ne pouvait se résigner à y goûter. A la fin du premier semestre, elle consentit pourtant à prendre un peu de jus du rôti, ensuite une parcelle de viande. Alors elle se mit à engraisser légèrement, parut rajeunie et plus animée, bien qu'elle ne le fût guère à cette époque. Elle semblait accablée par une lourde responsabilité. Se sachant une cause de dépenses pour les siens, elle n'avait qu'une idée : être au plus tôt en état de devenir gouvernante. »

La fidèle affection d'Ellen et de Mary parvint peu à peu à fondre la factice enveloppe de glace qui cachait l'ardeur romanesque et passionnée de sa nature. Parfois, il lui arrivait de s'attendrir quand elle évoquait la fin pitoyable de ses deux petites sœurs, ou lorsque, rendant la main à son imagination, elle se lançait dans quelque improvisation fantastique, émouvante ou terrible. Ah ! les histoires que racontait le futur auteur de *Jane Eyre* ! Ses compagnes l'écoutaient haletantes et en perdaient le sommeil. Les mots coulaient de ses lèvres avec une aisance singulière, pour peindre les épisodes palpitants qu'elle inventait. Son débit était clair, net avec une légère pointe d'accent

irlandais qui en augmentait encore la saveur.

Sa soif de s'instruire était inextinguible. Tout lui était bon. Sa santé délicate lui interdisant les exercices de plein air, elle passait à lire toutes ses heures de liberté. On la trouvait accroupie dans l'embrasure d'une fenêtre, aux prises avec quelque lecture dont rien ne pouvait la distraire.

C'est ainsi qu'elle poursuivait avec ardeur l'étude du français. Difficile entreprise ! On a conservé d'elle une lettre écrite à son amie Ellen après son départ de Roe Head. C'est le triomphe de la traduction littérale faite à coups de dictionnaire, mais témoignant d'un labeur acharné .

« ...J'arrivais à Haworth en parfaite sauveté sans le moindre accident ou malheur. Mes petites sœurs couraient hors de la maison pour me rencontrer aussitôt que la voiture se fit voir, et elles m'embrassaient avec autant d'empressement et de plaisir, comme si j'avais été absente pour plus d'un an... Ainsi je venais de partir de très chers amis, mais tout à l'heure je revins à des parents aussi chers et bons dans le moment. »

Les jours de mauvais temps, cette frénésie sportive qui anime les loyaux sujets britanniques, incite les pensionnaires à faire du *footing* en chambre. Ce sont des va-et-vient incessants, auxquels Charlotte se mêle et, intarissablement, elle devise. Elle y contracte l'habitude de ces promenades d'ours en cage, auxquelles les péripatéticiennes de Haworth resteront toujours fidèles.

Pendant les trois ans passés à Roe Head, Charlotte ne négligea rien de ce qui pouvait augmenter

son bagage et donner du prix à sa personne. Elle s'adonna avec zèle au dessin. La méthode en honneur consistait à reproduire minutieusement des gravures. Elle excellait dans ce fastidieux travail qui demandait plus de conscience que de talent.

Douée pour la musique, elle eût pu devenir virtuose sans son extrême myopie qui l'obligeait à promener son nez sur la partition, au grand dam du brio et de l'expression.

Or, par une coquetterie assez inattendue chez cette jeune personne austère, elle refusait de porter des verres.

Plus femme qu'on ne le supposait, sans doute s'était-elle avisée que ses yeux étaient sa seule beauté. Dès lors que comptait la musique, le dessin, l'étude même ? Plaire, charmer, séduire, instinct tutélaire !

VI

ADOLESCENCE

Son stage terminé, Charlotte reprend sa place au bercail. Une tâche l'attend : faire profiter ses deux sœurs de la science, de l'expérience acquises. Elle va s'y appliquer avec ce sérieux qui la caractérise et ses élèves déploient le plus louable zèle.

Leur vie s'écoule monotone et laborieuse, vide d'événements. Si vide que la visite d'Ellen Nussey, l'amie de Roe Head, apparaîtra à ces recluses comme un épisode considérable. Ellen fait la conquête de tous, Tabby comprise, ce qui est digne de remarque.

Elle-même est séduite par cette famille d'une intellectualité si haute, menant une existence toute cérébrale et ascétique.

Le presbytère, avec ses murs nus, badigeonnés de gris, complète l'impression d'austérité monacale. Une propreté méticuleuse règne. Peu de meubles, point de tapis sur le pavé de pierre recouvert d'une couche de sable fin ; point de rideaux aux fenêtres : le révérend les interdit par crainte du feu. Pour la même raison, il ne permet pas à ses filles de porter des robes de toile ou d'organdi : la laine et la soie

sont seules admises, quelle que soit la mode ou la saison.

M. Brontë a lui-même un aspect imposant et digne. Cheveux de neige, visage glabre, port de tête altier, le cou engoncé dans sa haute cravate de soie blanche, roulée en innombrables tours jusqu'aux oreilles.

Cette cravate est la faille, la félure de cette forte cervelle. Elle est inexplicable ; aucune des satisfaisante.

Ellen en fut très frappée et s'exprime ainsi :

« M. Brontë me parut très vénérable. Sa cravate blanche n'était pas alors aussi remarquable qu'elle le devint par la suite. Il avait l'habitude de la confectionner lui-même. Personne n'assistait à l'opération ; mais nous dévidions pour lui le fil de soie nécessaire pour la coudre. Charlotte me dit que cette cravate représentait la seule dépense extravagante de son père. Il employait pour la recouvrir des aunes de soie. Et tel le Dr J. Woolffe qui mettait chaque jour une chemise propre sans enlever l'autre, la cravate de M. Brontë était recouverte d'une nouvelle étoffe sans perdre l'ancienne, jusqu'à ce que, finalement sa tête y disparût presque entièrement.

« Sa prédisposition aux bronchites était sans doute à l'origine de cette croissance des cravates. »

On n'en croit rien. On serait plus porté à penser qu'il s'agissait là de quelque rite secret, d'une sorte d'aberration de poète, plus anodine, certes, que le gigot de Malebranche.

Bien qu'il ait la tête passablement engoncée dans son carcan de soie, M. Brontë n'en témoigne pas moins une courtoisie parfaite — quelque peu surannée — à l'amie de Charlotte. Son ton est celui de la meilleure compagnie, mais on le voit fort peu ; car il a conservé l'habitude de n'apparaître que rarement à la table de famille.

Il vit à l'écart, avec ses livres et ses méditations poétiques, emporté sur les ailes de son rêve à de telles altitudes que le commun des mortels ne saurait l'y suivre. Pour lui les contingences quotidiennes s'estompent dans une brume confuse.

Miss Branwell, petite vieille encore active, est restée fidèle à sa perruque rousse et à ses bonnets ruchés. Elle offre à la visiteuse une prise dans sa tabatière d'or et s'amuse de son air offusqué. Elle a l'âme nostalgique et soupire après sa Cornouaille bénie, son Penzance toujours fleuri. Elle gémit sur l'âpre climat du Yorkshire, le morne Haworth et son paysage de mort. Toujours transie, elle se calfeutre dans sa chambre qu'elle ne quitte guère. Pour aller d'une pièce à l'autre, elle chausse des socques par-dessus ses escarpins, tant elle appréhende le pavage glacé de la cure.

Tabby régente toute la maisonnée et nul ne s'aviserait de contrevenir à ses arrêts. Pour elle, les filles du pasteur sont toujours des bambines qui ne sauraient sans danger s'aventurer seules sur la lande voisine, hantée, croit-elle, par les esprits. Branwell est-il absent qu'elle prétend les escorter elle-même à travers les moors. Présence fâcheuse qui rompt le charme de ces pro-

menades méditatives. On s'ingénie à la déjouer.

Les trois sœurs font à leur amie les honneurs de ces solitudes qui représentent pour elles tout le charme de la vie. Emily ne pourra envisager l'existence loin de ces étendues désertiques. Elle chemine parmi la bruyère odorante sans mot dire, le visage offert au rude baiser de la tempête, ses cheveux bruns serrés contre ses joues pâles, ses yeux pers au regard droit comme une épée, fixés vers l'horizon, contemplant quel mirage ? Elle va, longue, souple, sûre, emportée par un rêve surhumain, sans jamais s'associer ni prêter l'oreille aux propos échangés près d'elle. Elle va, entraînant la bande, du pas ferme de celle qui est faite non pour suivre, mais pour diriger, pour conduire.

Charlotte et Ellen bavardent. Anne aux yeux de violette muse et chantonne. Elle commence, elle aussi, à exhaler en vers son âme douce, tendre et timide.

Le matin, le révérend sonne la diane de façon originale : il tire un coup de pistolet par sa fenêtre. Cette coutume avait un triple avantage : réveiller gaillardement la maisonnée ; prévenir les malandrins éventuels qu'on était armé, — une manière de : « A bon entendeur, salut ! » — Enfin satisfaire ses propres humeurs belliqueuses.

Car ce pasteur est au fond, de tempérament peu évangélique.

« Les goûts de M. Brontë, nous dit Ellen, le portaient à aimer les scènes de batailles ; c'est pourquoi il prenait plaisir à la manifestation matinale du pistolet. S'il avait été militaire, au lieu de

clergyman, il eût certainement fait une brillante carrière... Sa seule crainte était le feu. »

On aime à croire qu'il s'agit de celui de l'enfer ou de l'incendie et non du feu de l'ennemi.

Ainsi s'écoulent les heures dans le paisible « parsonage ».

Le soir, la prière dite et le pasteur retourné à ses poèmes, les amies passent encore de longs instants, enlacées deux à deux, suivant l'habitude chère, arpentant la salle sombre en devisant.

* * *

Et voilà qu'un jour l'existence prend une orientation nouvelle sous l'influence du charmant despote, Branwell.

L'intelligence peut-être géniale du jeune garçon, plus encore la rare beauté de ses traits, ont fait de ses sœurs autant d'adoratrices. Tel est le prestige d'un noble visage masculin sur des cœurs de vingt ans qui s'en défendent.

Branwell semble doué pour tout et ne se contente plus d'être poète comme son père. Mais qui n'est pas poète dans cette famille ? Il est de plus musicien. C'est lui qui tient *con molto brio e anima* l'orgue de la loge maçonnique des « Trois Grâces ». Les villageois viennent de loin écouter le jeune franc-maçon dans ses interprétations de pieux cantiques et ses improvisations échevelées.

Cela ne suffit point à sa gloire ; il veut ajouter une autre corde à son arc, à sa lyre : il a résolu de devenir peintre

En ce temps-là, pareille profession nécessitait encore quelques études, préalablement celle du dessin. Le pasteur, qui ne résiste pas mieux qu'un autre à la séduction du fringant adolescent, n'essaye point de contrarier ce penchant. De caractère très indépendant, il tolère la fantaisie chez ses enfants, au moins chez le mâle, et se prête de bonne grâce à la lubie du moment.

Il mande de Leeds un professeur de dessin, élève de Lawrence, qui moyennant cinquante-deux francs par leçon consent à venir chaque semaine guider les premiers pas des jeunes artistes. Car si Branwell décide d'être peintre, ses sœurs se découvrent un goût semblable. Une vie nouvelle commence au presbytère.

Chacun s'applique de son mieux, mais avec un bonheur variable.

Charlotte continue à copier laborieusement des « modèles » et ruine définitivement sa vue à ces pensums stériles. Anne ne montre guère plus d'originalité. Mais Emily par contre révèle dans son coup de crayon sûr, vigoureux et net, son âme altière de vierge forte.

Quant à Branwell, il a des dispositions certaines. Quelques efforts, un peu de persévérance, et le voilà assuré d'un merveilleux avenir. Oui, mais la vie est si douce pour lui, les plaisirs si faciles, tellement plus tentants que le travail ! Et puis il a des camarades au village, sans parler des jolies amies que charme son souriant visage.

La paroisse tout entière l'admire, l'idolâtre. C'est le héros, le coq, le jeune dieu. A seize ans,

comment dédaigner de tels attraits, quand on est libre, libre ! Pourquoi résister à de jeunes lèvres qui s'offrent, si douces à baiser ? Pourquoi refuser le verre de whisky si aimablement rempli ?

Déjà Branwell Brontë a publié quelques poèmes dans une feuille régionale et pour peu qu'on l'en prie, qu'un tendre regard l'encourage, il les déclame après boire, d'une voix si chaude, si passionnée !

Ah ! le merveilleux éphèbe ! Quel honneur pour le pays qui l'a vu grandir, qui l'a formé ! Quelle gloire plus tard pour tous ces rustauds d'avoir choqué leur verre avec le sien !

Parfois il rentre à la maison, la nuit venue, ayant au fond de ses yeux admirables, une lueur trouble qui inquiète ses sœurs... peut-être même sa démarche n'est-elle pas très sûre ; mais il est si amusant, si gai, si charmant ! Il raconte alors de si plaisantes histoires avec cette faconde irlandaise qui semble venue des rives de la Garonne !

Le séduisant Branwell est convié à toutes les fêtes qui se donnent aux environs. Il ne saurait y avoir d'agapes dont il ne fût point, et comment imaginer un *arvill*, un repas de funérailles, sans lui ? Ne faut-il pas distraire, régaler, éblouir les invités accourus de loin pour l'enterrement ? Ah ! quelles bombances, quelles beuveries homériques ! C'est Brown, le sacristain-fossoyeur qui est chargé d'organiser ces festins rituels. Ils ont lieu au *Black Bull*, l'auberge cossue qui existe encore à quelques pas de la cure et du cimetière.

Le fils du ministre n'y manque jamais. Le madré tenancier s'est vite avisé des avantages que son

établissement peut tirer de la présence d'un jeune homme distingué, brillant causeur, volontiers facétieux, et sachant boire. Aussi son couvert est-il toujours mis à la place d'honneur, et l'on veille à ne point laisser son verre vide.

Certes la vie est belle, les jours s'envolent légers et capiteux. Sans doute, mais la peinture chôme. Le révérend veut bien fermer les yeux sur la conduite de son rejeton qui s'avère prématurément débauché. N'est-ce pas la rançon inévitable de l'art ? Vit-on jamais poète, virtuose du clavier, de la palette qui dédaignât les filles et autres flacons dispensateurs d'ivresse ? Et vit-on jamais artiste plus complet que celui-ci ? Rien de surprenant qu'il ait quelque penchant à la bamboche.

Tout de même, boire avec des villageois en goguette n'est pas une position suffisante, ni définitive. Le recteur de Haworth doit, quoi qu'il lui en puisse coûter, assurer l'avenir du génial garçon.

Rassemblant toutes ses économies, peut-être même celles de tante Branwell, il va tenter un coup décisif : envoyer son fils à Londres pour forcer les portes de la Royal Academy, pépinière des grands artistes. Désormais le triomphe est certain, la fortune prochaine, et quel orgueil pour son père ! Branwell doit dire adieu à Haworth, au *Black Bull*, à tous ses compagnons de ripailles. Combien de beaux yeux versent des larmes !... Mais quoi, n'est-il pas doux de se laisser marcher sur le cœur pour la gloire de celui qu'on adore ? Et puis, il reviendra ..

Oui, et même beaucoup plus tôt qu'on ne pense.

Au bout d'un mois, il est de retour « traînant l'aile et tirant le pied ». Il ne rapporte pas un sou du pécule si péniblement amassé. Il a lamentablement échoué à la Royal Academy, mais en revanche, quel succès auprès des jolis modèles de Chelsea ! Ceci console de cela...

Echec ne fait pas compte : simple malchance ! D'ailleurs Branwell a assez de génie pour se passer des consécrations officielles. Le révérend, toujours généreux pour son fils unique, lui installe un studio à Bradford.

Là, livré entièrement à lui-même, conscient de ses responsabilités et de ses devoirs, il travaillera, s'amendera, se formera, s'élèvera.

Entre deux beuveries il s'essaye à peindre quelques portraits, d'ailleurs médiocres. Il se lie avec des artistes. Mais ce n'est pas assez. Malheur à l'homme qui vit sans compagne ! Branwell n'a que l'embarras du choix. Désormais il coûte fort cher à son père.

Le séjour à Bradford ne sera cependant pas tout à fait perdu. Notre jeune artiste fera connaissance avec le sculpteur Leyland qui, séduit par sa grâce efféminée et perverse, désirera conserver ses traits en un médaillon.

On y voit un adolescent aux cheveux bouclés, aux yeux langoureux. La physionomie est fine, le nez d'une ligne classique — le révérend Brontë peut y retrouver la beauté grecque de sa propre jeunesse, — mais le menton sans énergie, la bouche

molle disent la sensualité, l'indigence du caractère, la volonté défaillante.

Grâce à Leyland, poète lui-même, survivront quelques poèmes de Branwell Brontë. Sa muse est généralement peu folâtre. Les sujets funèbres le hantent : influence du milieu, de l'atmosphère, du paysage qui a environné sa jeunesse. La mort est son thème favori :

La Mort triomphante

Oh ! lumineux matin de mai
Qui fais du monde un paradis !
Puisses-tu dissiper mes pensées amères,
Comme tu as chassé le rude hiver !

Puisses-tu rénover mon âme comme la terre
Afin qu'elle jouisse de la beauté universelle
Et qu'elle n'ait besoin d'autre réconfort
Que ta joyeuse lumière si longtemps absente.

Doux soleil de nos bois, toi seul
Peux réveiller les souvenirs heureux
Qui semblaient morts, comme tout meurt...

Une autre fois, il écrit :

...Non, la joie même n'est qu'une ombre,
Puisque le souvenir s'en efface.
Seuls les soucis, maîtres de la vie demeurent,
Si forte est leur réalité...

Désormais le mal est fait, peut-être irréparable.

Les habitudes qu'il ne quittera plus sont prises. Sa meilleure amie est dive bouteille ; la source de son inspiration : « le démon whisky ». C'est lui-même qui le désigne ainsi.

Cet ivrogne a dix-huit ans.

VII

LE QUADRIGE S'ÉGAILLE

L'échec, les débordements de Branwell, dont l'écho arrive jusqu'à Haworth, ont rendu plus lourdes les charges du pasteur vieillissant. Charlotte veut essayer de les alléger. Elle s'adresse à miss Wooler.

La directrice du pensionnat de Roe Head a conservé si rare souvenir de l'élève qui l'a quittée trois ans plus tôt qu'elle lui offre une situation chez elle.

Charlotte part, sans grand enthousiasme, accompagnée par Emily qui vient d'atteindre dix-sept ans et qui est admise comme élève.

Désastreuse expérience pour cette plante sauvage arrachée au sol natal, pour cette âme indépendante mise en cage ! Emily n'essaie nullement de s'accoutumer à sa vie nouvelle. Elle s'enferme dans un silence farouche, hostile, et bientôt se fane, dépérit.

Ses joues déjà si pâles blêmissent encore, ses orbites sombres au fond desquelles luit une flamme

ardente se creusent davantage. Elle est toujours seule, secrète, impénétrable, et profite de chaque instant de liberté pour écrire des vers qu'elle ne confie à nul être au monde.

Charlotte s'inquiète. Elle comprend que cette autre Mignon languit loin du pays. Elle devine qu'elle « a constamment devant les yeux la vision de Haworth et de ses moors chéris ». Elle s'alarme de voir s'étioler cette grande fleur prisonnière et ne peut s'empêcher d'évoquer le souvenir des petites sœurs, mortes jadis sans une plainte, sans lutte, résignées.

Si Emily allait mourir ! Vite, un mot avertit le pasteur du danger. Il est temps. Emily est rappelée d'urgence ; elle revoit sa lande bien-aimée ; elle recouvre sa liberté. elle est sauvée !

Alors elle chante le drame qu'elle vient de vivre :

... Les moors, les moors où l'herbe rare
Etend son tapis de velours sous nos pas.
Les moors, les moors où le ciel clair
Dessine le noble profil des collines...
Les moors où la linotte égrène
Sa tendre chanson sur le roc dénudé,
Où l'alouette délirante
Remplit nos cœurs de son exaltation.

. . . . . .

Un jour, bien loin des moors,
A genoux, dans l'exil,
J'ai trouvé sur la lande étrangère
Un brin de bruyère pâlie.
Elle était sèche et sans couleur.
D'une voix expirante, elle a murmuré :

« Je me meurs loin du pays...
J'ai fleuri mon dernier été. »

Anne vient remplacer Emily à Roe Head. Mélancolique, elle aussi, elle est d'âme plus malléable, plus soumise, et se résignera à sa vie nouvelle.

Charlotte, elle, risque ses premiers pas dans le monde, hors de l'enceinte étroite qui jusque là, bornait son horizon.

Elle y fera de merveilleuses découvertes. Le spectacle est captivant pour qui se contente de voir défiler les images, perdu dans la salle obscure. Chacun de nous, s'il rejoint sa mentalité primitive, se souvient de pareil enchantement. Quelle féerie qu'une assemblée de gens élégants, aux nobles manières, au verbe harmonieux, sous les lustres ! Quel étonnement de voir que, d'un seul élan de son esprit, on est au niveau, qu'on participe à l'ivresse générale, qu'on brille !

Ah ! vraiment, la projection lumineuse sur la toile est un bien agréable divertissement pour de jeunes yeux ingénus ! Chaque vision se fixe, se grave au fond des prunelles. Plus tard, quand on feuillettera l'album, les photographies apparaîtront jaunies, les visages pâlis, les silhouettes estompées. Mais, ô surprise ! les regards si différents : fiévreux, brûlants et tristes.

Jadis on avait vu s'agiter des marionnettes ; maintenant on découvre des âmes.

La barrière est fragile qui sépare une comédie d'un drame. Y a-t-il même une barrière ? Peut-être ne sont-ce que variations sur le même thème.

Changez le ton, et ce qui vous faisait rire vous fera pleurer.

La malédiction originelle a marqué de douleur tout ce qui est humain. Pour un sourire, tant de larmes ! pour un baiser tant d'heures amères ! tant de haines pour un pauvre amour !

Il y a ceux qui mettent la tête sous l'aile...

Charlotte ouvre de grands yeux. D'abord elle est éblouie. A son insu, elle entasse les matériaux à pied d'œuvre. Ces châteaux dévastés qu'elle explore sous l'égide de miss Wooler, elle les peuple de nobles figures du passé, de tous les personnages opulents qu'elle n'aura jamais l'occasion d'approcher. Les réceptions chez les parents de Mary Taylor, industriels distingués et lettrés, sont pour elle une source d'information. Pareillement les visites à la famille plus modeste d'Ellen Nussey. Mais ici, nouvel attrait : Henry, le frère aîné, futur clergyman, austère, travailleur, promis à un haut destin. Il cause volontiers avec Charlotte, sur ce ton grave, un peu froid qui convient à celui qui un jour mènera le troupeau. Il est frappé par le sérieux, l'élévation de cet esprit féminin. Qui sait ? une idylle s'ébauche peut-être...

Charlotte visite aussi les manufactures, les usines environnantes qui frissonnent encore des émeutes de jadis. Son père, qui en fut témoin comme jeune curate, a plus d'une fois évoqué devant elle ces drames poignants. Elle voit maintenant ces hommes, ces femmes aux yeux creux, ces bambins hâves courbés sur les métiers, triturant les acides, rôtissant vifs autour des fours : elle ne les oubliera jamais.

Et tout cet univers entrevu, mi-imaginaire, mi-réel, prendra souffle un jour, vivra d'une vie intense, ardente et frémissante, sous le choc de la baguette magique trempée d'encre.

***

Les vacances de Noël 1836 réunissent un moment autour du pasteur ses quatre enfants qui discutent de l'avenir.

Leurs ambitions littéraires sont toujours aussi vivaces : tous rêvent de devenir écrivains. Pourquoi ne tenteraient-ils pas immédiatement leur chance ?

Charlotte et son frère décident d'envoyer, chacun à un poète en renom, un échantillon de son savoir-faire.

Absurde pensée, si fréquente pourtant parmi les moins de vingt ans d'alors, les moins de quinze d'aujourd'hui ! Est-il possible d'ignorer à ce point la faune écrivassière, sa jungle, son bois sacré, ses cocotiers au tronc glissant ! Ici le plus timide zéphyr est pris pour une main iconoclaste et sacrilège qui furieusement secoue l'arbre... l'arbre où il fut si dur, si long, si exténuant de grimper.

L'appel venu d'en bas ?... Un sourire, une grimace... de mépris, ou une noix bien ronde et bien pesante sur le crâne.

La lettre que Branwell adressa à Wordsworth, flanquée de quelques pages d'un poème, n'obtint jamais de réponse. Pourtant le poète illustre la

conserva, preuve qu'il ne la trouva pas si négligeable.

Le jeune homme y faisait inconsciemment la prophétie de sa lamentable existence.

« Ce que j'ai essayé de peindre, ce sont des passions fortes et des principes faibles aux prises avec une imagination et des sentiments vifs ; puis, la jeunesse passant, les brefs plaisirs et les actions coupables aboutissant à la ruine totale de l'âme et du corps.

« Veuillez lire ce fragment, Monsieur, et comme vous éclaireriez quelqu'un dans les ténèbres, donnez-moi votre avis, ne serait-ce qu'un mot me disant si, oui ou non je dois continuer à écrire. »

Ce mot ne vint jamais. Mais Charlotte par contre obtint de Southey — au bout de trois mois —, le bienveillant conseil de se consacrer aux confitures : la noix !

« Vous possédez le don poétique, ce n'est pas chose exceptionnelle de nos jours, aussi celui qui espère que cela lui vaudra d'être distingué peut se préparer aux déceptions... La littérature ne peut être le « business » d'une vie de femme ; elle ne doit pas l'être. Plus elle se consacre à ses devoirs essentiels, moins elle peut y donner de temps... ne fût-ce que comme récréation. Ces devoirs, vous n'avez pas encore eu à les remplir et quand ils vous viendront, vous serez certainement moins désireuse de célébrité. Ne croyez pas cependant que je mésestime les qualités que vous possédez, ni que je veuille vous décourager de les employer. Je vous engage seulement à réfléchir, et à vous en servir pour votre propre perfectionnement. Aimez la poésie

pour elle-même, non par ambition ou dans l'espoir d'acquérir la célébrité. Moins vous y tendrez, plus vous aurez de probabilités de la mériter et finalement d'y parvenir.

« Les vers écrits dans cet esprit sont bienfaisants pour le cœur et aussi pour l'âme. Ils peuvent être, après la religion, le meilleur moyen d'apaiser l'âme et de l'ennoblir. Vous pouvez y incorporer vos plus pures pensées et vos plus généreux sentiments de manière à les discipliner, à les fortifier.

« Adieu Madame, ce n'est point parce que j'ai oublié que j'ai moi-même été jeune, que je vous écris sur ce ton, mais parce que je m'en souviens. Ne doutez donc ni de ma sincérité ni de mon bon vouloir...

Robert Southey »

Pauvre petite ! Heureusement pour les lettres, elle ne tiendra nul compte du conseil. Elle répondra pourtant, et de si touchante façon que l'écrivain l'engagea à le venir voir. On ne sait jamais...

L'affaire en resta là. Charlotte était trop démunie d'argent pour songer à entreprendre un voyage à la région des lacs.

Les vacances finies, le groupe, un peu désabusé, se désagrégea. Tel rejoignit sa débauche, telles autres leur labeur, celle-ci ses promenades solitaires.

Miss Wooler dut bientôt quitter l'antique maison de Roe Head et transporter son pensionnat dans une région moins agréable et peu salubre.

Charlotte ne put s'y accoutumer. Elle tomba malade. Anne aussi.

Il faut fuir, porter ailleurs son découragement, se mettre à la recherche d'un autre emploi. D'ail-

leurs les appointements versés par miss Wooler étaient si minimes qu'ils ne suffisaient point à habiller les deux sœurs, pourtant mises comme des moniales.

A la cure, les choses ne vont pas mieux. La gêne y règne. Branwell grignote le maigre patrimoine familial. Le problème de la subsistance se pose, angoissant. Emily se voit contrainte de s'arracher à ses moors, refoulant au plus profond d'elle-même sa souffrance que nul ne connaîtra. Elle accepte un poste de gouvernante aux environs de Halifax.

Branwell lui-même doit renoncer à la peinture. va s'essayer au rôle de précepteur !

VIII

LA PORTE OUVERTE ET REFERMÉE

Une fois encore les fêtes de Christmas réunissent les trois sœurs au presbytère. Quelle joie de se retrouver, de revoir la maison, de parcourir la lande sauvage, plus émouvante sous son manteau de neige !

Ce soir-là, Tabby est allée faire ses provisions au village. Il gêle à pierre fendre. Comme elle tarde à rentrer ! La nuit vient. Les jeunes filles, inquiètes,, partent à la rencontre de la vieille servante. On la trouva au bord du chemin, couchée dans la neige. pleurant.

Elle se hâtait sur la rude montée, quand soudain le pied lui a manqué. Elle est tombée et n'a pu se relever ; elle a une jambe brisée. Tout fait craindre qu'à son âge elle ne demeure à jamais infirme. Consternation !

Devant ces graves événements, le révérend et miss Branwell tiennent une conférence secrète où se joue le sort de Tabby.

Les trois sœurs attendent, pleines d'appréhen-

sions. Enfin on leur communique les décisions prises : Tabby, incapable désormais de remplir son office, devra quitter la famille, car il est hors de question de prendre une deuxième servante. On la fera transporter chez sa sœur qui possède une petite maison et pourra la soigner.

Jusqu'à ce jour, jamais Charlotte, Emily et Anne n'ont osé élever la voix en présence de leur père ou de leur tante. Jamais une objection ; jamais une contradiction. Et voilà brusquement trois furies déchaînées qui tempêtent, s'indignent, se répandent en propos véhéments. Quoi ! traiter de la sorte Tabby qui, depuis douze ans, les sert avec une fidélité sans pareille ! Abandonner cette pauvre femme, devenue infirme ! Chasser comme un chien galeux cet être de dévouement et de bonté, parce que le malheur s'est abattu sur lui !... Sans doute, dans le secret de leur cœur, ajoutent-elles : « Chasser le seul être au monde qui nous ait aimées ! » Non, cela jamais ! Elles préféreraient quitter leur foyer sans retour que laisser s'accomplir pareille vilenie.

Pour l'instant elles refusent de se mettre à table, de manger quoi que ce soit. Ah ! elles n'y ont pas le cœur ! Et puis, la grève de la faim est en toute circonstance un excellent moyen de pression

Les deux augures éberlués, désemparés par cette attaque brusquée, se concertent, assez penauds Que répondre ? Mais aussi, comment s'attendre à pareil éclat ? Qui pouvait prévoir que se cachait une telle véhémence sous l'apparente et coutumière résignation des calmes puritaines.

Soit ! on veut discuter : discutons !

Il est matériellement impossible de garder Tabby et d'engager une domestique supplémentaire. En admettant qu'on la conserve, qui la soignera ? qui nourrira cette bouche inutile ? qui s'occupera des deux autres vieillards ? qui fera le ménage, le raccommodage, la cuisine, la lessive, le pain, pétri chaque semaine à rudes bras ? Qui ?

— Moi, répond simplement Emily.

Il n'y a rien à répliquer, car jamais elle ne parle en vain. Elle sait fort bien quelle charge écrasante elle assume, et ce que, dès lors, sera sa vie. Mais elle est de ces âmes de bronze que rien n'effraye, que rien ne rebute, que rien n'abat.

Tabby demeure, et Emily, de poète inspiré, devient bonne à tout faire. N'importe ! Les humbles soins du ménage n'écarteront point l'inspiration. Du fond de son âme jaillira sans cesse ce « lyric cry » qui fut celui de Shelley.

Captive d'un destin obscur, elle saura s'évader bien loin des contingences quotidiennes :

Un messager d'espérance vient à moi chaque jour.
Il m'offre en échange d'une vie brève la liberté éternelle.
Il vient avec les vents du large, avec les brises errantes [du soir,
Avec ce crépuscule diaphane qui met au ciel des légions [d'étoiles.
Alors le vent chante pensivement ; les astres luisent [d'un feu tendre.
Et des visions s'élèvent, et changent, et me tuent de [désir...

*
* *

Les deux autres sœurs sont parties. Elles ont trouvé chacune une situation. Anne, dans une famille, Charlotte dans un pensionnat, où elle est surveillante et réussit médiocrement.

Elle sent qu'elle ne se fera jamais à ce labeur rebutant, mal rétribué, indigne d'elle.

Et voilà qu'un soir, la porte s'entr'ouvre, et c'est comme une échappée de soleil à travers le brouillard. Oui, mais d'un soleil si pâle !... d'une lune plutôt qui ne serait même pas couleur de miel. De si faibles rayons suffiraient-ils à réchauffer ses membres engourdis, à pénétrer jusqu'au creux de son être, à faire jaillir l'étincelle dans ce brasier ignoré qui flamberait d'un tel éclat !

Voici venue l'heure de considérer la vie face à face, de plonger un regard aigu dans ses yeux...

Au bout de sa méditation, sûre d'elle, Charlotte referme doucement la porte entrebâillée et se replonge dans sa nuit.

Henry Nussey, frère d'Ellen, vient d'entrer dans les ordres. On l'a nommé *curate* d'un village du Sussex. Il doit prendre femme.

Son « vicar » possède une fille : il la demande en mariage : c'est dans l'ordre. Echec ! Voilà qui est contraire à tous les précédents. Fort heureusement le révérend Nussey est armé de philosophie. Il

prend la chose avec beaucoup de sérénité et le même soir note dans son agenda :

« Réponse négative du père. C'est sûrement *lui* qui ne veut pas de moi. All right ! Dieu sait ce qui est bon pour nous, pour son Église, pour sa propre gloire. »

Il réfléchit, cherche quelle autre jeune fille pourrait occuper la place vacante... Eh ! oui, comment n'y avait-il pas songé ? Charlotte Brontë réunit toutes les vertus souhaitables chez l'épouse d'un membre du clergé : honorabilité, piété, distinction, sérieux, élévation d'esprit, droiture. En vérité, la femme parfaite !

Deux êtres ne se connaissent qu'après de longs mois de vie commune, parfois des années, parfois même jamais. Il connaît Charlotte comme se connaissent tous les fiancés de l'univers, c'est-à-dire qu'il ignore radicalement sa nature, ses aspirations, ses goûts, ses besoins, son âme !

Heureusement, elle est plus clairvoyante et n'a guère d'hésitation. Son esclavage présent — sa douloureuse vie d'humiliations et de misère — est mille fois préférable à l'existence dans un foyer où l'on n'entend point battre les cœurs... Rester seule sa vie durant, plutôt que de grelotter auprès de ce « clergyman de marbre », de cet homme certes excellent, mais si rigide, si compassé, qui ne comprendrait pas ses élans passionnés, sa soif inextinguible d'amour, de tendresse véhémente, de communion d'âmes et de chairs.

Henry Nussey lui a écrit une lettre frigide. Sa réponse est sans détours ·

« ...Vous savez que je suis particulièrement attachée à votre famille, surtout à l'une de vos sœurs, que j'ai pour vous-même une profonde estime, ne m'accusez donc pas de bas motifs, si je vous dis que je suis obligée de faire à votre proposition une réponse nettement négative. J'obéis, en vous la faisant, plus à ma conscience qu'à mon inclination. Je n'ai aucune répugnance personnelle à l'idée d'une union avec vous, mais j'ai la conviction que ma nature n'est pas propre à faire le bonheur d'un homme tel que vous. J'ai toujours eu l'habitude d'étudier le caractère de ceux avec qui je suis en contact ; j'imagine que je vous connais et que je sais quelle sorte de femme vous conviendrait. Elle ne devrait pas avoir un caractère trop marqué, ardent et original ; il vous la faudrait douce, pieuse, d'humeur égale et gaie, pourvue d'attraits physiques suffisants pour plaire à vos yeux et satisfaire votre juste fierté. Quant à moi, vous ne me connaissez pas. Je ne suis point la personne sérieuse, grave, calme que vous supposez. Vous me trouveriez romanesque et exaltée, railleuse *(satirical)* et sans indulgence. Cependant j'ai horreur de la dissimulation, et pour obtenir le titre d'épouse et échapper au ridicule de rester vieille fille, je suis incapable de devenir la femme d'un homme estimable, tout en étant convaincue que je ne pourrais le rendre heureux... J'admire d'ailleurs le bon sens, la sincérité et l'absence de flatterie, qui se dégagent de votre lettre. Adieu, je serai toujours heureuse de rester votre amie. »

Maintenant il faut qu'elle explique son refus à

la sœur du prétendant, à l'affectueuse et ombrageuse amie Ellen.

« ...Si vous ne m'aviez pas questionnée, je ne vous aurais pas parlé de la demande de Henry. Il y avait dans sa proposition de quoi me tenter fortement. D'abord je pouvais espérer que, si je l'épousais, sa sœur viendrait vivre auprès de moi et quelle joie ce serait ! Mais je me suis posé deux questions : Est-ce que je l'aime comme une femme doit aimer celui qu'elle épouse ? Ai-je les qualités voulues pour le rendre heureux ?

« Hélas ! Ellen, ma conscience a répondu *non* à ces deux questions. J'ai senti que bien que je l'estime et que j'éprouve pour lui une sincère inclination, car je le juge aimable et droit, je n'ai pas et ne pourrai avoir pour lui cet intense attachement qui me rendrait prête à mourir pour lui : or, si jamais je me marie, *je veux pouvoir adorer mon mari*. Dix contre un que je n'aurai jamais plus cette chance, mais « n'importe » ! De plus j'ai l'impression que Henry me connaît si peu !... Vrai, il serait abasourdi de me voir telle que je suis à la maison. Il me jugerait une enthousiaste extravagante et romanesque. Il me serait impossible de passer mon temps à simuler la gravité en face de mon mari. Je ne pourrai m'empêcher de rire, de me moquer et de dire tout ce qui me passe par la tête. Toutefois, si c'était un homme intelligent et qu'il m'aimât, le monde entier ne pèserait rien au regard de son moindre désir. Pourrais-je, me connaissant comme je me connais, m'unir en conscience à un jeune homme grave et posé comme Henry ? Non, ce

serait le tromper, et je méprise ce genre de fourberie !... Ecrivez-moi bien vite et dites-moi que vous n'êtes pas fâchée. »

Brave Charlotte ! Elle serait une épouse passablement insupportable, mais comme on aime à l'entendre parler ainsi !

Un jour on connaîtra mieux encore ses aspirations secrètes, quand elle aura conçu, décrit, animé, fait vivre l'amant idéal de ses rêves. Alors on comprendra qu'elle n'ait pu s'accommoder de l'existence « respectable » que lui offrait le jeune ministre.

Charlotte veut « adorer son mari ». Le révérend Henry Nussey n'en demande pas tant. A son tour de fuir épouvanté. Que ferait l'honorable clergyman de cette idolâtre ?

Sur son calepin il note, le 8 mars 1839 : « Reçu une réponse négative de C. B. Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Il est aussitôt consolé.

Une troisième tentative, auprès d'une autre sera plus heureuse. Mais lui, le sera-t-il ? Il ne paraît pas posséder les qualités qui d'ordinaire séduisent et retiennent les femmes.

Dix contre un que son mariage tournera court !

IX

PÉGASE SOUS LE JOUG

Charlotte ne peut plus supporter l'esclavage du pensionnat. Elle a trouvé un poste de gouvernante chez de riches manufacturiers : les Sidgwick. Comme il est de règle, elle a échangé son faix contre un plus pesant encore. Au pensionnat, elle trimait dur, mais ce qui fait le plus mal — les blessures d'amour-propre — lui était du moins épargné.

Ici, le côté humiliant d'une condition dépendante est sensible dans chaque geste, dans le moindre propos, dans les intonations mêmes, dans les silences ou les regards méprisants.

Nul ne la comprend. Elle ne comprend personne. Les enfants dont elle a la charge lui sont un mystère indéchiffrable, que, d'ailleurs, elle n'essaie guère de pénétrer.

Elle n'a point la fibre maternelle. Elevée sans mère, nul ne lui a appris l'indulgente tendresse. Ne les aimant pas, elle ne saura s'en faire aimer.

Or, pour les petits, l'état moyen, neutre, indifférent est inexistant : ils chérissent ou ils détestent.

Dès lors qu'ils détestent, cet instinct barbare qui gît au fond de la nature humaine les pousse à torturer plus faible qu'eux. Cet âge est sans pitié.

Cela présage de beaux jours.

La nuit, seul moment de répit et de solitude, après l'inévitable crise de désespoir, malgré sa fatigue, Charlotte ne parvient pas à s'endormir sans avoir dit sa peine trop lourde. Emily et Ellen Nussey sont ses confidentes ordinaires.

« ...Je fais tout le possible pour m'accommoder de ma situation. Le pays, la maison, le parc sont divins. Mais imagine ce que ce peut être : voir autour de soi des bois délicieux, des sentiers diaphanes, de vertes pelouses, un ciel radieux — et n'avoir pas un instant, une pensée de liberté pour en jouir ! Les enfants sont constamment autour de moi et il est impossible de concevoir une meute plus perverse, plus rebelle, plus indisciplinée.

« Rien ne sert de me plaindre ; je n'essaierai même plus, car pour madame Sidgwick les enfants ont toujours raison. Je t'ai dit qu'elle ne me connaît pas, c'est plutôt qu'elle ne *veut* pas me connaître. Il s'agit de tirer de moi le plus de travail possible ; des océans de travaux à l'aiguille, des yards et des yards de batiste à ourler, des bonnets de mousseline à garnir, et des poupées à habiller !... M. Sidgwick est plus humain. Il est rare qu'il m'adresse la parole, mais pour peu que cela lui arrive, je me sens aussitôt réconfortée. Lui, du moins, ne me commande jamais de moucher les enfants ni d'attacher les cordons de leurs souliers... »

« ...Je ne veux pas, Ellen, vous ennuyer avec mes doléances, ni vous exposer toutes les tribulations d'une gouvernante. Mais imaginez les misères d'un être réservé comme moi, jeté soudain parmi des gens orgueilleux comme des paons et opulents comme des juifs, toujours gais et souriants pour leurs innombrables visiteurs... et moi encombrée d'un lot d'enfants insupportables, turbulents et gâtés qu'il faut autant amuser qu'instruire... Je ne puis m'empêcher de paraître parfois déprimée. Madame Sidgwick m'a prise à partie à ce sujet avec une arrogance et une rudesse de langage à peine croyables. Comme une sotte, j'ai éclaté en larmes... J'avais fait tant d'efforts, tellement tendu mes nerfs pour la satisfaire, et être ainsi traitée parce que je suis timide et parfois mélancolique, c'était plus que je n'en pouvais supporter. J'ai failli m'en aller ; mais, à la réflexion, je me suis secouée et fait une raison. Jamais jusqu'à ce jour je n'ai quitté un endroit sans m'être fait des amis... L'adversité est une bonne école. Les pauvres sont faits pour travailler et les dépendants pour endurer... J'ai résolu d'être patiente. Me rappelant la fable : *le Chêne et le Roseau*, je me suis contentée de me courber sous l'orage. »

Charlotte ne s'y habituera jamais. Elle prend chaque jour davantage en horreur ce métier de demi-servante, pour lequel elle n'est aucunement faite.

Elle a vingt-trois ans et sent en elle des possibilités infinies qui restent sans emploi. Eût-elle seulement pour élèves de grandes jeunes filles, des

êtres vivants et vibrants, dont elle pût fleurir l'esprit, épanouir l'âme, passe encore ! Mais enseigner le B, A, BA à des garnements indomptables, tout en ravaudant leurs chaussettes, non ! Elle vaut mieux que cela : c'est injuste, injurieux, cruel.

Elle ronge son frein, tel le *Pégase sous le Joug* dont Schiller a tracé la burlesque image. « Enflammée d'une noble colère, elle piaffe rageusement. » Elle songe sans cesse aux moyens de rompre les entraves qui brisent son essor.

Ils se dégageront du pire. La corde trop tendue se rompra — la corde de ses nerfs. Elle n'a pas fait encore le tour de toutes les souffrances. Nulle ne lui sera épargnée : rebuffades, ton insultant, mots méprisants qui soufflettent, ordres catégoriques en public, humiliations quotidiennes.

Timide, de taille exiguë, très myope, mal mise, elle n'a aucune autorité, aucun prestige. Elle est devenue le souffre-douleurs de gamins féroces, comme le sont, avec les êtres sans défense, tous les enfants gâtés.

L'un de ces petits bourreaux, pour une observation, lui lance à toute volée une pierre qui l'atteint en plein front, lui faisant une profonde blessure. Le sang jaillit, la jeune crapule fuit. La mère survient, braque un face-à-main impérieux :

— Qu'est-ce que c'est ? Que vous est-il arrivé ?

— Ce n'est rien, ce n'est qu'un accident, madame...

Alors l'un des bambins qui est, lui, un assez bon diable, s'écrie dans un accès d'effusion spontanée :

— Miss Brontë, je vous aime !

La mère se retourne, les yeux écarquillés d'étonnement, et, sur un ton d'affectueux reproche :

— Tu n'y penses pas, mon chéri ! *Aimer la gouvernante !*

Après bien des années, l'ulcère que cette parole ouvrit au cœur de Charlotte ne sera pas fermé.

Le soir, dans sa chambre, à Emily :

« *My bonnie love*, quelle joie d'avoir ta lettre : des nouvelles du *home !* un trésor que j'ai gardé jusqu'à l'heure du coucher pour le savourer à mon seul moment de répit. Oh ! que ne donnerais-je pas pour être à la maison, quitte à devenir ouvrière d'usine ! Au moins j'aurais l'esprit libre ; je ne subirais pas ce poids de contraintes qui m'écrase. Mais les vacances approchent. *Corragio !* (sic) »

Oui, courage. La revanche viendra. Les matériaux s'amoncellent. Tant de peines, de brimades, cette pierre, ce sang, rien ne sera perdu...

X

VARIÉTÉS

Une nouvelle calamité s'est abattue sur la famille : le révérend Brontë est menacé de cécité. Sa vue a baissé à tel point ces derniers mois qu'il ne peut plus assumer tous les devoirs de son ministère. Il est contraint de prendre un *curate* pour le suppléer. Donc, désormais, part à deux ! La situation financière, d'embarrassante, devient grave.

Du moins la présence fréquente de ce jeune homme apporte-t-elle un peu de variété, d'animation sous ce morne toit. Un jour il amène en visite un confrère, le révérend Bryce.

C'est un Irlandais, truculent, spirituel, vraiment « saucy » qui amuse Charlotte par son intarissable faconde. Elle lui donne prestement la réplique. Bref un *flirt* s'engage sous le regard dédaigneux d'Emily qui réprouve ces vains marivaudages.

Vains ? Pas autant qu'elle le suppose, car voici l'épilogue que Charlotte conte à Ellen :

« Ce M. Bryce est un Irlandais frais émoulu de l'Université de Dublin. C'était la première fois

qu'aucune de nous le voyait, mais à la manière de ses compatriotes, il s'est tout de suite trouvé à l'aise. Son naturel perça aussitôt dans sa conversation : spirituel, vif, ardent, intelligent même, mais dépourvu de la réserve et de la dignité d'un Anglais. A la maison, vous le savez, Ellen, je parle facilement, Je ne suis jamais oppressée par cette « *mauvaise honte* » qui m'accable partout ailleurs Me voilà donc tenant tête à cet Irlandais, riant de ses saillies. Il m'amusait, j'excusai donc ses défauts. Au bout d'un moment pourtant, je dus me refroidir et réprimer sa verve, lorsqu'il se mit à assaisonner sa conversation de quelques compliments hiberniens que je goûtai peu. Ils s'en allèrent et je cessai de penser à eux. Au bout de quelques jours m'arrive une lettre d'une main inconnue. C'était une déclaration d'amour et une demande en mariage exprimées dans le langage ardent du docte jeune Irlandais. « Bon, me dis-je, j'avais entendu parler de coup de foudre, mais celui-là bat tous les records. » Je vous laisse deviner ma réponse, convaincue que vous ne me ferez pas l'injustice de faire erreur... Ne trouvez-vous pas l'aventure plaisante ? Elle ne ressemble guère à celles qui m'adviennent d'ordinaire et conviendrait mieux à Mary Taylor. Je suis certainement destinée à rester vieille fille. Peu importe ! Dès l'âge de douze ans je me suis préparée à ce sort. »

Cependant cette fois, il ne s'agissait plus d'un clergyman de marbre, mais bien de sang et de feu, selon ses goûts.

Les yeux myopes, si extraordinairement lumi-

neux, le beau front intelligent, et plus encore sans doute la vivacité d'esprit, la palpitation de l'âme que l'on sent si ardente, avaient opéré l'habituel miracle.

Hélas ! nul écho ne répondit. La séduction était demeurée unilatérale. Charlotte jugea son galant bouffon, sottement complimenteur, sans dignité ni distinction. Ce n'est pas encore celui-là qu'elle pourrait *adorer*.

Cependant, quelque part, il existe. Où ? Comment l'atteindre ? Par quelles voies mystérieuses la Providence les mettra-t-elle en présence ? Et cette fois si *lui* allait ne pas aimer ?

Six mois plus tard Charlotte apprenait la mort du révérend Bryce.

*
* *

Branwell, une fois de plus, a changé son fusil d'épaule. Las de le promener dans les moors, à la poursuite des grouses, il s'est découvert tout soudain la fibre pédagogique. Précepteur de jeunes gens, voire de jeunes filles, cela convient parfaitement à ce jeune étalon.

Le loup dissimule ses crocs et s'introduit dans la bergerie.

Pourtant il ne manque pas de perspicacité, il sait ce qu'il vaut. La lettre qu'il adresse à John Brown, vénérable de la Loge maçonnique des *Trois Grâces* — dont il fut lui-même, l'organiste et le secrétaire —, le prouve suffisamment.

13 *mars* 1840.

« Vieux valet d'atouts, j'ai attendu pour t'écrire d'avoir quelque chose à te raconter. Si tu pouvais me voir, tu aurais peine à me reconnaître et tu ne saurais entendre sans pouffer comment on me juge ici. Oh ! la fausseté et l'hypocrisie de ce monde !... Mon patron est un magistrat en retraite... J'habite chez un respectable chirurgien qui, deux jours sur sept, est ivre comme un lord. Je passe ici pour un gentleman exemplaire, un philosophe calme, posé, sobre, abstinent, patient, doux, vertueux. Telle est l'idée qu'on se fait de moi ! Je ne bois ni vin, ni spiritueux. Je ne m'exhibe que de noir vêtu et mon sourire est celui d'un saint ou d'un martyr. A Kendal j'ai dit adieu au vieil ami whisky, la veille de mon arrivée ici. Il y avait nombreuse compagnie au *Royal Hôtel*. Je m'y joignis. Nous commandâmes un souper avec du *whisky-toddy* — quelque chose de bien tassé. Me prenant pour un médecin, on m'offrit la présidence. Je portai de nombreux toasts, copieusement arrosés, jusqu'à voir la salle tournoyer et les chandelles danser. L'un des convives était un vénérable vieillard à tête poudrée, lourde bedaine et bagues aux doigts. Il porta la santé des « dames », après quoi il voulut se lancer dans un speech. Au bout de deux minutes, il s'arrête, s'éponge le front, jette autour de lui des regards éperdus, bafouille, tousse, langue pâteuse, et ... réclame ses pantoufles. Le garçon dut aller le fourrer au lit.

« Sur quoi un grand diable d'Irlandais et un fils

d'Israël se mettent à se quereller et, dans la bagarre, chacun envoie le contenu de son verre, non dans son gosier, mais dans le cou de l'adversaire. J'ordonne de les saigner, de les purger, de les couvrir d'emplâtres, mais ils préfèrent s'envoyer un « Jem Warder » carabiné. Sur quoi je jure, en jetant mon gobelet à terre, d'aller retrouver la vieille Irlande.

« Là-dessus chahut général. On finit par nous calmer.

« Je me retrouvai le lendemain matin dans mon lit, et, près de moi une bouteille de bière, un verre et un tire-bouchons.

« Depuis lors, je n'ai bu que du lait coupé d'eau... mais à mon retour, cet été, quelle revanche ! Pour l'instant je n'ai plus la main tremblante et je prends consciencieusement du thé en compagnie des vieilles dames. Il y en a aussi une jeune, dix-huit ans, charmante, yeux d'azur, cheveux bruns, une douce créature qui ne soupçonne pas, l'innocente, qu'elle a près d'elle le diable en personne.

« Donne-moi donc des nouvelles des copains. Que devient *Longs-tibias*, et X., et autres ? Sont-ils tous mariés, enterrés, ensorcelés et damnés ? »

La jeune innocente aurait-elle vu dépasser le bout de l'oreille pointue ?... lui aurait-on fait décliner un vocable non prévu au programme ?... Toujours est-il que le brillant précepteur ne tarda pas à être « remercié ».

Ce n'était ni la première fois ni la dernière.

*
* *

A son tour Charlotte a adressé à Wordsworth un échantillon de son savoir-faire, le début d'un roman. Cette fois l'illustre poète condescend à répondre. Il hésite à classer l'auteur entre « un clerc de notaire » et « une couturière en folie ». Charlotte elle-même reproduit dans sa réponse la flatteuse supposition du grand homme.

Patience ! un jour viendra...

Entre temps elle a trouvé un poste de gouvernante plus supportable que le précédent. Ses élèves, deux enfants de six et huit ans, sont convenables, sinon aimables ; leurs parents sont humains.

Mais l'imagination va son chemin. Les lettres de Mary Taylor qui fait un séjour sur le continent, lui mettent folles idées en tête. Elle s'épanche auprès d'Ellen :

« Mary est en Belgique. Ses lettres parlent de tableaux exquis, d'admirables cathédrales. Je ne sais quoi m'a serré la gorge, en lisant ses descriptions, une sorte de véhémente impatience, un dégoût de mes occupations fastidieuses et de ma dépendance. Un violent désir d'avoir des ailes... les ailes que peut donner la fortune, une soif si cuisante de voir, d'apprendre, de savoir quelque chose m'a semblé éclater en moi. Je me sentis torturée par la pensée de talents sans emploi. Puis tout se dissipa, ne me laissant que le désespoir.

Heureusement ces velléités de révolte ne sont que momentanées et j'arrive vite à les refouler. Mais qu'elles sont douloureuses ! »

Un jour d'abandon, de lassitude plus grande, par impossible, elle confie ses soucis aux parents de ses élèves. Anne, sa sœur, de petite santé, également institutrice dans une famille, s'y trouve très malheureuse. Pas plus qu'Emily elle ne peut vivre loin du *home*...

Charlotte a conçu un beau projet qui mettrait fin à leur commun tourment : fonder, avec ses deux sœurs, un pensionnat de jeunes filles. Depuis longtemps déjà elles caressent ce rêve.

On lui objecte qu'elle doit préalablement se perfectionner dans les arts d'agrèment : musique, dessin, et surtout se mettre en mesure d'enseigner les langues étrangères, le français notamment.

Charlotte reconnaît la justesse de ces avis et résout de faire un séjour sur le continent.

Pour apprendre le français, où ira-t-elle ? A Paris ? Non, à Bruxelles. Et cependant quelle source d'inspiration eût été pour une future romancière le Paris de 1840, celui de Victor Hugo, de Musset, de Balzac, de George Sand ! Elle dira plus tard : « J'ai très peu vu et entendu. » C'est grand dommage, si l'on considère ce qu'elle a su tirer de ses maigres expériences.

La Belgique l'attire par une raison tout anglaise et d'ailleurs bien féminine, que l'on devine. Elle sait y retrouver ses amies, Mary et Martha Taylor. Ainsi le pain de l'étranger paraîtra moins amer

aux deux exilées. Car Emily se résignera, non sans lutte, à accompagner sa sœur.

C'est la tante Branwell, humblement sollicitée par Charlotte, qui fera, sous forme de prêt, les frais de l'expédition.

XI

« MISS CELIA-AMELIA »

Cette *miss* est un *curate*, mais un si joli *curate* qu'on jurerait une fille. Il est charmant : fluet, blond, rose et fondant comme un bonbon. Il a le regard clair, limpide et lumineux des enfants. Nul duvet ne déshonore sa lèvre en fleur, nulle ride la pureté de son front. Il est de caractère heureux, jovial, de cœur tendre et léger. C'est un papillon, un colibri.

Pourquoi s'est-il fait prêtre ?

Tel apparut aux trois vierges de Haworth le révérend Weightman, clergyman frais émoulu de l'Université. Il est venu seconder le vieux pasteur pour qui la lumière s'éteint.

Aussitôt cet éphèbe est baptisé « miss Celia-Amelia ». Nom de raillerie, d'amitié ou d'amour ?

Un rayon de soleil est entré sous ce toit de plomb, un rais de vie, miséricordieux, dans ce sépulcre. Les plantes chétives qui s'étiolent à l'ombre mortelle, dans un effort désespéré s'élancent vers le baiser du ciel, au devant de la chaude et fécondante étreinte. Pourront-elles l'atteindre

avant l'épuisement, avant que le rayon ne décline et ne meure ?

Où va-t-il se poser ? Lequel des trois cœurs frémissants va-t-il toucher de sa grâce adorable, lequel ?

Charlotte, Emily, Anne ne sont rassemblées dans la maison familiale qu'au temps des vacances. Ces jours durant, Celia-Amelia visite assidûment le presbytère. Il se fait le chevalier servant, le joli page blond des demoiselles. Il les suit à la promenade, les distrait, les égaie, les enjôle. Discrètement, galamment, il fait sa cour. A laquelle ? A toutes. Il n'a donc point d'élue ? Et lui, ne l'est-il pas dans le secret d'une âme ?

Peut-être.

Vient-il quelque jeune fille étrangère, Ellen par exemple, le volage s'empresse, lisse ses plumes, fait la roue, roucoule. C'est le « flirt » en personne, déclare Charlotte.

Alors dans les trois tristes cœurs éclosent soudain trois souffrances : d'amour, de pitié, d'angoisse.

Pas une parole, pas un aveu ne fut échangé, et cependant chacune a compris, craint, et s'est tue.

Lorsqu'on parcourt les moors en compagnie de *miss Curate*, si quelque amie importune se joint au groupe, on voit Emily constamment auprès d'elle, s'attacher à ses pas, surveillant « Celia-Amelia » avec une vigilance d'amante jalouse, épiant jusqu'à la direction de ses prunelles.

Serait-ce elle ? Elle, l'altière, la farouche, l'indomptable ? Cette volonté de bronze, cette énergie sans pareille, cet esprit ferme et droit comme une

lame, ployant devant le charme efféminé de ce blondin frivole ?

Seule elle est belle. Son visage pathétique aux lèvres de pourpre est taillé dans le marbre ; ses yeux ont des reflets d'émeraude. Seule elle demeure lorsque ses sœurs vont au loin.

Ah ! que nul ne laisse planer sur elle un soupçon injurieux, même d'amour.

Anne et Charlotte absentes, l'attitude d'Emily ne varie point. Elle continue à monter bonne garde autour de l'inconstant, que ce soit pour son propre compte, ou pour une autre. Malheur à celle qui s'aviserait de le vouloir ravir.

Arrive la Saint-Valentin. « Celia-Amelia » trousse trois petits poèmes anonymes chantant l'esprit, l'amabilité, la grâce de Charlotte, d'Emily et d'Anne. Pour dérouter les conjectures. il va les mettre en poste à dix milles de là.

Jamais jusqu'à ce jour les puritaines n'avaient reçu l'hommage d'un « valentin », ce « poisson d'avril » britannique.

Plaisirs, émerveillements et joies sont à l'inverse de leur fréquence. Celui qui, trop choyé par la fortune, dès son premier âge parcourt le cercle enchanté, restreint ses chances de satisfactions peut-être de bonheur, dans l'avenir.

Pour celles-là, personne encore n'eut une attention. Si petite chose : abondante source de joie secrète, qu'il faut cacher. Miss Branwell et le vieux papa n'entendent pas raillerie sur le chapître du marivaudage.

On a sans peine identifié le poète. Le joli curate

devient chaque jour plus cher, plus précieux. Il a des lettres, c'est un orateur disert ; sa renommée s'étend de proche en proche. Il est prié de donner une conférence à Keighley, sur les auteurs classiques.

Oh ! pouvoir l'entendre, l'applaudir, contribuer à son succès !

Rêve trop beau, rêve impossible. Jamais le vieillard ni la méthodiste n'autoriseront pareille extravagance. La conférence aura lieu le soir. Keighley est à quatre milles. Or c'est à peine si Anne a vingt-deux ans, Emily vingt-trois, Charlotte vingt-cinq ! Elles ne sauraient s'aventurer seules sur la grand'route et Branwell est absent. Il faut cesser d'y penser. Inutile même de tenter la moindre démarche... C'eût été la plus belle fête de leur vie !

A mesure que la date approche, on a le cœur plus gros, plus serré.

Cependant, si « Celia-Amelia » qui a tant d'ingéniosité, voulait imaginer quelque chose !

Charlotte, des trois la plus hardie, surmonte timidité, réserve, pudeur même :

— Oh ! nous avons si grande envie d'assister à votre conférence. Père refusera... ne pourriez-vous trouver un moyen ?...

Emily détourne la tête. Anne lève sur le jeune homme un regard mauve, chargé de prière, d'espoir, d'une larme noyée.

— Je suis infiniment touché, répond le révérend Weightman avec un délicieux sourire. Je vais y réfléchir. Comptez sur moi pour arranger la chose !

Deux jours passent, et M. Brontë reçoit d'un vénérable collègue, pasteur à Keighley, une lettre

dont Emily lui donne lecture. Sa voix s'étrangle à peine.

L'estimable clergyman invite les trois jeunes personnes à prendre le thé chez lui, en famille, précisément le soir de la conférence qu'il doit présider.

Si M. Brontë y consent, il viendra chercher ces demoiselles et les ramènera.

Eh bien ! non. Il n'autorise pas. Miss Branwell, consultée, le soutient fermement dans cette voie. Seulement il faut trouver une raison plausible qui ne soit ni désobligeante, ni mensongère.

C'est fort épineux. Les deux augures ne trouvent rien, pas le plus petit rhume. Le temps est au beau fixe ; il ne fait pas froid... enfin rien !

Mais au fait ! les jeunes filles n'ont paru aucunement tentées. Elles ont accueilli l'invitation inusitée avec une indifférence complète. Dès lors qu'elles n'y prendront pas plaisir, en quoi une soirée passée chez ce digne pasteur serait-elle répréhensible ? Entendre une conférence instructive n'est pas une de ces distractions mondaines que prohibe la morale...

— Eh bien ! que cela leur plaise ou non, elles iront ! J'ai dit !

Ah ! quel bondissement intérieur, quel élan comprimé, terrassé ! quelle magnifique leçon d'hypocrisie !

Le soir bienheureux arrive. On est prêtes deux heures à l'avance. On tremble, on tressaille de la tête aux pieds ; mais on porte mines tranquilles, résignées même, car jusqu'à l'ultime minute on peut craindre un contre-ordre.

Non, tout se passe à merveille. La zone dangereuse franchie, le bonheur éclate. « Celia-Amelia » que le trac secrètement harcèle, éprouvant ce besoin d'appui, de soutien, d'une haleine sympathique, a des mots, des regards plus doux, plus câlins que jamais.

Les heures enchantées s'écoulent, si vite !

Le retour, la mélancolie qui suit les joies trop violentes. La déception, fidèle compagne des réalités.

Dans l'unique chambre ténébreuse, trois fronts brûlants que le sommeil fuit : celui-ci que baigne la tendresse ; cet autre que berce un rêve, et celui qui, devinant la vie, s'inquiète.

Une soirée inoubliable.

Et puis, la séparation. Emily et Charlotte vont partir pour l'étranger ; Anne, pour son labeur abhorré d'institutrice. Chacune emportera sa détresse secrète.

C'est fini. L'humble roman est achevé. Un dernier regard à « Celia-Amelia » qu'elles ne reverront plus : si jeune, si beau, si gai, chéri de tous, Haworth en deux ans le tuera. Il va mourir.

Il n'est plus.

A Branwell est réservé le douloureux privilège de clore au monde cruel les yeux d'enfant qui déjà se ternissent.

Sa voix caressante s'est tue pour toujours, sans avoir prononcé le nom de l'aimée.

Qui fut-elle ?

— Charlotte ! insinue Ellen Nussey.

— Emily ! soupçonnent d'autres.

Les plus perpicaces désignent Anne-la-douce.

Où prendre le triste courage de contrister à la fois ces trois ombres ?

Une seule le pleurera toute sa vie. Celle qui écrit alors :

« Tu n'es plus... Jamais désormais
Ton sourire radieux ne m'enchantera.
Il me reste la vieille église,
Où fouler le sol qui te recouvre.

Debout sur la froide, humide dalle,
Je sens ton cœur qui gît là, glacé...
Le cœur le plus léger que j'aie connu,
Mais aussi le plus tendre que je connaîtrai jamais.

Je ne te verrai plus, et pourtant
Il m'est précieux de t'avoir vu,
Et bien que ta vie terrestre soit achevée,
Il m'est doux de penser que tu as existé ;

De penser qu'une âme presque divine,
Sous les traits suaves d'un ange,
Unie à un cœur comme le tien
A embaumé notre humble demeure... »

XII

LA ROUE DU DESTIN

Le révérend Brontë a jugé convenable d'escorter ses filles en Belgique. Ils ne font que passer à Londres et descendent au *Chapter Coffee House*, jadis rendez-nous des beaux esprits — les Goldsmith, les Johnson — et tout vibrant encore pour le clergyman des souvenirs de sa studieuse jeunesse

Plus tard, des admirateurs passionnés des sœurs Brontë se disputeront comme précieuses reliques les fragments des poutres enfumées de la vieille auberge qui, une nuit, abrita leur sommeil. Certains même s'en serviront pour faire relier leurs œuvres — car l'amour est volontiers fétichiste.

Le pasteur n'entend pas prolonger le coûteux séjour dans la capitale. On y couche, on la traverse en voiture pour se rendre à l'embarcadère, et c'est tout ce que les jeunes filles, qui rêvent de musées, de monuments, de cathédrales, en auront vu.

Le gros temps rend la traversée extrêmement pénible, et c'est assez mal en point que le trio, déjà nostalgique, arrive à Bruxelles.

Le révérend Brontë n'y peut tenir et, à peine a-t-il présenté Emily et Charlotte à Mme Heger, directrice d'une institution de jeunes filles, rue d'Isabelle, qu'il s'en retourne, laissant le souvenir d'un homme distingué, froid et de grandes manières.

Les deux exilées, par contre, font une impression déplorable. Elles ne daignent adresser la parole à personne, ne répondent que par monosyllabes, d'un ton revêche, hostiles.

C'est qu'elles se sont vite avisées du milieu dans lesquel elles sont tombées, le pire : un repaire de « papistes ».

Est-il possible que leur père ait à ce point manqué de clairvoyance ? Comment vivre dans pareille atmosphère, subir la vue de ces erreurs, de cette superstition, assister à toutes ces « mômeries » ?

Ah ! quel mépris soulève les puritaines devant ce qu'elles jugent ignorance, obscurantisme, barbarie moyenâgeuse.

Et le pays entier leur semble la proie de cet esprit rétrograde. Tout leur paraît ici étroit, mesquin, arriéré, ridicule ou odieux.

Où es-tu, libre Angleterre aux idées larges, généreuses, saines et nobles, terre bénie où triomphe la vérité ?

A l'habitude, Ellen reçoit les confidences de Charlotte, qui les déverse aussi dans l'oreille sympathique de leur amie commune, Mary Taylor.

« Malgré quelques accès de « mal du pays » je me trouve heureuse à Bruxelles, parce que mes occupations me plaisent. Emily fait de rapides progrès en français, en musique, en dessin. M. et

Mme Heger commencent à l'apprécier à sa valeur, en dépit de ses singularités... Si l'on doit juger le caractère des Belges par les jeunes filles qui nous entourent c'est un caractère singulièrement froid, égoïste, animal et bas (Oh, Charlotte !)

« Elles sont fort indisciplinées et leurs principes sont abominables *(rotten to the core)*.

« Nous évitons leur contact, ce qui est d'autant plus facile que nous portons le stigmate *(brand)* du protestantisme et de l'anglicisme. Certains s'imaginent que les protestants risquent, en pays étranger, de changer de religion. Je conseille à ceux, qui seraient tentés de commettre pareille absurdité de venir assister chaque jour à la messe, d'en bien noter les mômeries, ainsi que l'aspect stupide et abject *(mercenary)* de tous les prêtres.

« Après cela s'ils sont encore disposés à juger le papisme comme autre chose qu'une hypocrite puérilité, qu'ils se hâtent de se déclarer papistes. Je considère le méthodisme, le quakerisme et les exagérations de la *High Church* et de la *Low Church* comme des niaiseries, mais le catholicisme romain bat tous les records. »

* * *

C'est en recluses que Charlotte et Emily vont vivre dans cette sorte de béguinage. Elles ne frayeront avec personne, trop incapables de feindre, de dissimuler leur aversion.

Vainement Mme Heger se met en frais d'amabilité. Elle se heurte à une rigidité inflexible.

Emily, notamment, se montre intraitable, arborant un visage de marbre qui ne se détendra jamais.

Mme Heger est une agréable personne de trente-huit ans, seconde femme de Constantin Heger, de cinq ans plus jeune qu'elle.

Peu de semaines après l'arrivée des sœurs Brontë, elle met au monde son quatrième enfant, l'année suivante le cinquième. Cette fécondité ne l'empêche pas de diriger activement son pensionnat qui compte une centaine d'élèves et jouit d'un excellent renom.

« Me voilà écolière à vingt-six ans ! » écrit Charlotte, la plume amère. Et dans quelle école ! En compagnie de lourdes Flamandes, de Wallonnes rougeaudes, exubérantes, superficielles, sensuelles et, pis que tout, idolâtres !

Emily et Charlotte passent leurs heures de liberté dans « l'allée défendue », mitoyenne avec le lycée de garçons. Là du moins elles sont isolées. On les voit de loin déambuler, l'une grande, élancée, négligée dans sa mise, un peu garçonnière d'allure, l'autre, minuscule, tirée à quatre épingles, trottinant, accrochée au bras de sa sœur. Elles n'ont cure des quolibets que leur valent leur attitude et leurs robes-sacs.

Leur seule joie est de se rendre parfois au château de Kockleberg où elles retrouvent des êtres civilisés : Mary et Martha Taylor.

Quelles bonnes heures de bavardage ! Sans doute, mais c'est pour apprendre le français qu'elles sont venues à Bruxelles ; or elles évitent délibérément toute occasion de l'entendre et de le parler.

Oh ! logique féminine...

* * *

Trois mois ont passé. Les deux farouches insulaires suivent les cours de littérature professés par M. Heger. Elles n'ont guère de rapports avec lui. Le pédagogue ne semble prendre qu'un intérêt médiocre à ces filles d'Albion, impénétrables et taciturnes.

Constantin Heger, d'origine allemande, est un étrange personnage. Court sur pattes, le crâne bossué, recouvert d'une toison noire et drue coupée ras, le nez chevauché de besicles, derrière lesquelles flamboient des yeux de braise, les sourcils broussailleux, il est vif, emporté, entre en fureur pour un rien et perd alors tout contrôle sur lui-même, au point de se mettre à sangloter, à verser des larmes de rage, au beau milieu de son cours.

Charlotte brosse hâtivement son portrait pour le bénéfice d'Ellen :

« ...M. Heger est professeur de rhétorique à l'*Athénée Royal*. C'est un petit bonhomme brun dont la figure varie constamment d'expression. Tantôt il emprunte ses traits à un matou enragé *(an insane tom-cat)*, tantôt à une hyène furieuse *(a delirious hyana)*. Parfois, très rarement, il renonce à ces périlleux attraits et assume un air qui ne s'écarte que de cent degrés des façons paisibles d'un gentleman. Il est furieux contre moi en ce moment, parce que j'ai fait un thème français qu'il a noté *peu correct*. Emily et lui s'entendent

fort mal. Moi, quand il se montre par trop féroce, je pleure. Cela arrange les choses... »

Plus tard il deviendra pour la moqueuse « le Cygne noir », en attendant de lui apparaître sous des traits infiniment plus pathétiques.

Effrayées autant que choquées par ces violences outrancières, si peu britanniques, les deux sœurs mesurent l'abîme infranchissable qui les sépare de leur maître. De plus, M. Heger est un fervent catholique, membre actif de la conférence Saint-Vincent-de-Paul. Cela leur suffit : elles l'ont jugé !

C'est cependant un remarquable professeur et d'une largeur d'esprit peu commune. Il finit par découvrir à travers les gaucheries de forme, naturelles chez les étrangères écrivant en français, les qualités intellectuelles hors de pair des deux Anglaises.

Il dénote dans les copies de Charlotte une originalité de pensée, une saveur toute personnelle, chez Emily une richesse d'imagination, une profondeur d'esprit encore supérieures.

Il ne leur ménage pas les éloges. Dès lors, le point de vue change, pour Charlotte tout au moins, qui s'humanise un peu. Emily, par contre, est de ces animaux qu'on n'apprivoise jamais.

Charlotte possède le goût bien irlandais des joutes oratoires. Sa timidité désormais vaincue, ses préventions calmées, elle ne craint pas d'entamer, de soutenir avec le fougueux professeur des discussions qui font des cours autant d'heures délectables.

Elle devient l'élève favorite.

* * *

En apparence ces deux êtres sont aussi dissemblables que possible. Au fond, même nature ardente, violente, impétueuse ; avouée, manifeste chez l'un ; concentrée, dissimulée chez l'autre.

Leurs esprits, d'abord cabrés, se détendent, se cherchent, s'attirent, se joignent, s'unissent.

Ce commerce tout spirituel n'en révèlera pas moins à Charlotte un monde insoupçonné, n'en fera pas moins éclore, s'épanouir, embaumer une fleur merveilleuse en son cœur, et vibrer, chanter, puis grincer, hurler cette corde dont jusque-là nul n'avait su tirer un son .

Elle est trop perspicace, trop fine pour ne point faire un rapprochement entre cet homme d'élite et les seuls exemplaires du sexe fort qu'elle ait connus ; ces *curates* falots, ces apprentis clergymen légers, épais ou lymphatiques don elle esquissera un jour, impitoyablement, les silhouettes.

Elle rapproche, elle compar', elle juge. D'un côté l'indigence « de cette race égoïste, vide et vaine » ; de l'autre la vaste culture, l'acuité, la vivacité d'esprit, de verbe, la sûreté d'appréciation et la noblesse de caractère d'un Constantin Heger.

Quel enchantement que ces causeries littéraires et philosophiques ! Et le moment le plus exquis n'est-il pas quand il s'emporte, vocifère, tempête, se répand en propos véhéments... C'est elle alors qui éclate en pleurs.

Non, jamais elle n'avait soupçonné qu'il pût y avoir une telle douceur dans les larmes.

Emily ne se laisse point séduire. Elle en a ainsi décidé et elle commande à son cœur.

M. Heger a découvert les trésors qui se cachent derrière ce masque rigide, les merveilleuses possibilités encloses en cette grande fille taciturne. Il la flatte, s'efforce par tous les moyens de l'amadouer. Peine inutile ! Rien, jamais, ne fléchira l'inflexible.

Maintenant il ne se contente plus de leur enseigner la grammaire. Il dirige tous leurs travaux, forme leur style, les initie aux secrets du noble art, leur inculque le goût de l'ordre, de la mesure ; leur apprend à préférer une harmonieuse et sobre simplicité à l'emphase, à la redondance, auxquelles elles seraient enclines. C'est lui qui fera d'elles des écrivains. Comme Dante à la vue de son maître Brunetto, elles pourraient s'écrier :

« Voilà celui qui nous a montré comment on accède à l'immortalité ! »

* * *

Le semestre achevé, Mme Heger, à l'instigation de son mari, engage les deux Anglaises à poursuivre des études si heureusement commencées. Emily a fait, non seulement en français, mais en musique, des progrès remarquables. Elle joue du piano avec un sentiment qui eût suffi à révéler, à moins averti que M. Heger, cette âme.

Désormais elles seront « au pair ». En échange de la pension, des cours dont elles bénéficieront, Char-

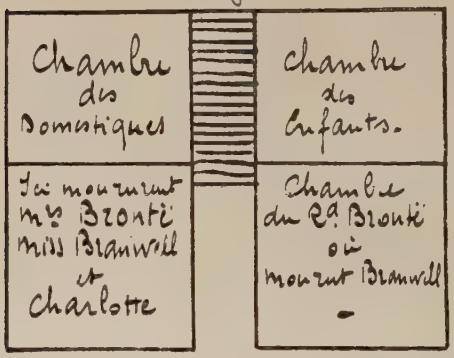
ANNE CHARLOTTE BRANWELL EMILY

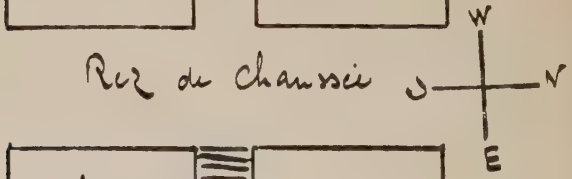
Dans ce portrait de famille peint par Branwell, il s'est représenté lui-même revenant de la chasse

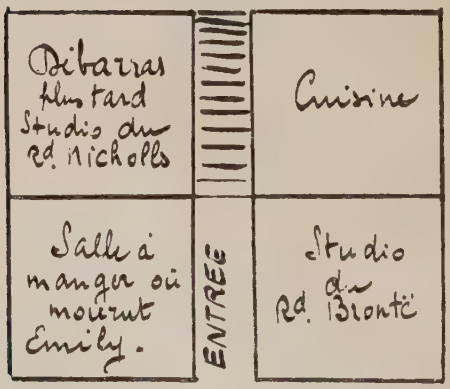
(Communiqué par la *Société Brontë de Haworth. J.-H. Smith photogr.)*

Plan du Presbytère

- Etage -







Ici : Jardin
Ici : Cimetière

lotte enseignera l'anglais et Emily donnera des leçons de piano aux plus jeunes élèves.

Cette situation nouvelle leur permettra de s'attacher — moyennant dix francs par mois — un professeur d'allemand, Fräulein Mühl.

Emily se jette à corps perdu dans la littérature germanique et dévore poètes, romanciers, philosophes, qui laisseront sur son esprit une empreinte ineffaçable.

Une faveur insigne leur est accordée : M. Heger consent à leur donner des leçons particulières.

Alors commence, pour Charlotte surtout, une vie nouvelle.

« Je suis heureuse à Bruxelles, écrit-elle, parce que je travaille. »

Seulement pour cela ?

Cependant, sur un point leur intolérance ne désarme pas. Elles persistent à ne voir dans le « papisme » qu'hypocrisie puérile et absurde. Les jeunes Belges qui les entourent puisent, selon Charlotte, dans l'enseignement de prêtres « stupides et cupides » quelque chose de « bassement animal » et, accomplis les rites d'une dévotion extérieure, n'hésitent pas à satisfaire « leurs goûts sensuels ».

Qu'est-ce à dire ? Peu de chose : gourmandise et paresse.

Les filles du pasteur, accoutumées au mépris des innocentes douceurs de l'existence — la viande, le beurre, les sucreries étaient prohibés à Haworth, — imputent à crime le penchant des pensionnaires pour les friandises. Habituées dès l'enfance aux

plus rudes travaux du ménage, les deux Spartiates sont hautement scandalisées de l'indolence, des langueurs de ces plantureuses filles bien nourries.

A les en croire, on s'applique, dans la pension Heger, à fortifier le corps des enfants, mais point leur âme : gros, gras, rougeauds, ils sont ignorants, égoïstes, autant que superficiels et indisciplinés. Ces jeunes filles, assure Charlotte, sont loin d'avoir l'âme pure. Elle les juge des monstres de perversion. Diable !... tout cela pour quelques bonbons croqués en cachette.

Visiblement le parti-pris aveugle ces intolérantes huguenotes, car on ne sait pas de jeunesse plus saine, plus franche, d'esprit plus vif, plus gai, plus ouvert et plus droit que celui qui fleurit au pays du Mannekenpis.

Elle semble avoir oublié Cowan Bridge, où certes l'âme n'était point négligée, mais où le détachement pour la guenille coûta la vie à ses deux sœurs ; à elle-même, à Emily, la santé.

XIII

« L'IRRÉSISTIBLE ATTIRANCE »

Branwell a échoué comme précepteur. Il dégringole chaque jour plus bas. Un de ses amis l'engage à se tourner vers l'état ecclésiastique, mais il ne se laisse pas tenter. « Je me crois peu fait pour devenir clergyman, lui répond-il, n'ayant aucune des qualifications nécessaires, sauf peut-être l'hypocrisie... »

S'il n'est pas fait pour devenir *curate*, ce nourrisson des Muses, frotté de grec et de latin, ce musicien, ce peintre, ce romancier, l'est-il davantage pour devenir infime employé au guichet d'une gare villageoise ? Telle est la profession qui lui échoit.

Qu'importe, lorsqu'on connaît le moyen de s'évader des basses contingences, d'atteindre la béatitude bienheureuse ! Chaque jour, dans ce qu'il nomme « un paradis de froide débauche », il cherche l'oubli, il étouffe ses regrets et ses nobles aspirations d'antan.

M. Francis Grundy, alors sous-ingénieur des chemins de fer, a, dans ses *Pictures of the Past*,

essayé d'expliquer et d'excuser la déchéance de Branwell.

« Eût-on cherché pour cet être singulier une position, avec le désir de lui faire descendre plusieurs degrés dans le vice, qu'on n'eût pu mieux choisir. »

Un infime village, peu de travail et pas d'autres distractions que le cabaret et le jupon. Branwell, trop souvent, confie son guichet à l'homme d'équipe et va courir la prétentaine. Il rentre tard, ivre. Ses registres ne sont jamais à jour. Par contre ils sont illustrés. Des croquis aimables, crayonnés d'une main experte, en modifient agréablement la maussade physionomie. De ci, de là, on y trouve même un couplet, deux vers, une chanson. C'est imprévu. C'est charmant.

L'Administration a rarement le sens artistique. Elle est terre à terre ; elle est routinière. Elle n'approuve jamais les innovateurs, les fantaisistes. Les rapports sur le compte de Patrick Branwell Brontë sont déplorables : il est honteusement révoqué.

On plaint surtout son vieux père qui croyait avoir couvé un aigle, promis à quel essor ! et qui voit éclore ce raté rongé de vices. Nul ne sut si le révérend se jugeait responsable de la déchéance de ce garçon, à qui tous accordaient du génie et qui peut-être en avait.

* * *

Le vieillard presque aveugle s'enferme dans un silence farouche, en tête à tête avec ses pensées.

Il va être plus seul encore. Son charmant *curate* William Weightman a été enlevé en peu de jours, emportant avec lui l'unique rayon de soleil de la triste demeure, l'unique espoir de régénération pour Branwell dont il fut le seul ami qui méritât ce nom.

Miss Branwell est arrivée au terme de ses ans. Elle ne reverra plus ses nièces.

A Bruxelles. Emily et Charlotte ont le chagrin de voir mourir en quelques jours — exactement comme « Celia-Amelia » — leur amie, Martha Taylor. Série noire !

A peine l'ont-elles ensevelie qu'elles sont rappelées à Haworth auprès de leur tante agonisante. Mais le voyage est long. Lorsqu'elles arrivent à Haworth, leur seconde mère est déjà enterrée.

Neuf ans plus tôt, Elisabeth Branwell avait fait un testament en faveur de ses nièces, laissant à chacune de trois cents à quatre cents livres. Particularité singulière, son neveu, son favori, n'était pas institué légataire. Sans doute prévoyait-elle pour lui un si magnifique destin qu'elle avait estimé superfétatoire son maigre héritage, indigne d'un tel héros.

*
* *

Voilà Charlotte, Emily et Anne de nouveau au bercail et en possession d'un petit capital. Elles vont enfin pouvoir réaliser leur rêve : fonder à Haworth un pensionnat.

Novembre et décembre passent en tristesse, en

projets. Anne, en attendant mieux, retourne comme institutrice chez les Robinson. Elle a si hautement vanté les mérites de son frère que le révérend Robinson se décide à charger Branwell de l'éducation de son fils unique.

Ainsi le distributeur de tickets redevient pédagogue. Contrairement à toute attente, l'expérience paraît heureuse. Chacun est séduit par la bonne grâce, l'esprit, le charme du jeune homme. Serait-il sauvé ?

A Haworth une lettre est parvenue, une simple lettre de condoléance adressée au révérend Brontë... Mais de quelle main ! Les plans et les esprits sont bouleversés, le feu est aux poudres.

« Je n'ai pas l'honneur de vous connaître personnellement, monsieur, et cependant j'éprouve pour votre personne une sincère vénération, car en jugeant un père de famille par ses enfants, on ne risque guère de se tromper. Sous ce rapport l'éducation et les sentiments que nous avons trouvés dans Mesdemoiselles vos filles n'ont pu que nous donner une très haute idée de votre mérite et de votre caractère. Cette brusque séparation vient briser l'affection presque paternelle que nous leur avons vouée. Vous apprendrez sans doute avec plaisir que vos enfants ont fait du progrès très remarquable dans toutes les branches de l'enseignement et que ces progrès sont entièrement dus à leur amour pour le travail et à leur persévérance. Nous n'avons eu que bien peu à faire avec de pareilles élèves. Leur avancement est votre œuvre bien plus que la nôtre. »

Finalement M. Heger offre de la part de sa femme, en son style de maître d'école, formaliste et guindé, de reprendre au moins l'une des deux sœurs en qualité d'institutrice, aux appointements de quatre cents francs par an.

Oui, mais laquelle ? N'a-t-il pas de préférence ? Celle de ces demoiselles qui accepterait son offre trouverait en outre l'occasion de perfectionner ses talents. Emily, par exemple, recevrait les leçons du meilleur pianiste de Bruxelles...

Maintenant c'est clair, mais Emily ne se laisse pas tenter. Elle n'a jamais sympathisé avec M. Heger. Tous les efforts qu'il fit pour l'apprivoiser se heurtèrent au granit dont est faite l'âme de la taciturne.

Elle ne quittera jamais plus ses moors.

Nul n'a soupçonné ce que fut sa souffrance en exil. Plutôt que de vivre oisive loin de ce qu'elle aime, elle préfère nouer autour de ses reins souples le tablier de servante, sous le toit familial.

En fait, cette étonnante fille si remarquablement douée, si artiste, d'esprit si indépendant, de cœur si fier, va se tenir pour satisfaite dans ce rôle subalterne qui à d'autres eût paru rebutant. Sa tâche achevée, elle retrouve ses livres, sa musique (il y a maintenant un piano au presbytère... luxe inouï !) et surtout sa lande sauvage.

Jamais ses rêves ne la quittent. Ils l'accompagnent lorsque, le soir venu, elle parcourt de son pas allongé sa terre d'inspiration, flanquée de son énorme et féroce chien Keeper. Alors vient à elle ce « pouvoir secret » dont elle parle mystérieusement

en ses vers, qui peuple ces solitudes de tout un monde d'idées, d'images enchantées, de visions étranges.

Puis, lorsqu'elle regagne l'austère maison, ces figures de songe projettent leur rayonnement sur les heures grises. Balai ou torchon en main, à la cuisine comme parmi la bruyère odorante, elle reste la visionnaire dont la voix émouvante ne s'éteindra jamais, gravée qu'elle fut dans le marbre de ses poèmes.

Debout devant la huche, quand elle pétrit le pain de ménage auquel ses longues mains fines communiquent une légèreté savoureuse, elle poursuit sa songerie, ou, un livre ouvert sur le pétrin, elle continue sa lecture. De ses doigts enfarinés, elle tourne les pages, sans interrompre son labeur, et, telle Peau d'Ane laissant tomber son anneau dans la pâte, cette princesse de lettres mêle à la miche la poudre d'or de sa fantaisie.

Les personnages qu'elle crée ont une vie si réelle et si intense qu'elle n'a nul besoin d'une autre compagnie. Elle refuse de fréquenter qui que ce soit. Aussi contribue-t-elle à établir la réputation d'étrangeté, de bizarrerie qui s'attache à cette maisonnée irlandaise.

Mais qu'il s'agisse de secourir une détresse, de donner des soins à un malade, de bercer un enfant, Emily accourt la première, et ne connaît ni fatigue, ni défaillance. Sa main ne tremble pas pour panser les plus horribles plaies. Lorsqu'elle ne sera plus, combien de malheureux, sauvés par elle, béniront sa mémoire, surtout dans les fermes lointaines,

isolées, éparses sur les « monts où hurlent les vents ».

Là se bornent ses rapports avec ses semblables. Elle ne consent même pas à diriger l'école du dimanche, ainsi que Charlotte le faisait naguère. Elle juge superflue cette récitation monotone de textes bibliques, car cette fille de pasteur est loin d'être dévote. Est-elle seulement croyante ? Dans ses poèmes elle s'avère plus panthéiste que chrétienne.

Donc Emily refuse de retourner à Bruxelles. Charlotte, elle, n'hésite pas. Mais voici que d'autres offres lui parviennent. En ce monde tout arrive en séries. On lui propose en Angleterre des situations beaucoup plus avantageuses et plus agréables que celle qui l'attend chez les Heger.

Il faut choisir. Va-t-elle éprouver de l'embarras ? Aucun... Quand le cœur parle, il étouffe toute autre voix. Qu'importe la modicité des appointements ? Qu'importent l'isolement en terre étrangère et toutes les souffrances passées, et toutes les avanies futures, si chaque jour, presque à chaque heure, elle peut voir, entendre celui qui sans le vouloir, sans s'en douter peut-être, sans qu'elle le veuille elle-même, a pris du coup toute la place ?

Certes il ne s'agit point d'amour, mais simplement « d'admiration, de reconnaissance, d'attachement ». On se gardera bien de prononcer le mot redoutable. D'ailleurs « amour » ne serait pas juste ; « adoration » est beaucoup plus exact.

Un jour Charlotte avouera que « son égoïste aberration fut punie par la perte de deux ans de bonheur et de repos d'esprit ».

Cette égoïste aberration, c'est le sentiment inconcevable, inouï, insensé qui l'entraîne dans l'orbe du petit homme brun dont l'esprit pénétrant, le verbe chaleureux, les façons tour à tour câlines et furibondes ont embrasé cette âme austère, ont ravagé ce cœur sans défense, ont fait de lui l'Élu.

XIV

AMOUR, CRUEL AMOUR !...

Une « impulsion irrésistible » — elle l'avoue — attire Charlotte à Bruxelles. Dès lors elle ne connaîtra plus de paix, car en son cœur va s'établir cette compagne inséparable de toute passion : la souffrance.

Les amis n'ont pas été sans soupçonner quelque chose, à l'annonce de ce brusque départ. Oh ! non pas la vérité, certes, mais chacun sent qu'il y a anguille sous roche. On croit à un fiancé. L'amoureuse s'indigne. Elle rabroue vertement Ellen qui s'est permis des insinuations déplacées.

« Il y avait dans votre dernière lettre une phrase qui m'a exaspérée. D'abord il m'a paru absurde d'y répondre. Ensuite il m'a semblé préférable de donner une réponse, une fois pour toutes. » *Quelques personnes*, m'écrivez-vous, *pensent que le futur époux de M*lle *Brontë est sur le continent.* » On ne peut donc croire que j'ai passé la mer, uniquement pour être professeur chez Mme Heger ? Je dois avoir

quelque motif plus puissant que le respect pour mon maître et ma maîtresse, ou ma reconnaissance pour leur bonté. Sinon aurais-je refusé des appointements de cinquante livres en Angleterre pour en accepter seize en Belgique. Il faut nécessairement que je nourrisse quelque vague espoir de prendre au piège un mari, où que ce soit... Je voudrais que ces charitables personnes fussent informées de la vie de réclusion que je mène ici, n'échangeant pas un mot avec âme qui vive, en dehors de Mme et de M. Heger — et avec lui bien rarement. Me suis-je assez disculpée de cette stupide imputation ? Non pas que je considère que se marier ou le souhaiter soit un crime. Mais, à mon avis, il est absurde et méprisable que les femmes dépourvues de fortune et de beauté fassent du mariage le principal objet de leurs désirs, de leurs espoirs, le but de toutes leurs actions. »

Non, Charlotte, ni absurde, ni méprisable, car les hommes ont de tout temps préféré les « passables », de goûts modestes, aux reines de beauté millionnaires.

Plût à Dieu qu'elle courût après l'époux, elle qui ne peut se montrer sans aussitôt « lever » un prétendant, elle qui ne possède point, l'infortunée, cette faculté moderne d'aimer à demi, à fleur de cœur, du bout des lèvres. Non, en vraie romantique, c'est à corps perdu qu'elle se jette dans la tourmente où ne sombreront d'ailleurs que ses illusions et son unique espoir de bonheur.

« Je veux adorer mon mari », écrivait-elle naguère. Que sera-ce chez cette cérébrale avec cet époux

idéal qu'aucune réalité fâcheuse ne défleurira, ne fera choir de son socle ?

Elle n'attend rien en retour, ou de si humbles choses : un peu d'estime, d'amitié, l'aumône d'un regard plus doux, d'un sourire parfois...

Cela même ne lui sera que bien chichement accordé et, pantelante, vaincue, misérable, elle implorera l'insensible : « Pourquoi me refuser les miettes tombées de la table d'un riche ? » Il refusera tout, le cruel ! Car c'est un homme à principes, et rien n'est plus funeste aux belles amours.

Plus tard on s'étonnera, on se scandalisera, on blâmera que, dans ses romans, Charlotte ait montré ses héroïnes occupées uniquement d'amour. Singulier reproche !

On voudrait savoir pour quelle autre tâche, aux yeux de ces censeurs, la femme parcourt la vie... pourquoi, sinon pour aimer, elle est dotée d'un cœur délicieusement sensible, d'une telle puissance affective, d'une âme qui n'aspire qu'à se livrer, qu'à s'abandonner, qu'à se fondre dans une autre plus forte...

Pourquoi, sinon pour inspirer l'amour, est-elle belle et séduisante, parée d'un tel éclat, de tant de charmes ? Oui, pourquoi, sinon pour être aimée, pour aimer ? Et l'on ne sait rien de plus beau, rien de plus grand, puisque de là découle toute vie.

Plût au ciel que, comme Jane Eyre, les femmes ne faillissent jamais à leur mission naturelle et divine, vécussent pour et par le cœur, et pussent ainsi mériter qu'il leur soit beaucoup pardonné ! Ah ! comme elle devient attachante, cette géniale

Charlotte, dès qu'on la voit en proie au délire sacré ! Comme on la souhaiterait heureuse ! Comme on voudrait que la petite idole noiraude et burlesque, devant qui son âme s'est mise à genoux, fût digne de ce geste insigne !

Mais aime-t-on jamais autre chose qu'une fiction, qu'une image, qu'une insaisissable chimère, plus irréelle qu'un songe ? Ce mal inguérissable rend à la fois aveugle et visionnaire, et ne laisse plus distinguer l'être vivant qu'à travers cette flamme qui le pare et l'anime, le purifie, le déifie.

Béni soit donc ce fol amour, sans espoir, pour ce père de famille, cet époux « pieusement fidèle », terriblement irréprochable, qui conduira Charlotte jusqu'aux confins de la souffrance, jusqu'au désespoir d'où jaillira l'étincelle féconde.

Le rêve, la vie... et puis la littérature !

A Bruxelles une joie ineffable l'attend. En échange des directives du « maître », elle sera appelée à l'honneur de lui donner des leçons d'anglais.

Ainsi, chaque jour des heures près de lui, à le voir, l'écouter, rien qu'à elle ; tantôt doux, souriant, tantôt grondeur, parfois courroucé, hors de lui — qu'importe... l'avoir !

Elle frôle ses mains, elle est enveloppée par son regard comme par une haleine brûlante. Elle subit, docile, la domination de son esprit. Elle observe chacun de ses gestes, chacune de ses expressions. Elle le voit vivre ! Elle est heureuse.

Pourquoi faut-il qu'un intrus vienne troubler ce

bref enchantement. Le beau-frère de Constantin Heger va prendre part aux leçons d'anglais. Première alarme !

Fini le doux tête-à-tête, l'intimité précieuse ! Mais c'est encore du bonheur... Pour peu de temps.

Charlotte, toute à sa passion, a perdu le contrôle de ses réflexes. Dans le pensionnat, certaines ont remarqué qu'elle n'adresse jamais la parole qu'à M. Heger, que ses joues si pâles se colorent dès qu'il paraît, que dans ses yeux s'allume alors une lueur mystérieuse... Pour lui seul, elle sourit. Son visage s'illumine et prend une beauté inconnue d'elle-même. Charlotte ne s'avise pas que des regards clairvoyants veillent, épient, comprennent, s'irritent...

C'en est fait de son pauvre bonheur. Certes, Mme Heger ne met pas en doute la vertu de son mari. Elle le connaît trop bien... et se connaît aussi. Elle ne se fera pas l'injure de supposer que son jeune époux puisse lui préférer, même un jour, même une heure, cette chétive créature. Le fougueux professeur prise les charmes opulents que lui offre sa femme et non ces désolantes platitudes aux aspérités imprévues et redoutables...

N'importe ! prudence est mère de sûreté. L'épouse vigilante n'oublie pas qu'elle a quarante ans. Constantin trente-cinq, Charlotte vingt-sept... Voilà le danger !

Avec l'expérience de son âge et de sa profession, la maîtresse de pension envisage froidement la situation. Il s'agit de frapper juste et de vaincre.

Un éclat serait déplacé ; d'ailleurs, non motivé,

il paraîtrait ridicule. Il ne peut être question non plus de renvoi immédiat, Charlotte s'acquittant en conscience de sa tâche.

Prévenir son mari, le mettre en garde ? Ce serait la dernière sottise à commettre, car M. Heger semble ne s'être aperçu de rien, prenant pour légitime admiration, simple déférence, l'attitude de Charlotte.

Il ne faut pas éveiller le chat qui dort, enseigne la sagesse des nations. On a beau avoir confiance, qui peut prévoir de quoi serait capable cet exalté ? Le plus sûr est qu'il reste sourd au « murmure d'amour élevé sur ses pas ».

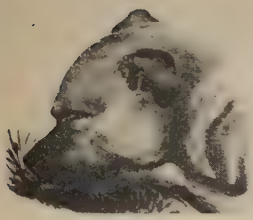
Donc la fermeté, la franchise seraient ici armes dangereuses. C'est d'astuce qu'il faut user, et dans ce domaine la femme est reine.

Insensiblement, une à une, sans qu'il y paraisse, Mme Heger retire chaque menue faveur accordée jusque-là à Charlotte.

Autorisée à venir s'isoler dans le salon particulier des Heger, elle en profitait quelquefois. Ces intrusions vont être découragées.

Toute souriante, Mme Heger lui fait observer que les élèves à l'étude seraient heureuses d'avoir ses conseils... Un autre jour, avec beaucoup de douceur, elle lui signale que toutes les maîtresses du pensionnat étant exactement sur le même pied, il ne peut y avoir de privilège pour aucune.

Ce ne sont encore que des escarmouches. La grande bataille se livrera sur le terrain des leçons particulières. C'est qu'il faudra jouer serré pour n'être pas découverte et gagner la partie... sup-



Le chien Keeper
D'après une aquarelle d'Emily Brontë

Flossy, la chienne d'Anne
peinte à l'aquarelle par Charlotte Brontë

(*Musée de Haworth*)

La vieille Église et le Clocher
(Cimetière de Haworth)

Communiqué par le *Brontë Muséum de Haworth*

Ferme isolée dans les « Moors » décrite dans *Wuthering Heights*

(Phot. Smith Haworth)

primer radicalement, définitivement, sans que ni l'un ni l'autre des protagonistes puissent soupçonner les mobiles, les heures de rapprochement, d'isolement où les coudes se touchent, où les cheveux frôlent les joues, où les genoux se rencontrent, où il suffirait d'un rien, d'un hasard, d'un mot, d'une seconde d'égarement pour que les lèvres se joignissent...

Dès lors un remaniement complet de l'emploi du temps dans le pensionnat tout entier se révèle urgent, indispensable.

Pour atteindre celle qu'elle vise, Mme Heger n'hésite pas à bouleverser l'enseignement, à changer les heures de cours, à modifier la tâche des uns et des autres. Le résultat de ce long et difficile travail sera double, triple, merveilleux. Les obligations du service voudront que les instants de liberté de Charlotte ne concordent plus jamais avec ceux de M. Heger, d'ailleurs très occupé par ses classes du lycée de garçons. L'échange de leçons devient donc impossible, et de plus Charlotte — quelle fâcheuse coïncidence ! — se trouve avoir des exercices à surveiller aux heures où M. Heger fait son cours au pensionnat.

Ainsi elle ne pourra plus le voir, ni l'entendre, perdue au milieu des autres élèves.

Est-ce assez ? Pas encore. Il faut empêcher toute rencontre, même fortuite. Lorsque la directrice qui, désormais, ne perd plus des yeux son mari ni Charlotte, est obligée de faire une course ou une visite, elle trouve toujours un prétexte qui

retiendra l'Anglaise au dehors, aussi longtemps qu'elle-même.

Ainsi s'engage la lutte sourde qui, sept mois durant, se déroulera, chaque jour plus âpre, plus aiguë.

Charlotte écrit à Branwell, deux mois après son retour.

« ...J'ai appris avec grand plaisir qu'on te tient en haute estime chez les Robinson. Pour moi, je ne vais pas mal, mais je sens que je deviens singulièrement aigre et misanthrope. Tu me diras que ce n'est là rien de nouveau. Je n'ai jamais brillé par l'optimisme ni la douceur sucrée. C'est vrai. Mais ici, parmi les cent vingt personnes qui peuplent la maison, il n'y en a qu'une ou deux qui soient dignes de quelque sympathie. Les gens qui m'entourent ne possèdent ni intelligence, ni bonté, ni sensibilité. Ils sont nuls. Je ne les hais pas : la haine serait un sentiment trop vif... Mais on se fatigue à la longue de ne se soucier de rien, de ne rien redouter, rien aimer, rien haïr, de n'être rien, de ne rien faire...

« Oui, c'est vrai, j'enseigne et parfois leur stupidité me fait monter le rouge au visage. Mais jamais je ne gronde, jamais je ne m'emporte. D'ailleurs ici, c'est chose inconnue. Le flegme qui épaissit leur sang est trop gluant pour bouillir. Ils sont entre eux pleins de fourberie, mais ne se disputent guère. L'amitié est une faiblesse qu'ils ignorent.

« Le Cygne noir, M. Heger, est la seule exception à cette règle. Mais il est rare que j'aie l'occasion de

m'entretenir avec lui maintenant. N'étant plus élève, je n'ai que peu ou point affaire avec lui. De temps à autre il me montre quelque bienveillance en m'accablant de livres, c'est donc à lui que je dois le peu de satisfaction qui m'échoit... »

Charlotte refuse tout d'abord de comprendre les raisons de cet ostracisme systématique. Bientôt dans ses lettres à Emily, elle se plaint amèrement de l'animosité nouvelle de Mme Heger, des courses lointaines, des commissions inutiles qu'elle lui impose.

« Mme Heger ne peut plus me souffrir — pourquoi, je l'ignore, et je ne crois pas que cette aversion ait de cause définie... »

Elle va jusqu'à la déclarer injuste, cruelle, méchante. Elle s'étonne, s'indigne, proteste. Elle tente de faire front, de tenir tête.

Alors l'attitude de Mme Heger, qui n'attendait sans doute que cette occasion, va changer. Jusque-là elle s'était contentée de séparer les deux héros du drame qui se joue rue d'Isabelle. Maintenant va commencer l'ère des vexations, des rebuffades, des humiliations. Dernière étape avant le départ inévitable.

On reproche à Charlotte son orgueil déplacé, ses prétentions, son attitude dédaigneuse vis-à-vis des autres maîtresses, à qui jamais elle n'adresse la parole, oubliant une fois de plus qu'elle est venue à Bruxelles pour apprendre le français. On lui déclare qu'elle n'est rien de plus que ses compagnes.

Rien de plus ? Un peu moins même, car les autres sont investies d'une mission de confiance

qui consiste à surveiller, à espionner l'Anglaise détestée, à « rapporter » chacune de ses paroles, chacun de ses gestes.

D'ailleurs, n'a-t-elle pas surpris Mme Heger elle-même écoutant aux portes ? Ne l'a-t-elle pas aperçue circulant, chaussée de feutre, telle une ombre, à travers les couloirs, épiant ce qui se dit, ce qui se fait ? N'a-t-on pas ouvert ses tiroirs, fouillé ses papiers ? Jamais une maîtresse de pension anglaise ne s'abaisserait à pareils procédés... Charlotte en est intimement convaincue.

L'existence est devenue intolérable. Aucune vexation ne lui est épargnée. Elle n'est entourée que d'ennemies, que de haines. Elle vit dans une atmosphère empoisonnée, irrespirable.

Mais qu'est-ce qui l'oblige à rester là ? Aucun contrat ne la lie. Du jour au lendemain elle pourrait reconquérir sa liberté. Oui. Mais son départ signifierait la mort du dernier espoir, la séparation définitive, irrémédiable. Et ne vaut-il pas mieux endurer le pire outrage que voir s'évanouir son rêve ?

Ah ! la belle amoureuse !

« L'amour comme je le comprends n'a rien que de louable, noble, sincère, loyal, généreux », écrira-t-elle. Et sans doute est-ce vrai, puisqu'elle ne ressent à l'endroit de Mme Heger nulle jalousie.

Son amour est uniquement cérébral. Elle n'éprouve point de désirs, ne souhaite aucune caresse. Une présence, l'échange de regards, de causeries, une communion d'esprit, telle est la maigre part à laquelle elle aspire... et qu'on lui refuse !

XV

DÉTRESSE

Juillet. — Les vacances vident le pensionnat. La famille Heger part pour la campagne. Charlotte, elle, en dépit de tout, demeure, et va rester en tête à tête avec une des collègues qu'elle hait, Mlle Blanche « the spy », l'espionne.

Mais qu'est cela ? Une seule torture est atroce : vivre loin de l'être aimé, ignorer tout de lui, songer que, durant cette interminable séparation, il n'aura sans doute pas une seule pensée pour celle qui l'aime plus que tout, qui donnerait si allègrement sa vie pour lui ! L'idée ne viendra même pas à M. Heger d'écrire un mot banal. Rien, l'abandon, l'oubli, l'isolement, la longueur des jours, la désespérance des nuits.

Et cette fleur délicate qui croît au creux des âmes tendres, loin de s'étioler, se faner et mourir, cette fleur vénéneuse grandit, se fortifie, s'épanouit, exhale ses plus subtils poisons sous l'haleine de la souffrance.

Dans l'avenir quel espoir ? quelle issue ?

Aucun espoir, aucune issue. Plus de détresse et de souffrance encore.

Elle le sait et voudrait dire, confier, crier sa peine. Mais à qui ? Nul ne peut l'entendre, pas même Emily qu'elle devine hostile à ce déplorable amour.

Ni le travail, ni la lecture ne la délivrent même un instant de sa torture. Elle n'a plus aucun courage, ne peut rien entreprendre. Elle a perdu l'appétit, le sommeil et passe ses journées à errer dans Bruxelles, chétive épave aux joues creuses, aux traits tirés, sans rien voir que sa douloureuse chimère, sans rien entendre que les battements de ses artères.

Un après-midi, elle est si lasse, si seule, qu'elle croit trouver un peu de réconfort auprès d'une morte. Les bras chargés de fleurs, elle se rend au cimetière où dort Martha Taylor, seule aussi, dans la terre étrangère.

Devant une tombe, elle n'aura point de honte d'épancher sa peine, et qui sait ? là, peut-être, se trouvera-t-elle moins isolée, car la cendre d'un être aimé est certes plus palpitante et plus chaude que le contact des vivants, indifférents, distraits, ou pires.

Oui, elle sent très proche cette petite morte, et attentive, et compatissante. Elle lui montre sa plaie, longtemps lui parle. Va-t-elle en éprouver du soulagement ?

Non, car d'avoir exprimé son tourment lui en fait mesurer l'étendue. En si peu de temps, que de ravages, que de ruines !

Une détresse infinie l'accable. Ah ! que n'est-elle elle-même sous cette dalle, seul endroit au monde où l'on connaisse peut-être la paix, cette paix bienheureuse qui lui sera à jamais refusée sur la terre ! Comme elle voudrait mourir ! Avec quelle ferveur elle demande sa délivrance ! Ainsi, une heure durant, toutes les folies que suggère l'éternelle illusion.

Elle regagne la ville le front bas, le dos rond, écrasée sous le poids de sa peine, et voilà que, soudain, du ciel tombe sur elle, goutte à goutte, comme une bénédiction. C'est une chanson, une voix, un appel qui descend d'un clocher voisin, conviant les fidèles à la prière vespérale.

Charlotte passe devant Sainte-Gudule, déjà pleine d'ombre, où les menues flammes des cierges suspendent mille étoiles clignotantes.

Une de ces « impulsions irrésistibles » qu'elle connaît si bien l'attire, la pousse. Elle entre.

Peut-être trouvera-t-elle là « une oreille pour entendre le cri de sa souffrance, un cœur compatissant pour battre à l'unisson du sien » ![1]

Elle considère tous ces visages inclinés où s'inscrivent d'indéchiffrables misères et qui viennent là chercher l'apaisement

Ses regards surpris, fouillent le mystère des hautes voûtes, des nefs profondes emplies de poésie, se posent sur les statues éparses que veillent, que dorent et qu'animent miraculeusement d'humbles lumignons.

1. Gœthe. *Prométhée.*

Ses yeux s'arrêtent sur le chœur rutilant d'ors, de fleurs et de lumière. Une étrange émotion fait court son souffle, feutrés ses pas, troublé son esprit.

Elle résiste, refuse de se laisser séduire, mais une sorte de bienfaisant engourdissement la pénètre. Les accords de l'orgue vont jusqu'au fond de son âme et bercent sa peine. Les vapeurs de l'encens l'enveloppent comme une haleine amie et, bien qu'elle n'entende point le sens de l'hymne latine inconnue, elle l'écoute religieusement.

Pas un instant elle ne songe à sourire des « mômeries théâtrales et sacrilèges » que dans ses lettres elle accablait naguère de ses sarcasmes. Jusqu'à l'achèvement du rite liturgique, elle demeure là, figée, sans pensée, s'abandonnant à cette atmosphère de douceur, de sérénité, de piété.

Lentement l'église se vide. Quelques femmes, au lieu de sortir, se dirigent vers une sorte de guérite grillagée. L'une d'elles s'agenouille et parle à voix basse. Au bout d'un instant, elle se lève, s'éloigne ; une autre la remplace.

Charlotte, immobile, contemple cette scène avec un mélange d'appréhension, d'envie, d'espoir, d'anxiété. Dans son esprit se livre un rapide combat entre son désir, son besoin de confier à un être humain des pensées trop pesantes, et l'aversion qu'elle éprouvait jusqu'à cette minute pour ce geste, jugé humiliant et vain.

Et voilà qu'elle s'approche, prend rang à côté des autres femmes pour attendre son tour. Une dame lui cède sa place, en disant : « Je n'ai pas fini ma préparation. »

Sa préparation ? Charlotte n'a rien préparé. Elle dira tout simplement sa souffrance atroce ; elle dira qu'elle étouffe, qu'elle est à bout, qu'elle n'en peut plus, qu'il faut qu'elle parle, qu'on l'écoute, qu'on la plaigne, qu'on lui pardonne !

« Je sentis, écrit-elle à Emily, que peu m'importait de faire n'importe quoi, pourvu que ce ne fût pas réellement mal, que cela servirait du moins à donner quelque variété à ma vie monotone. J'eus l'idée de me transformer un instant en catholique et de faire une vraie confession... Me connaissant comme tu me connais, tu trouveras cela étrange, mais quand on est réduit à la solitude, on a parfois de singulières idées.

« J'attendis dix minutes, car il y avait de l'autre côté une autre pénitente. Quand elle eut fini, le prêtre ouvrit une petite porte derrière la grille qui nous séparait et je vis qu'il me tendait l'oreille. Je devais parler, mais j'ignorais la formule par quoi l'on commence les confessions. La situation était singulière. Je me sentis aussi désemparée que la nuit, dans le canot sur la Tamise. Alors je dis que j'étais étrangère et que j'avais été élevée dans la religion anglicane,

« Le prêtre me demanda si j'étais protestante. Je ne puis lui répondre par un mensonge. « Oui », lui dis-je. « Dans ce cas, vous ne pouvez jouir du bonheur de la confession. »

« Mais, j'étais décidée à me confesser, et finalement il consentit à me le permettre, pensant que c'était le premier pas dans la voie de la conversion.

Et je me confessai réellement... ce fut une vraie confession.

« Quand j'eus fini, il me donna son adresse, m'engageant à le venir voir chaque matin, afin qu'il m'instruise de l'erreur énorme d'être protestante ! ! ! »

Charlotte promit de revoir le vieux prêtre, mais ne tint pas parole.

Cet épisode qui laisse tomber un jour si crû sur ses souffrances de cœur, elle devait plus tard l'utiliser dans son roman *Villette* qui est à la fois une sorte d'autobiographie et son chant du cygne.

* * *

Mais voilà l'automne venu, ce qui signifie rentrée des classes, retour ! Qui parlait de désespoir, de détresse, d'accablement ? Jamais, à aucun jour de sa vie, elle n'a connu pareille émotion, joie comparable. Demain il sera là ; elle le reverra, l'entendra. Il lui sourira, il aura sa voix amicale des jours heureux, son regard plein de pensées qui, à travers ses besicles, si délicieusement caresse.

La plus belle des nuits... et puis le réveil !

Point de Constantin visible, mais une dragonne d'épouse, plus sèche, plus dure, plus implacable que jamais.

Aussitôt la lutte s'engage. Dès lors, Charlotte soupçonne, puis devine, puis comprend enfin pourquoi Mme Heger la persécute et la sépare de son « maître ».

Jusque-là, tant il y a en elle d'innocence et de

naïveté, elle ne s'en doutait point. Comment aurait-on pu découvrir le tourment de son cœur ? Elle était sûre de n'en avoir rien laissé paraître. Elle ignorait ce sens aigu que possèdent les femmes éprises et qui, du premier coup leur fait déceler l'ennemie.

« ...Je commence à comprendre, écrit-elle à Ellen, la raison de l'hostilité de Mme Heger. Parfois cela me fait rire, et d'autres fois pleurer... J'aurais bien des choses à vous dire, bien des choses étranges que je ne puis confier à une lettre. Peut-être un jour, ou plutôt un soir au coin du feu, les pieds sur les chenets, me déciderai-je à tout vous confier. »

Désormais tout s'éclaire, et c'est pis que si son corps, son intimité la plus mystérieuse apparaissait sans voiles, aux yeux de tous.

Ainsi chacun sait qu'elle aime cet homme ! Son grand, son désolant, mais si précieux secret est la fable du pensionnat. C'est pourquoi on l'espionne, on la traque, on chuchote, on sourit sur son passage. Toutes les avanies qu'elle a subies visaient non pas comme elle le croyait, l'Anglaise antipathique, mais la fille amoureuse d'un homme marié !

Une âme fière et digne peut-elle subir une pareille humiliation, peut-elle l'endurer ? Lequel doit l'emporter, de la passion ou de l'orgueil ?

Elle comprend enfin que le but qu'on poursuit, c'est de se débarrasser d'elle, de la contraindre à s'en aller, puisqu'on n'a pas, hélas ! de raison décisive pour chasser cette intruse, cette voleuse de cœur.

Elle sait cela, et elle demeure !... Toutes les

déchéances, toutes les insultes, toutes les hontes, jusqu'à la lie !

Que celle qui n'a jamais aimé, à qui sa folie n'a fait commettre aucune lâcheté lui jette la première pierre !

Cependant le dénouement approche. Mme Heger, voyant que Charlotte est résolue à tout endurer, se décide, à brusquer les choses. Elle cherche, elle organise, elle provoque une altercation, une scène, un échange de paroles violentes, irréparables, et dès lors c'est fini. L'intruse n'a plus qu'à disparaître. Il lui est impossible de demeurer un jour de plus sous ce toit.

Mais voilà que le maître bien-aimé entre en délire. Que signifie ce départ prématuré ? A-t-on jamais vu pareille chose ? Quitter les gens sans crier gare ! Ah ! mais non, il ne l'entend pas ainsi ! Miss Brontë restera jusqu'à la fin de l'année, selon les conventions verbales.

Cris, pleurs, grincement de dents : minute exquise, peut-être la plus belle, la plus intense de sa vie.

Oui, elle restera, tant qu'il voudra ! Elle fera tout ce que désirera, tout ce qu'ordonnera son maître. Chacun peut ici la brimer, la montrer du doigt, lui jeter l'insulte au visage, puisque c'est par soumission à la volonté du bien-aimé, puisque c'est pour lui qu'elle subira ce martyre...

D'ailleurs elle va connaître quelques semaines de répit, Mme Heger étant retenue dans sa chambre par la naissance de son cinquième enfant. Maintenant, il ne reste plus que « le trio d'espionnes »

pour surveiller ses faits et gestes. Celles-là, elle se contentera de les mépriser.

Arrive Christmas. Cette fois, c'est sans remède : il faut partir. Un mot pour avertir Emily :

« J'ai pris ma détermination. Je compte être à Haworth le 2 janvier. J'ai été bien déprimée tous ces derniers temps, mais sans doute tout ira bien quand je serai parmi vous. Je ne suis pas malade. C'est seulement le moral qui est touché. Je vais m'efforcer d'être plus gaie maintenant. »

Le moment de la séparation arrive. « Jamais, écrira-t-elle, je n'oublierai ce que fut cet adieu. Quel chagrin de le voir affligé, lui !... »

Et pour être certaine de ne l'oublier plus, ce chagrin, elle le grave aussitôt dans un poème où la fiction, peut-être, vient embellir la vérité.

M. Heger lui a remis un beau diplôme, au sceau de l'*Athénée Royal*, attestant qu'elle est capable d'enseigner la langue française :

...Cette heure de triomphe fut pour moi
Une heure de poignante douleur,
Car le lendemain j'allais franchir la mer
Pour ne jamais revenir.

Une heure plus tard je me trouvai
Seule auprès de mon maître
Et je lui dis quelle morne tristesse
La séparation jetait sur ma joie.

Il parla peu. Le temps était bref.
Bientôt, j'allais m'embarquer.

Et tandis que je sanglotais amèrement,
Mon maître pâlissait.

On m'appelait. Il me le dit,
Puis me reprit dans ses bras,
Me tint serrée, et murmura :
« Pourquoi faut-il qu'on nous sépare ?

N'étais-tu pas heureuse sous ma garde ?
N'ai-je pas été sincère ?
D'autres te donneront-ils, *my darling*,
Une tendresse aussi vraie, aussi profonde ?

Oh Dieu ! veillez sur mon enfant d'adoption
Protégez sa douce tête !
Et si les vents et l'ouragan font rage,
Etendez sur elle votre protection.

On t'appelle encore ! Quitte donc ma poitrine !
Quitte ton sûr abri !
Mais si tu te sens déçue, opprimée, rejetée,
Alors accours auprès de moi ! »

Ah ! la merveilleuse amante qui oublie son désespoir pour ne penser avec tendresse qu'à la légère peine du Cygne noir !

Elle part du moins riche d'une espérance : il lui a promis de lui écrire !

Tous les jours ?... Non, deux fois par an !

Le train court dans la nuit, emportant une frêle chose, un pauvre être qui n'a plus de pensée, plus de larmes, plus de cris, plus rien qu'un cœur qui saigne, et qui voudrait mourir.

XVI

LETTRES D'AMOUR

C'est un penchant habituel de l'esprit, de croire qu'en chaque occasion il atteint au paroxysme des sensations. Le moindre chagrin paraît, quand il sévit, la pire torture. Vienne une autre douleur, et l'on découvre avec surprise qu'il faut franchir un nouveau cercle au delà du neuvième.

Ainsi pour Charlotte, convaincue d'avoir touché à Bruxelles le fond de la détresse et qui, de retour à Haworth, imagine rencontrer pour la première fois la souffrance.

Elle passe ses nuits à sangloter, et ses yeux sont à ce point brûlés par les larmes qu'elle appréhende de perdre complètement la vue.

Avec le harpiste de Gœthe, elle peut dire :

Qui n'a jamais mangé son pain mouillé de larmes,
Qui n'a jamais passé les nuits douloureuses
A pleurer dans son lit,
Celui-là ne vous connaît point, ô destin tout puissant !

Ah ! le cruel, le méchant petit dieu qui s'abreuve de pleurs, se nourrit d'angoisse, ne se complaît que parmi les transes de l'inquiétude, les affres du doute, les râles du désespoir.

Cependant à Haworth depuis un temps régnait le calme. Emily paraissait satisfaite de son existence partagée entre sa lande, ses marmites et sa poésie. Anne et Branwell avaient trouvé chez les Robinson des situations convenables. Le brillant précepteur y était extrêmement apprécié, chacun se montrait entiché de lui.

Quant au vieux Brontë, sa vue de plus en plus faible semblait se stabiliser dans une demi-cécité qui ne serait complète que dans deux ans.

Bref on se trouvait presque heureux, ayant acquis cette philosophie nécessaire que, dans la vie, toutes valeurs décalées, le médiocre doit être tenu pour satisfaisant.

Charlotte, elle, ne participe pas à la sérénité ambiante. Elle écrit amèrement :

Qui peut perpétuellement écraser son cœur,
Refouler ses larmes, dissimuler sa détresse ?
Qui peut à force d'artifice cacher la vérité,
Masquer par un calme apparent la lutte intérieure ?
. . . . . .
Pour moi l'univers est muet,
Sourd, aveugle et absolument vide...
Il faut que je borne ma vie
Aux limites étroites d'une pensée unique.
. . . . . .

L'amour ne me fut qu'une brève illusion,
La joie que dispense le maigre torrent du désert,
Et lorsque je regarde en arrière,
Je ne retrouve qu'un songe creux.

. . . . . .

Mes larmes sont aussi vaines
Que l'orage qui passe.
Bien que frappée par la foudre,
Je dois continuer à vivre.

. . . . . .

Si dénuée de charme, comment ai-je pu rêver
Que mon importune tendresse serait partagée ?
Quel sort, quel maléfice a allumé la flamme
Que je sens brûler encore en moi ?

. . . . . .

N'ai-je point fui dans l'espoir de me vaincre ?
N'ai-je pas traversé la sombre mer,
Afin de pouvoir enfin jeter l'ancre
Où l'amour ne peut l'emporter sur la mort ?

Cela c'est la confidence qu'elle ne fait qu'à la page blanche, et que nul ne connaîtra de son vivant.

Cependant elle n'arrive pas à cacher son désarroi :

« J'ai cruellement souffert avant de quitter Bruxelles, confie-t-elle à Ellen. Aussi longtemps que je vivrai, je n'oublierai pas ce que fut la séparation. Quel chagrin de peiner M. Heger, lui qui a été pour moi un ami si vrai, si bon, si désintéressé...

« Il y a des moments où il me semble que mes idées et mes sensations ne sont plus celles d'autrefois. Quelque chose est brisé en moi. Je n'ai plus ni enthousiasme, ni illusions. Je me sens ensevelie dans ce triste Haworth, enterrée loin du monde. »

Elle n'ose pas dire « loin du bien-aimé » dont elle attend vainement un signe de vie.

Deux lettres par an ! Six mois d'attente entre deux gorgées d'eau, à qui meurt de soif ! Et même ces pauvres gouttes de vie lui seront refusées !

En elle l'espoir ne veut pas mourir, le fol espoir que durant le long intervalle une impulsion généreuse ou seulement pitoyable lui viendra, qu'il écrira au moins un court billet, quelques lignes, un simple mot...

Chaque jour, le souffle suspendu, elle guette le facteur. De si loin qu'elle l'aperçoive, elle s'élance : rien, toujours rien ! Et c'était là « toute la douceur qu'elle pouvait attendre de la vie ».

Constantin Heger est donc sans entrailles ? Non, mais sans amour, et l'on a tant de courage, tant de force d'âme pour supporter la souffrance des indifférents !

Dans sa fiévreuse attente, elle découvre une raison de reprendre confiance, de croire, malgré tout, que son « maître » lui garde un souvenir fidèle, qu'il ne l'a pas à jamais abandonnée. Peut-être ne reçoit-il pas ses lettres, interceptées par l'épouse haineuse et barbare...

Oui, c'est cela certainement, et c'est lui qui doit douter de son attachement.

Foulant aux pieds toute pudeur, elle confie à Mary Taylor une lettre. Son frère, qui se rend à Bruxelles, devra la remettre en mains propres, et hors de toute présence, à Constantin Heger.

Elle supplie le maître bien-aimé de lui répondre,

de lui dire s'il a reçu d'elle une lettre en mai, une autre en août.

Désormais tous les rêves, tous les espoirs sont permis. Elle va recevoir une longue et douce et peut-être tendre épître, où il lui dira qu'il souffre, lui aussi, de cette séparation, où il la grondera gentiment... Ah ! violemment même s'il veut, brutalement, furieusement, comme autrefois, du temps de l'hyène en délire. Tout ce qu'il voudra ! Tout sera doux, bienfaisant. Chaque mot jailli de son esprit sera du bonheur pour des jours, des semaines, des mois.

Voilà un an tout juste qu'elle a quitté Bruxelles, et Mary reviendra demain. Cette coïncidence est de bon augure. Le maître chéri n'aura pas manqué d'en être frappé et quelles jolies choses il aura su lui dire à ce sujet ! Demain, à pareille heure....

Plus de sommeil, plus de répit, plus même de pensée jusqu'à ce que son amie paraisse, tenant entre ses mains la lettre.

Jamais son cœur ne battit plus follement qu'à cette minute où elle attend sur le quai de la lointaine gare.

Enfin Mary descend du train, et avant de prononcer un mot, de la tête, tristement, elle fait « non ».

Quoi, non ? Qu'est-ce à dire ? Elle n'a pu faire remettre sa lettre ? Si, mais elle ne rapporte aucune réponse, aucun message, pas même une phrase banale et polie, par un mot, pas un sourire, rien !

Charlotte a perdu la tête. Elle néglige toute prudence, toute retenue. Son cœur éclate. Il faut

qu'elle crie son désespoir à l'ingrat, à l'insensible, et elle le fera en français, dans cette langue qu'il lui a lui-même apprise, uniquement, semble-t-il, pour qu'elle puisse clamer sa détresse :

« Si je dors, je fais des rêves tourmentants, où je vous vois, toujours sévère, toujours sombre et irrité contre moi. Pardonnez-moi donc, monsieur, si je prends la partie *(sic)* de vous écrire encore. Comment puis-je supporter la vie si je ne fais pas un effort pour en alléger la souffrance... Je ne puis pas, je ne veux pas me résigner à perdre entièrement l'amitié de mon maître. J'aime mieux subir les plus grandes douleurs physiques que d'avoir toujours le cœur lacéré par des regrets cuisants. Si mon maître me retire entièrement son amitié, je serai tout à fait sans espoir. S'il m'en donne un peu, très peu, je serai contente, heureuse, j'aurai un motif pour vivre !

« Monsieur, les pauvres n'ont pas besoin de grand'chose pour vivre. Ils ne demandent que les miettes de pain qui tombe *(sic)* de la table des riches... Moi non plus, je n'ai pas besoin de beaucoup d'affection de la part de ceux que j'aime. Je ne saurais que faire d'une amitié entière et complète : je n'y suis pas habituée... mais je tiens à conserver ce peu d'intérêt que vous me témoigniez autrefois...

« Je ne veux pas relire cette lettre. Je l'envoie comme je l'ai écrite. Pourtant j'ai comme la conscience obscure qu'il y a des personnes froides et sensées qui diraient en la lisant : « Elle déraisonne. » Pour toute vengeance, je souhaite à ces personnes

un seul jour des tourments que j'ai subis depuis huit mois ; on verrait alors si elles ne déraisonnent pas de même.

« On souffre en silence tant qu'on en a la force, et quand cette force manque, on parle sans trop mesurer ses paroles... »

Cette fois le Cygne noir condescendra — après combien de semaines ou de mois ? — à lui répondre. Mais que lui dit-il ? Nul ne le sait, car on ne retrouva aucune des deux ou trois lettres qu'il adressa à Charlotte.

Peut-être, ainsi qu'on le voit faire à Lucie Snowe, dans *Villette*, ensevelit-elle un jour, après la rupture, les pâles lettres du bien-aimé au pied d'un arbrisseau du cimetière.

M. Heger dut lui reprocher son exaltation, car elle se fait humble, soumise :

« ...En attendant, j'ai tâché de vous oublier, car quand on a subi cette espèce d'inquiétude pendant un ou deux ans, on est prêt à tout faire pour trouver le repos. J'ai tout fait : j'ai cherché des occupations ; je me suis interdit le plaisir de parler de vous, même à Emilie, mais je n'ai pu vaincre ni mes regrets ni mon impatience. C'est humiliant cela, de ne pas savoir maîtriser ses propres pensées, être esclave à *(sic)* un regret, un souvenir, être esclave à une idée dominante et fixe qui tyrannise son esprit. Que ne puis-je avoir pour vous juste autant d'amitié que vous avez pour moi... ni plus ni moins ? Je serais alors si tranquille, si libre ! Je pourrais garder le silence pendant six ans... Monsieur, j'ai une grâce à vous

demander. Quand vous répondrez à cette lettre, parlez-moi un peu de vous-même, pas de moi. Car je sais que si vous me parlez de moi, ce sera pour me gronder, et cette fois je voudrais voir votre côté bienveillant. Parlez-moi donc de vos enfants : jamais vous n'aviez le front sévère quand Louise et Claire et Prosper étaient près de vous... Dites-moi enfin ce que vous voudrez, mon maître, mais dites-moi quelque chose. Ecrire à une ancienne élève ne peut être une occupation fort intéressante pour vous, je le sais. Mais pour moi, c'est la vie. Votre dernière lettre m'a servi de nourriture pendant six mois, à présent il m'en faut une autre, et vous me le donnerez, pas parce que vous avez pour moi de l'amitié, vous ne pouvez pas en avoir beaucoup, mais parce que vous avez l'âme compatissante et que vous ne condamneriez personne à de longues souffrances pour vous épargner quelques moments d'ennui. Me défendre à vous écrire, refuser à me répondre, ce sera de m'arracher la seule joie que j'ai au monde, me priver de mon dernier privilège... Croyez-moi, mon maître, tant que j'ai l'espoir de recevoir de vos nouvelles, je puis être tranquille et pas trop triste, mais quand un silence morne et prolongé semble m'avertir de l'éloignement de mon maître à mon égard, quand de jour en jour j'attends une lettre et que de jour en jour le désappointement vient me rejeter dans un douloureux accablement et que cette douce joie de voir votre écriture, de lire vos conseils, me fuit comme une vaine vision, alors j'ai la fièvre, je perds l'appétit et le sommeil, je dépéris... »

En post-sciptum elle écrit, en anglais cette fois : *Forgive me, my dear master...*

« Pardonnez-moi, mon cher maître, ne vous fâchez pas parce que je suis triste. Ainsi que le dit la Bible, « *Quand le cœur déborde, la bouche parle* », et sincèrement il m'est difficile d'être gaie quand je me dis que je ne vous reverrai plus jamais... Vous constaterez que j'oublie le français, et pourtant je l'aime pour l'amour de vous *(for your sake)* de tout mon cœur et de toute mon âme.

« Adieu, mon cher maître. Que Dieu vous protège tout particulièrement et vous accorde ses meilleures bénédictions.

Charlotte Brontë. »

En marge de cette lettre pathétique, M. Heger griffonna au crayon des notes quelconques, l'adresse d'un cordonnier.

Soixante-sept ans plus tard, le docteur Paul Heger, sixième enfant du héros de ce roman d'amour, crut devoir rendre publiques les lettres de Charlotte, avant d'en faire don au *Bristish Museum.*

« Mes parents, écrit-il, jouèrent un rôle important dans la vie de Charlotte Brontë, mais elle n'entra nullement dans la leur. Il n'y a dans ces lettres rien qui ne soit parfaitement honorable pour leur auteur. Il est préférable de révéler ce très innocent mystère que de laisser croire qu'il y a quelque chose à cacher. »

Charlotte fut, déclara le révérend Kingsley, chanoine de l'Eglise anglicane, une noble femme rendue parfaite par la souffrance.

Que ceux pour qui s'élancer hors des voies tracées et librement ouvertes est un crime se souviennent des paroles tombées des lèvres divines à l'adresse de celle qui avait beaucoup aimé !

Sans cet amour désespéré, Charlotte n'eût écrit ni *Jane Eyre* ni *Villette*, ses deux autobiographies romancées qui comptent parmi les plus remarquables ouvrages de l'époque victorienne.

A l'heure où cette dévorante flamme qui brûlait en elle, privée de tout aliment extérieur, allait la consumer, l'anéantir, s'éteindre avec elle, sa plume la sauva ; la flamme mortelle devint entre ses doigts le flambeau qui éternellement répandra sa clarté.

XVII

ESPOIRS ET RÉALITÉS

Le révérend Brontë ne soupçonne rien du drame qui se déroule si près de lui. Il achève sa vie uniquement cérébrale, de plus en plus détaché des choses de ce monde, plongé dans des ténèbres chaque jour plus opaques.

Emily, par contre, comprend, compatit, et se tait.

La nuit, les sanglots de Charlotte la tiennent éveillée : elle écoute, haletante, ce désespoir qui ne s'exprime encore qu'en larmes et qui pour elle aussi sera profitable.

Elle ne connaît point les mots tendres qui apaisent et qui consolent : elle ne sait qu'ordonner, commander, agir. Le moment est venu. Depuis des mois s'égrène ce martyre : chaque nuit Charlotte inonde son oreiller de ses pleurs. Il faut d'une façon ou d'une autre changer le cours de ses pensées, distraire son esprit de sa torturante idée fixe.

Tâche ardue ! mais non pour Emily. Elle cherche, elle trouve.

Elle va renflouer le rêve de tant d'années : ouvrir un pensionnat à Haworth. Elle se montre soudain si pleine d'enthousiasme qu'elle parvient à tirer Charlotte de sa torpeur, à lui communiquer sa feinte confiance, à l'associer à son activité si bien jouée.

On rédige des prospectus. Aussitôt imprimés, on les expédie dans toutes les directions. On alerte les amis, on met tout le monde en branle.

Charlotte, d'abord chagrine et réticente, se prend au jeu, peu à peu s'anime, s'enfièvre, se passionne. Elle s'agite, court de droite et de gauche, frappe à toutes les portes, se donne entièrement au pensionnat, avec, peut-être, un dessein secret, lointain, mais si doux à caresser !

Ellen, soucieuse de tenir sa partie dans la symphonie triste de Haworth, lance sa note, mais à contre-temps. Parler d'épousailles à qui croit aimer et qui est sûr de souffrir, quel manque de tact ! Et quel serait ce prétendant ? Un curate. A l'indélicatesse, Ellen joint l'offense.

« ... J'espère pouvoir aller vous voir, répond Charlotte, crête dressée, mais je n'ai aucun désir de voir votre curate. Je suis sûre qu'il est pareil aux autres. Tous me semblent une race égoïste, vaniteuse et nulle — *(self-seeking, vain, empty)*. En ce moment nous n'en possédons pas moins de trois dans la paroisse de Haworth, et il n'y en a pas un qui vaille plus que les autres.

« L'autre jour, comme nous pétrissions le pain, ils sont arrivés, nullement attendus, pour prendre le thé ! Je les aurais servis de bonne grâce, s'ils

s'étaient tenus décemment. Mais il se mirent à parader, à se gausser des Dissidents, de telle façon que je perdis patience. Je les remis à leur place en quelques mots qui leur clouèrent la langue. Papa fut absolument abasourdi, mais je ne regrette pas ma véhémence. »

Anne, consultée, se rallie ardemment au projet. Quel rêve ! le prochain et définitif retour au foyer !

Les projets s'échafaudent. Elles ne doutent plus du succès. Sans doute devront-elles refuser des élèves, car qui offrirait plus de garanties aux familles que ces trois sœurs parées de toutes les vertus, de tous les talents ? Elles sont à même de tout enseigner : français, latin, allemand, musique, dessin, travaux d'aiguille, quoi encore ?

Maintenant il n'y a plus qu'à attendre les adhésions pour prendre les dernières dispositions. Combien accepteront-elles de pensionnaires ? Grave question qui occupe bien des soirées. Le presbytère ne compte en tout que huit pièces et le père à lui seul en accapare deux. Mais la chambre laissée vide par tante Branwell peut contenir jusqu'à trois lits, donc six pensionnaires ; car bien entendu, on reste fidèle aux méthodes éprouvées.

Des jours passent et les réponses n'arrivent pas. Voilà qui est singulier !... Evidemment on se renseigne, et d'ici peu le flot va déferler, les submerger, et ce sera la fortune, la joie revenue.

Les semaines succèdent aux semaines. Toujours rien !

Jamais aucune élève ne répondra à leur appel.

Hélas ! Haworth n'est guère tentant avec son presbytère morose, son horizon macabre, son paysage sans verdure, son âpre climat... et la tristesse de ses hôtes.

On ne connaît que trop la chanson qui bercerait chacune des heures au pensionnat, celle du tailleur de pierre qui cisèle les stèles funèbres, le tac tac perpétuel de son marteau... et la vision que les enfants auraient constamment sous les yeux : un cimetière.

Peut-être y aurait-il là pour des têtes philosophiques matière à des pensers élevés et profonds, peut-être même saine morale, sage discipline à en tirer. Sans doute, mais les jeunes têtes sont rarement philosophiques et la gaieté les coiffe mieux.

De plus, les Brontë ne soupçonnent pas que l'isolement où ils vivent leur a valu une réputation d'étrangeté, de mystère, de bizarrerie peu propre à allécher les familles.

De fait, nulle voix joyeuse ne retentira jamais sous ce toit qui semble voué au silence. Il faut y renoncer.

Ce n'est en somme qu'une déception après beaucoup d'autres, et voici un nouveau chagrin. Charlotte voit s'éloigner sa meilleure amie, Mary Taylor, qui va rejoindre son frère en Nouvelle-Zélande, après la mort de son père et la ruine des siens.

Mary est plus qu'une amie d'enfance. C'est la conseillère, c'est l'intelligence forte, et ce fut, à certaines heures graves, le guide. C'est elle qui à la pointe de la crise bruxelloise écrivit : « Reviens, Charlotte, reviens immédiatement à Haworth ! »

Elles ne se reverront plus.

XVIII

LES PARADIS ARTIFICIELS

Le temps, cet ironiste ombrageux, a saboté la peine d'amour. Il se rit des serments, des douleurs éternelles, et ne tolère pas la durée pour ce qui est humain.

Goutte à goutte, il verse l'acide qui use, ronge, corrode et empoisonne jusqu'aux larmes, tarit la source apaisante.

On éprouve une volupté amère à pleurer une illusion qui sombre, à espérer quand même, à croire toujours. C'est vivre encore, et ce pourrait être, pour un grand cœur, un destin. Mais ce morne abattement, cette lâche torpeur, cette mort de l'âme, ce dégoût de tout, c'est pire.

« Il fut un temps, écrit Charlotte, où je me plaisais à Haworth. C'en est fait. Je languis ici dans un profond ennui. Il ne se passe rien. On se sent enseveli vivant. J'aurai bientôt trente ans. Ma jeunesse est passée et je n'ai encore rien fait... »

Patience ! voici du changement.

Ellen Nussey, amie rare, s'inquiète. Elle offre

la thérapeutique usuelle : des visages nouveaux ; une autre atmosphère. Pourquoi Charlotte ne viendrait-elle pas secouer sa mélancolie auprès d'elle ? Oui, pourquoi ? Elle a cessé d'être jalouse de son mal, d'entretenir sa plaie, de couver ce monstre. N'importe quoi est bienvenu. Elle part, parle, agit, se meut, s'éveille, renaît.

C'est fini, elle peut regagner Haworth.

Une surprise l'attend.

Les vacances ont ramené au bercail Anne et Branwell, l'une institutrice, l'autre précepteur depuis deux ans chez les Robinson. En l'absence de Charlotte est parvenue une lettre explosive, écrite la bave aux dents par le révérend Robinson. Il a découvert d'un coup toutes les turpitudes de Branwell. Ce jeune faune roux ne se contente pas d'aimer la boisson ; il s'adonne de plus aux stupéfiants. Est-ce tout ? Pas encore ! Il a osé lever les yeux sur Madame Robinson, de dix-sept ans son aînée, et la courtise effrontément.

Branwell juge d'abord plaisante la philippique. La pensée du digne homme découvrant son infortune l'exalte. Puis il se ravise et prend prétexte d'un imaginaire chagrin pour le noyer dans le whisky et chercher l'oubli dans l'opium.

Charlotte tombe en plein drame :

« En arrivant à la maison, à dix heures du soir, écrit-elle à Ellen, j'y trouvai Branwell malade. Il l'est fort souvent, et par sa faute. Et quelle fut ma consternation, quand Anne m'apprit la cause immédiate de sa maladie ! Il a reçu jeudi une lettre de M. Robinson qui l'expulse, déclarant qu'il a

découvert ses agissements et lui intime l'ordre de cesser tous rapports avec sa famille. Depuis, Branwell n'a songé à autre chose qu'à boire et à absorber des stupéfiants pour oublier sa détresse. Du fait, nous avons tous perdu le repos... »

Dans ses heures lucides, Branwell qui, décidément ne dédaigne aucune élégance, persuade ses sœurs que la seule coupable est cette matrone mûre, mère de grands enfants, qui a détourné de ses devoirs le séduisant et vertueux précepteur, qui l'a provoqué, qui s'est offerte.

Il fait même étalage de ses exploits d'alcôve auprès de ses amis du cabaret. Grundy reçoit régulièrement ses confidences.

« Mme X, chez qui j'étais précepteur, me montra — alors que son mari ne pouvait me sentir — un degré de bonté dépassant les sentiments ordinaires. Mon admiration pour ses qualités mentales et physiques fit naître en moi un attachement bientôt payé de retour. Pendant des années je goûtai quotidiennement des plaisirs souvent troublés de craintes. Puis je reçus ici une lettre furibonde du mari, menaçant de me tuer si je revenais chez lui après les vacances. Le médecin de la dame et sa femme de chambre m'ont écrit pour m'informer de sa part des scènes qui ont eu lieu, et m'assurer que je n'aurai rien à redouter, grâce au courage et à la fermeté, dont elle a fait preuve. Si je pouvais tout vous dire, vous auriez pitié de moi, tout en me blâmant. »

Quelques mois plus tard, il poursuit ses confidences apocryphes :

« Le gentleman chez qui j'étais est mort. Il laisse sa fortune aux siens et en confie l'administration à sa veuve, à condition qu'elle ne me revoie pas. Sinon, il la déshérite. Tout cela l'a rendue à peu près folle. Son cocher qui est venu me voir à Haworth m'a décrit son état de démence, de manière à me causer une peine indicible. Je voudrais être dans ma tombe... »

Branwell ment-il sciemment, ou cette fable est-elle née des hallucinations de l'opium ? La vérité, c'est que le testament du révérend Robinson ne contenait aucune clause interdisant à sa femme un nouveau mariage.. Il lui exprimait son affection, son estime et sa confiance, et la nommait tutrice de leurs enfants.

Quoi qu'il en puisse être, cette épouse inflammable fut tôt consolée de la perte de son jeune adorateur et de son vieux mari. Celui-ci dûment enterré, oublié, la dame convola en justes noces avec un personnage d'une solide séduction financière.

Ainsi l'infortuné Branwell voyait sombrer son dernier espoir. Lui, du moins, demeurera fidèle au souvenir. Car tromper avec la bouteille, est-ce trahir ? Et même la drogue ! N'est-ce point pour rejoindre en rêve la bien-aimée qu'il s'y adonne ?

Peut-être... On voudrait le croire sincère ; on souhaiterait pouvoir l'absoudre. Mais on pense plutôt que ce garçon fut la victime d'une mode intellectuelle qui sévissait alors.

Thomas De Quincey avait complaisamment et minutieusement décrit, dans ses *Confessions d'un*

Mangeur d'opium, la façon dont il absorbait le poison, sous forme de pilules, ou de laudanum ; les doses qu'il s'octroyait — jusqu'à quatre-vingts cuillerées à thé quotidiennement — ; les jouissances ineffables qu'il éprouvait ; enfin les merveilleux résultats qu'avait eus sur lui cette médication imprévue. Car, à l'en croire, ce n'était pas seulement pour le plaisir que De Quincey s'était converti au vice oriental. Il affimait que grâce à l'opium dont il usa à forte dose durant cinquante ans, il s'était préservé de la phtisie, héréditaire dans sa famille. De surcroît, il avait eu accès aux béatitudes suprêmes.

Qu'attendait Branwell pour suivre un si bel exemple ? N'était-il pas, lui aussi, menacé de consomption ? Si cette panacée allait le sauver ! N'avait-il pas à chercher l'oubli du drame d'amour qui bouleversait sa vie ? Pourquoi ne mangerait-il pas, lui aussi, du bonheur ?

De fait, il ne balança guère. Seul, le travail le trouvait sans appétit.

Le commerce des stupéfiants n'était pas alors prohibé et plus d'un « mangeur d'opium » se faisait gloire de l'être.

Toutes les classes sociales se ruèrent au plaisir nouveau, mais ses plus fervents adeptes furent les poètes, les esthètes en perpétuel mal du cœur. Plût au ciel qu'ils fussent les seuls ! Hélas ! De Quincey relate qu'à Manchester, le samedi, jour de paie, les pharmaciens préparaient sur leurs comptoirs de petits sachets contenant un, deux ou trois grains d'opium que les ouvriers enlevaient

en une heure, au sortir de l'usine. Parmi eux des femmes, des enfants !

Le poète Coleridge, auquel Branwell était allé naguère soumettre quelques-uns de ses poèmes, était un partisan déterminé du whisky et du suc de pavot. Beau modèle à suivre, pour un de ses fervents admirateurs !

En France, Musset débuta dans les lettres par la traduction de l'œuvre de De Quincey et détermina ainsi bien des vocations. A son tour Baudelaire allait contribuer à répandre « ce merveilleux livre qu'il s'est contenté de dérouler comme une tapisserie fantastique aux yeux du lecteur ».

Bref, grâce aux agissements de Branwell, la famille se retrouve au complet, car Anne ne songe pas à reprendre ses fonctions après le scandale. On est réunis, mais assez peu folâtres, sauf le *saucy* garçon qui possède la clef du bonheur.

Ce joyeux drille passe toutes ses journées au cabaret, entouré d'un chœur nombreux d'admirateurs, d'adoratrices, qu'il régale de whisky et du récit de ses amours plus ou moins imaginaires. Pour bien camper son personnage, se poser définitivement en Don Juan irrésistible, il s'écrit à lui-même des lettres d'amour, vibrantes de passion, pleines de détails croustillants dont il fait lecture publique. Il est resté joli garçon, il lit bien : quel succès ! quelle atmosphère de volupté triomphale !

Il va avoir vingt-huit ans et s'accommode aisément de vivre aux dépens de ses sœurs. N'a-t-il pas vaillamment tout tenté ? Ses talents, son charme font que les uns l'aiment trop, que d'autres

le jalousent, que certains même le haïssent. Est-ce sa faute ?

Il est convaincu que ses sœurs lui pardonnent ses peccadilles, trop heureuses de garder auprès d'elles le frère chéri. Désormais il va déployer une ingéniosité remarquable à leur soutirer leurs écus et ceux de son vieux père, dont il connaît la faiblesse à son endroit.

Toutes ces belles pièces, si dextrement conquises, seront converties en alcools et drogues plus nocives encore.

Les trois malheureuses, que tant d'autres soucis accablent, assistent consternées à sa déchéance. On ne sait où Charlotte puise son apparente résignation en présence d'une telle calamité. Elle en parle à Ellen comme d'un fait naturel et qu'elle ne songe pas à cacher : « Papa désire retarder quelques mois son opération (de la cataracte). J'entrai dans la chambre de Branwell pour lui demander son avis. Je ne parvins pas à me faire comprendre. J'aurais pu m'épargner la peine d'essayer, car il était sous l'empire d'un stupéfiant et ne m'entendit même pas. J'appris que durant mon absence il avait extorqué à papa un souverain sous prétexte de payer une dette. Il était allé aussitôt l'échanger au cabaret, puis l'employa comme on pouvait s'y attendre. Emily me dit que désormais son cas est sans espoir. C'est aussi mon avis. Dans l'état où il est, on ne peut même pas rester dans la même pièce que lui. Je ne sais ce que nous réserve l'avenir... »

Bientôt tout l'argent sera consacré à l'opium,

car pour la boisson, c'est plus facile. Branwell dispose au *Black Bull* d'un crédit illimité. Chaque flacon vidé est simplement converti en une barre à la craie sur l'armoire du cabaret. Inutile de s'occuper d'autre chose. Quelques barres de plus ou de moins ne sont pas une affaire.

Le malheur, c'est que la drogue coûte cher, et pour cela il faut payer rubis sur l'ongle. Mais quoi ! le pasteur ne jouit-il pas de la considération générale dans le pays ? son grand âge, son existence de pauvreté, de dignité, d'austérité ne lui ont-ils pas valu unanime respect ? A quoi cela servirait-il, si son fils ne pouvait pas en tirer quelque monnaie ?

Ce jeune homme devançait son époque. C'est un précurseur. A la nôtre, il eût fait certainement une assez belle carrière.

Il ira « taper » successivement tous les amis de son père, puis s'adressera à des prêteurs à la petite semaine, empruntant partout, à n'importe qui.

Le voilà couvert de dettes, et comme jamais il ne rembourse, un beau jour les choses tournent à l'aigre. Il reçoit sommation sur sommation, puis à la fin une assignation au tribunal. S'il n'a pas payé dans les vingt-quatre heures — et la somme est importante — il se verra infliger la contrainte par corps...

Il montre le papier à ses sœurs, et c'est un affolement : leur frère en prison ! L'adorable Branwell jeté sur la paille humide des cachots ! Jamais, elles vivantes, pareille chose ne s'accomplira.

Charlotte avise aussitôt. Tout l'argent disponible est rassemblé, les titres vendus. On désintéresse le

récalcitrant ; mais quelle alerte, et quelle encoche dans l'héritage de la tante !

« Branwell ne laisse aucun repos à papa, écrit-elle, ni jour ni nuit. Il passe son temps à lui soutirer de l'argent. Il prétend avoir appris que Mme Robinson est devenue folle. Il refuse de faire quoi que ce soit, en dehors de boire et de nous rendre misérables. »

Maintenant tous les soirs il rentre ivre au presbytère. Il a parfois des accès de folie furieuse, au cours desquels il menace ses sœurs, brise tout ce qu'il rencontre. Il partage toujours la chambre de son père, et ce vieillard de soixante-dix ans, qui y voit à peine, doit aider ses filles horrifiées à maintenir, à ligoter le forcené durant ses crises alcooliques.

La scène se renouvelle de plus en plus fréquemment, chaque fois plus atroce. Les trois sœurs maintenant n'osent plus se coucher avant le retour de l'ivrogne. Elles l'attendent dans la pièce du bas, silencieuses, immobiles, épiant angoissées le moment où des hurlements avinés, des vociférations hoquetantes ou quelque refrain obscène annonceront son approche.

Alors Emily se dresse sans mot dire, s'empare de la lampe et s'avance sur le pas de la porte.

Branwell titube à travers le cimetière ; il se retient aux dalles funéraires ; son pied bute, il s'affale. Emily dépose la lampe sur le seuil, s'élance, le relève, le soutient.

Il entre chancelant, l'insulte à la bouche, hilare ou furibond, les vêtements souillés, les cheveux en

désordre, le regard vitreux, égaré. A peine aperçoit-il Charlotte et Anne qui s'aplatissent terrifiées contre la muraille qu'il les injurie, la lèvre bavante, le poing levé.

Mais une main ferme et qui jamais ne tremble le retient, l'emmène, le fait monter jusqu'à sa chambre.

Chose singulière, il est avec Emily comme un enfant. Il l'écoute, lui obéit, impressionné sans doute par ce qu'il y a de mystérieux, de surnaturel dans cette grande fille si pâle, si forte et que rien ne rebute.

Quelquefois il s'agite, se débat, en proie à une rage subite, et il n'est pas trop des efforts de tous pour le maîtriser. Par bonheur il est resté chétif et ses forces déclinent. On en vient à bout, après une abominable lutte.

* * *

Ce soir-là, foudroyé d'alcool, privé de regard, de parole, de conscience, l'ivrogne a laborieusement titubé jusqu'au presbytère. Il s'est docilement laissé emmener dans sa chambre et, tandis que ses sœurs l'aidaient à se coucher, il n'a proféré que des bouts de phrases inarticulées, molles, incohérentes, mêlées d'un gargouillis vineux.

Comme il était très pâle et que son cœur battait la déroute, longtemps elles sont demeurées immobiles, anxieuses, autour du lit d'abjection.

Appeler leur père, à quoi bon ? Quelle aide pourrait-il leur apporter ? Ne vaut-il pas mieux le

laisser en bas à ses rêveries, à ses souvenirs peut-être ?

Puis une surexcitation subite s'est emparée du misérable. Il s'est redressé, hirsute, exsangue, la prunelle glauque, la face torturée de tics, de contractions, et le chef chaloupant.

Eructant de pauvres injures, il esquisse de veules menaces, des gestes d'assassin, plus lamentables d'être sans force ; à la fin il est retombé, brusquement assommé, le souffle ronflant comme un râle. Bientôt il sombrait dans une prostration sans réveil. Sa respiration se fit plus légère. Seules les secousses nerveuses qui, de temps à autre, parcouraient son organisme ravagé décelaient encore la vie.

Emily, avec un geste doux, chercha l'artère du cou, longuement l'interrogea. Elle fit à ses sœurs un simple signe de tête qui voulait dire :

— L'alarme est passée. Plus rien à craindre pour ce soir.

Elle laisse une chandelle allumée au chevet du lit. Bientôt le pasteur montera se coucher à son tour.

Elles ont pris les dernières dispositions pour la nuit, regagné leurs chambres.

Une demi-heure s'écoule et soudain, dans la maison silencieuse, un cri étouffé, un appel d'angoisse :

— Emily ! Emily ! le feu !...

Quoi qu'il arrive sous ce toit, on n'attend de secours que d'elle. Elle seule. Elle n'a peur de nulle chose au monde ; toujours elle fait front.

Elle l'a dit : Son « âme ne connaît pas la crainte ».

Elle surgit, résolue. Elle a compris. Son beau visage grave est calme, à peine sévère. Elle n'a pas pris le temps de se vêtir. Ses pieds sont nus sur les dalles.

— Tais-toi ! ordonne-t-elle à Charlotte éperdue.

Anne survient et apercevant le lit de Branwell environné de flammes, elle se met, à claquer des dents.

— Laissez-moi ! Allez-vous-en !

Elle les pousse, les chasse presque durement, se rue dans la fournaise, arrache les draps, les couvertures qui flamblent, les jette au milieu de la pièce, qu'ils brûlent là tout à leur aise. Elle descend, court à la cuisine, rapporte haletante les deux seaux d'eau toujours maintenus pleins, inonde la couche, se roussit les cheveux, se brûle aux mains, au visage, n'en a cure, empoigne aux épaules l'ivrogne qui gémit sans conscience, le traîne jambes ballantes, tel un cadavre, jusqu'à son propre lit, l'y installe, met de l'huile sur ses brûlures, les entoure d'un pansement, le borde, le dorlote et ne l'abandonne pas sans avoir mis un baiser sur son front.

Alors seulement elle rappelle ses sœurs, donne les indications brèves, sans réplique.

— Vite, des draps, des couvertures, des chiffons pour éponger l'eau !

Elle a ouvert toute grande la fenêtre, sans souci du vent glacé qui s'engouffre et plaque sa chemise mouillée, souillée, sur son beau corps de jeune éphèbe.

Un quart d'heure plus tard, tout est rentré dans l'ordre. Le père qui vit dans la terreur de l'incendie ne soupçonnera jamais qu'il eut le feu chez lui, cette nuit là.

* * *

Certains jours, le misérable ne rentre qu'à l'aube. Anne et Charlotte, brisées de fatigue, ont fini par s'endormir. Emily veille. S'il ne pleut ni ne neige, elle va attendre dehors, s'assied sur une tombe, son fidèle chien Keeper couché à ses pieds.

Véritablement, avec ses cheveux sombres, ses joues blanches, ses yeux de rêve, son port altier, elle évoque de saisissante façon les statues de marbre qui gardent la porte des tombeaux.

Une morne tristesse s'appesantit sur le presbytère. Nul n'y pénètre, car nul ne doit savoir ce qui s'y passe. Fort heureusement il est isolé parmi les morts. La demeure des curates et du sacristain est à quelque distance.

La déchéance de celui qui fut jadis l'orgueil de la famille, et qui maintenant la déshonore, fait de cette maison un sépulcre.

XIX

« LES VIERGES AUX ROCHERS »

« Elles vivaient, les nobles sœurs, dans le même cercle de douleurs, opprimées par le même destin... tandis que l'ombre faisait semblable la diversité de leur visage et confondait leurs trois âmes en une seule. »

Ainsi s'exprime le poète [1], parlant des trois princesses nubiles, filles de son imagination, qui, par une extraordinaire rencontre, s'identifient parfaitement avec les trois sœurs douloureuses de Haworth.

Maximilia, c'est Charlotte, qui pourrait, elle aussi, s'écrier :

« Un besoin effréné d'esclavage me fait souffrir. Je suis dévorée par un besoin inextinguible de me donner tout entière, d'appartenir à un être plus haut et plus fort, de me dissoudre dans sa volonté, de brûler, comme un holocauste, dans le feu de son âme immense. »

1. G. d'Annunzio. *Les Vierges aux Rochers.* Trad. Hérelle.

Emily, la silencieuse, comme Anatolia, songe :

« Mon cœur est infatigable. Toutes les douleurs de la terre ne réussiraient pas à lasser sa palpitation ; la plus fougueuse violence de la joie ne la briserait pas, non plus que ne l'exténue cette peine si longue et si lente... A mon flanc, le plus irrésolu des hommes retrouverait l'assurance... Mes mains savent enrouler le bandage autour des plaies et savent aussi l'arracher de dessus les paupières qu'il comprime. »

Anne, la mélancolique, souffre du même mal que Violante :

« Je suis humiliée... la flamme de mon sang pâlit et s'éteint. Je disparaîtrai, moins heureuse que les statues qui témoignent la joie de la vie sur le fronton des cités détruites. Je me dissoudrai, ignorée pour toujours... »

Anne passe des heures les yeux fixés sur le ciel. Elle y cherche en vain le signe miséricordieux et s'écrie :

« O Dieu ! s'il y a un Dieu, secours-moi !

» Sauve mon âme, si j'ai une âme ! »

On ne sait à quels périls est exposée cette âme frêle et poétique, mais quel aveu ! Quelle détresse et quelle désespérance révèle ce cri d'angoisse arraché à l'apparente résignation !

La vérité, c'est que contre sa volonté, le doute la point. La grâce de la foi lui est chaque jour reprise, un peu. C'est comme un parfum qui se dissiperait et, pareille au doux La Fontaine, elle refuse d'admettre l'enfer, la damnation éternelle.

Non, elle a beau faire, se repaître de textes

pieux, écouter la parole de ceux qui savent, elle ne peut pas concevoir un Dieu courroucé, menaçant et vengeur. Elle ne peut pas. Le Seigneur, c'est lumière, charité, bonté, pardon — même pour le coupable ; bénédiction — même pour le pécheur. Le Seigneur, c'est cette paix merveilleuse, cette ineffable sérénité qui descend du ciel sur les campagnes avec la fin du jour, comme une miséricorde, et qui s'étend jusqu'à Branwell. Ce n'est point ce qu'enseigne l'Eglise officielle. Elle sent bien qu'elle est, parmi les brebis, celle qui s'égare ; celle qui n'accorde au pâtre, en guise de houlette qu'un rameau d'olivier enrubanné de bleu, et non cette matraque qu'on lui fait brandir.

Elle ne peut pas suivre ce berger ; il lui fait peur ; elle ne peut pas l'aimer.

Bientôt elle criera ses doutes, sa souffrance, ses regrets...

Pour Emily, Dieu c'est le soleil, la glèbe ; c'est le vent qui souffle à travers ses cheveux ; c'est la pluie qui féconde ; ce sont les arbres qui éternellement vivraient, comme ceux des forêts tropicales, si l'homme ne venait pas troubler leur destin ; c'est la mer, c'est l'amour ; c'est tout ce qui est noble, tout ce qui sur terre est immortel.

Et de sa main divine, puisqu'immortelle, elle trace ces vers impies :

> Vains sont les milliers de credo,
> Qui agitent le cœur des hommes,
> Infiniment vains !

Affranchie est aussi Charlotte. Que de lest depuis Bruxelles ! Elle consent maintenant que chacun puisse avoir sa vérité et n'être point pour cela si ridicule. Elle découvre que seul fait pauvre figure celui qui — comme elle jadis — raille d'autres pratiques, celui à qui leur beauté, leur poésie lumineuse et chantante échappe.

« Où vous trouverez du miel, recueillez-le ! écrit-elle. Je crois qu'il faut se garder de mépriser quoi que ce soit au monde, simplement parce que cela diffère de nos habitudes. Je soupçonne qu'il y a foisonnement de raisons substantielles à l'origine de coutumes qui nous paraissent absurdes. Si jamais il m'arrive encore de me trouver parmi des étrangers, je m'appliquerai à comprendre avant de condamner. »

« J'admets que quelque clarté tombe du ciel sur la terre, que quelques rayons de l'arche de vérité. percent l'obscurité de la vie et du monde. Mais combien rares, faibles et dispersés ! Qui, sans présomption, peut affirmer qu'il a trouvé le seul chemin d'En Haut ? Pourtant l'ignorance, la faiblesse ont besoin d'un *credo*. Elles ne savent pas marcher seules... »

Charlotte, elle, n'est ni ignorante ni faible...

* * *

Or l'heure approche où les trois sœurs, accablées par le sort injuste, près de succomber sous le poids du châtiment immérité, entreverront le salut, la brèche par où leurs âmes comprimées, meurtries,

s'évaderont de la réalité misérable, prendront leur libre essor vers la lumière.

Ainsi que pour nombre d'événements de vastes conséquences, c'est une circonstance infime, fortuite, qui déclenchera le bouleversement.

Un jour Emily oublie sur une table le cahier où elle transcrit ses poèmes. Charlotte vient à passer et ses yeux tombent par hasard sur la page récemment tracée.

Qu'est cela ? Des vers de la main d'Emily. Elle serait donc poète, elle aussi ? La tentation l'emporte sur la discrétion. Elle lit et demeure stupéfaite.

Ces vers sont admirables, d'une élégance de forme, d'une vigueur de pensée, d'une originalité qui ne furent peut-être jamais à ce point associées.

Transportée d'enthousiasme, Charlotte court à sa sœur, lui dit son ravissement et se heurte à un visage de marbre. Dans les yeux profonds brille le feu de la colère.

De quel droit a-t-elle lu ce qui devait rester secret ? Qui l'y avait autorisée ? Emily, elle, n'eût certes pas commis pareille indélicatesse !

Soit, Charlotte a eu tort. Elle le reconnaît, mais elle a une excuse : poète elle-même, elle n'a pas su résister au plaisir de lire la poésie de sa sœur.

Quoi ? Charlotte écrit des vers, et nul ne s'en doutait ! La condition du pardon sera qu'elle soumette sa production à Emily.

Elle y consent de bonne grâce, et c'est alors qu'Anne survient. On l'informe de l'incident et la voilà toute rougissante qui s'écrie à la façon du Corrège :

— *Anch'io son poetà !*

L'aventure devient plaisante. Il faut qu'elle aussi exhibe ses œuvres.

Ainsi, pour la première fois de leur vie, ces trois sœurs, qui cependant mènent une existence si unie, si étroite, échangent la confidence de leurs essais littéraires.

C'est un concert d'admiration mutuelle, un moment de douce et sincère émotion, de joie très pure.

Elles sont convaincues que leurs poèmes sont dignes d'affronter le public. Pourquoi ne pas tenter la chance ? Emily s'y oppose : c'est pour elle-même qu'elle écrit, et non pour les philistins, indignes d'entendre le cri de son âme ardente.

Ses sœurs la pressent, la supplient. Qui sait ? Ce sera peut-être la fortune ! Que reste-t-il de l'héritage de leur tante, depuis que Branwell est passé par là ? Si cela devait les tirer de la misère !

Il ne faut pas sourire de leur naïveté. Elles connaissent peu les hommes et la vie, et croient de bonne foi que le talent suffit à assurer le succès...

Leurs illusions seront brèves.

Emily finit par se laisser arracher un consentement, à condition que son nom ne paraîtra pas. Elles décident toutes trois de prendre des pseudonymes ayant mêmes initiales que leurs noms.

Elles publieront à frais communs, en un seul volume, un choix de leurs œuvres, sous ce titre :

POÈMES

par Currer, Ellis et Acton Bell

Cela leur coûte cher, mais l'édition est élégante, le livre a bonne mine et ne peut manquer de séduire, par sa seule apparence, le grand public. Que sera-ce quand il connaîtra la substance !

Maintenant elles attendent, palpitantes, que se produise la sensation qui ne va pas manquer de soulever tous les pays de langue anglaise.

Elles attendent longtemps.

Enfin, après d'interminables semaines, l'éditeur les informe qu'on a réussi à vendre *un* exemplaire de leurs *Poèmes*. Ce n'est pas encore le gros succès.

On en placera tout de même un second, mais il ne se trouvera pas un troisième amateur, curieux de connaître l'œuvre de Currer, d'Ellis et d'Acton Bell.

Le délire escompté tombe à plat. Il faut définitivement renoncer à reconstituer par ce moyen l'héritage de tante Branwell.

La critique ne se montre guère plus enthousiaste. Elle les ignore tout bonnement.

Cependant un unique folliculaire signale la venue au monde d'un trio de poètes, parmi lesquels l'un, Ellis (Emily,) est très supérieur aux autres. La postérité ratifiera ce jugement.

En somme c'est une déconvenue complète, une lourde perte d'argent, une illusion qui sombre, une tristesse de plus.

Mais que prouve cet échec ? Que M. Tout-le monde n'aime pas les vers ; aucunement qu'elles n'ont point de talent. La preuve reste encore à administrer.

*
* *

Au lieu de s'abandonner au découragement, il faut essayer d'un autre genre : du roman.

Elles sont lancées désormais. Elles connaissent la manière. Elles ont eu affaire aux éditeurs. Elles ont corrigé des épreuves. Elles savent même, par *a contrario*, ce qui plaît aux foules. Vite, à l'ouvrage ! Chacune va écrire son roman dans le secret, sans en rien communiquer aux autres.

Le même jour, les trois sœurs se mettent à l'œuvre, et c'est maintenant qu'elles vont nous révéler, nous montrer nues leurs trois âmes si diverses : l'une tendre et passionnée ; l'autre, farouche, ardente ; la troisième, mélancolique. Chacune, sur la page blanche, va laisser saigner son cœur.

Est-il besoin d'un grand effort de pensée pour déceler le sujet qui va tenter celle-ci ou celle-là ?

Anne, cette frêle jeune fille de vingt-six ans, ne connaît du monde que le peu que ses divers postes de gouvernante lui ont fait entrevoir ; que pourra-t-elle nous conter, sinon égrener le chapelet de ses épreuves, de ses déboires, de ses rancœurs, sous le nom d'*Agnès Grey*... D'Agnès Grey, humble institutrice, dédaignée, méconnue, sauf du charmant curate qui, lui, ne mourra pas à la fleur de son âge...

Emily, la stoïcienne, a vu de près ce qu'est la vie villageoise. Elle s'est penchée sur bien des misères, et si jamais sa main n'a tremblé, chaque

détail, chaque scène atroce s'est inscrite au fond de son cerveau.

Elle a été le témoin silencieux du désespoir d'amour de sa sœur ; elle a compris quels ravages il peut faire dans une âme. Elle a vu, suivi pas à pas la déchéance, puis l'infamie de son frère. Elle recueille dans sa mémoire les cris de rage, les invectives immondes qui s'échappent des lèvres écumantes.

A quelles turpitudes n'a-t-elle pas été mêlée ? car Branwell lui a fait entrevoir bien d'autres et de pires ignominies.

Chacune de ces visions a plus profondément corrodé son cœur, y laissant sa trace ineffaçable. Qu'a-t-elle connu de la vie en dehors de ses amertumes, de ses laideurs, de ses vices et de ses misères ? Que pourrait-elle peindre, sinon cela ?

En traits de flamme, d'une encre empoisonnée, elle décrira des passions forcenées, des scènes frénétiques, d'épouvantables drames ; l'horreur causée par l'abjection d'un être cher qui, incomparablement doué, tombe de plus en plus bas ; des âmes de feu, de sang, de boue, de nuit ; et, sur tout cela, le rayonnement de l'amour immense, « plus fort que la mort ».

Comme décor, quel autre, sinon sa lande désolée, avec ses gorges profondes, la splendeur pourpre des bruyères, ses rochers arides battus par la tempête ? Et son livre s'intitulera : *Wuthering Heights*, le nom qu'elle donne à la ferme tragique perdue parmi les *moors : les Monts battus des vents*.

Quant à Charlotte, de quoi parlerait-elle, sinon

comme cet autre romantique, « d'espérance trompée, de tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur » ? Elle dira ses désolants souvenirs, ses sensations amères, les sentiments qui la bouleversent encore, mêlés à une trame plus ou moins imaginaire. Quel titre pour son premier roman ? Celui du héros de son cœur, du héros de son livre : *le Professeur*.

Dans l'un et l'autre ouvrages, le séducteur, l'amant, Heathcliff ou Crimsworth, l'homme fougueux et brun, ressemblera comme un frère à Constantin Heger.

Mêmes traits physiques à peine déformés, mêmes traits de caractère à peine soulignés, qui se retrouveront plus tard et autrement accentués chez Rochester et Paul Emanuel. En fait, tous les livres de Charlotte graviteront autour de l'inoubliable professeur de Bruxelles.

* * *

Voilà les trois sœurs à l'œuvre. Les longues soirées de veille, jusqu'au retour de l'ange déchu, voient trois fronts inclinés autour de l'unique lampe. Chacune dépose là, un moment, son faix, s'allège, reprend souffle, et trouvera peut-être, ensuite, moins rude sa tâche, moins accablant son destin.

C'est l'époque où le mercier de Haworth, s'étonne de l'extraordinaire quantité de papier blanc qui se consomme au presbytère. Jadis il ne renouvelait son stock qu'une fois l'an. Désormais c'est chaque semaine qu'il doit réapprovisionner sa boutique.

Certes, les affaires vont bien, mais que diable peuvent-elles faire de toutes les rames qu'elles emportent ? Cela tient de la sorcellerie.

D'ailleurs les hôtes de cette maison sont si singuliers ! Que ne doit-on pas attendre d'eux ? Des gens qui ne parlent à personne, qui ne disent jamais rien de leurs affaires, dont nul ne sait comment ils vivent ! Car ce n'est pas la vieille Tabby, à moitié sourde et aveugle que l'on ferait jaser. On entend bien parfois, la nuit, d'étranges hurlements, des bruits de lutte. Mais qui oserait approcher, avec ce grand diable de chien à la gueule féroce ?

XX

« JANE EYRE »

Les trois œuvres sont achevées, recopiées, relues. Le divertissement merveilleux a pris fin. L'ère des difficultés commence.

Après de longs débats, Currer, Ellis et Acton Bell décident de tenter l'aventure auprès de l'éditeur Newby.

Le Professeur, *les Monts battus des vents*, et *Agnès Grey* prennent leur vol, promis à quel destin ?

Moment d'émotion presque poignante... Et pourtant il ne faut rien espérer, pour s'épargner une déception trop cruelle Ne serait-il pas miraculeux que leur premier roman fût accepté d'emblée ? Dans l'hypothèse la plus favorable, elles peuvent escompter que l'éditeur retiendra l'œuvre de Charlotte. N'est-elle pas, des trois, la mieux douée, la plus cultivée, celle qui a le plus d'imagination, le plus de souvenirs, en un mot le plus de talent ? Emily et Anne ne doivent, ne peuvent rien attendre que de fâcheux.

On voit comme elles ignorent la vie qui se plaît à démentir les plus sages prévisions, à bouleverser les plus sûrs pronostics.

La réponse de M. Newby arrive après de longues semaines. Il consent à éditer les ouvrages de MM. Ellis et Acton Bell (à des conditions d'ailleurs désastreuses), mais se voit contraint de refuser le roman de M. Currer Bell.

Charlotte est trop sincèrement attachée à ses sœurs pour ne se point réjouir de leur succès. Elle est bien plus heureuse que si le *Professeur* seul avait été accepté.

Elle ne se décourage point, frappe à d'autres portes. Chez un second éditeur son roman est refusé, puis chez un troisième, un quatrième. Elle ne perd pas confiance, persiste. Une cinquième fois, son infortuné *Professeur* lui est retourné. Elle tentera encore la chance, avec une persévérance touchante.

Au presbytère le drame se poursuit. Branwell n'est plus qu'une loque ignominieuse.

Un matin le vieux père se réveille complètement aveugle.

M. Nicholls, le curate qui le seconde depuis trois ans, n'est pas de taille à assumer seul la lourde tâche. Charlotte l'a prestement jugé et catalogué « échantillon peu intéressant, ordinaire et borné du sexe grossier ».

Le service d'une paroisse importante dépasse ses capacités. Un deuxième vicaire est nécessaire, rétribué, cela va sans dire sur les revenus de la

cure. Le pain quotidien devient un problème angoissant. Bah ! la littérature ne va-t-elle pas d'un coup enrichir toute la maisonnée ?

Le révérend Brontë ne renonce point à exercer la plus haute fonction de son ministère. Le dimanche, on voit se dresser en chaire la longue silhouette du vieillard, très droit, le cou serré dans sa cravate emphatique, son visage aux traits classiques couronné de neige. Mais les yeux jadis inspirés sont fixes, vitreux. défleuris de leur azur.

Haworth est désormais la seule paroisse rurale où la pieuse exhortation ne soit plus celle d'un paisible somme, bercé par le ronron sacré. Le pasteur improvise, au lieu de lire, selon la coutume anglicane, et le sommeil fuit.

Les ouailles, le cœur étreint, écoutent le sermon de l'aveugle qui, songeant peut-être à la misère de son foyer, à l'opprobre qu'est son fils, trouve des accents pathétiques.

Les trois sœurs éprouvent si profonde humiliation de l'état de leur frère qu'elles sortent le moins possible. Il leur semble porter la marque de quelque souillure. Elles fuient les regards curieux, apitoyés ou narquois qu'attire leur passage.

Emily, pourtant n'a pas renoncé à ses randonnées lointaines parmi les moors, qu'à toute heure et par tous temps elle arpente, suivie du seul Keeper.

L'énorme dogue à la crinière léonine est la terreur du village. Quelqu'un se hasarde-t-il dans le voisinage, que luisent des crocs féroces, s'inclinent de courtes oreilles, se tendent des muscles puissants. Au moindre geste l'animal bondirait.

Mais Emily n'a qu'un ordre bref à donner « Tais-toi ! » et voilà le molosse doux comme un agnelet. Il n'obéit qu'à elle, ne connaît qu'elle, ne reçoit que d'elle sa pâtée, n'aime qu'elle, ayant découvert, avec ce sûr instinct des chevaux et des chiens, qui le domine, qui est un maître, ou qui tremble.

Leur intimité, leur confiance réciproque remonte loin. Elle fut soudaine et définitive. Un jour Keeper, depuis peu à la maison, et que nul n'ose approcher, commet un méfait grave, si grave que devant l'impossibilité de dresser cette bête dangereuse, il est question de la faire abattre.

Faire abattre Keeper ! Emily ne l'entend pas ainsi. Elle se charge, elle, de le mettre au pas, s'arme d'un solide gourdin et, aux yeux terrifiés de ses sœurs, va droit au chien tapi sous l'escalier.

Aucun doute, l'animal va lui sauter à la gorge. Il se dresse, s'arc-boute sur ses pattes, le poil dressé, l'œil en feu. Emily a levé son bâton qui s'abat durement sur l'échine du dogue, une fois, deux fois, dix fois.

Et l'on a la stupéfaction de voir l'animal dompté se taire, s'allonger aux pieds de cette jeune fille, dont il pourrait, d'un seul coup de mâchoire, briser le bras. Il reçoit la volée sans esquisser la moindre défense, sans un geignement, vaincu.

A dater de ce moment, il suit Emily partout, couche en travers de sa porte, ne consentant à l'abandonner ni jour ni nuit.

Les hommes, peut-être, ignoreront toujours ce que vaut l'âme altière d'Emily Brontë. L'humble

chien a fait preuve de plus de sagacité et son attachement ne faillira jamais. Sa fidélité, son adoration la suivront au delà même de la vie.

Les trois sœurs ont d'ailleurs égale compréhension, semblable amour pour leurs frères prétendus inférieurs, et cela suffirait à les juger. Il est rare que qui n'aime pas les bêtes ait l'âme haute.

La tante Branwell interdisait l'entrée de la maison à tout animal. Elles ne l'interdisent qu'aux humains... Qui montra le plus de sagesse ?

Désormais chacune s'entoure de ses bêtes favorites, et elles sont en nombre. Il y a deux autres chiens, Tom pour Charlotte et Flossy pour Anne, plusieurs chats, une oie sauvage bientôt apprivoisée, un faucon, sans parler de pensionnaires occasionnels, recueillis au hasard d'une promenade, hébergés, soignés pendant une nuit ou une semaine, puis rendus à leur destin.

Emily entretient d'amicales relations avec les passereaux du voisinage. Elle les appelle, et c'est tout une nuée d'ailes frémissantes qui l'entourent. Elle leur donne la becquée, leur parle, a de longs dialogues avec eux. Les moineaux picorent dans ses mains, gazouillent, nullement effarouchés.

— On dirait, Dieu me pardonne ! que ces oiseaux vous comprennent, lui dit un jour Tabby, vaguement impressionnée.

— Soyez sûre, vieille Tabby, qu'ils me comprennent, répondit Emily.

Une autre fois s'arrêta devant la maison un chien errant, galeux, hirsute, l'œil injecté. Il paraissait exténué ; de sa gueule s'écoulait une bave

gluante ; il traînait avec effort son arrière-train.

Emily, l'ayant aperçu, courut chercher une écuelle d'eau, quelque nourriture et les présenta à l'animal. A peine s'était-elle penchée que le dogue se jeta sur elle, lui enfonça ses crocs dans le bras, puis s'enfuit.

Alors seulement elle comprit que la bête était enragée. Elle n'eut pas un cri, n'appela personne, ligatura elle-même son bras, se précipita dans la cuisine. Là, elle mit à rougir un de ces fers qui servaient à tuyauter les bonnets à coques de la tante Branwell. Puis quand la tige fut incandescente, elle la plongea successivement dans chacune de ses plaies. Elle se fit ensuite un léger pansement qu'elle dissimula sous sa manche.

Après quoi elle attendit. Au premier symptôme ressenti, elle savait ce qui lui restait à faire, car alors Pasteur n'était pas venu, et le terrible mal ne pardonnait pas.

Beaucoup plus tard, par hasard, Charlotte apercevra de profondes cicatrices sur le bras de sa sœur. Elle aura toutes les peines du monde à obtenir le récit de l'épisode qu'elle fera revivre dans *Shirley*.

Les jours s'écoulent lentement sous le morne toit. Le vieillard, complètement détaché de la vie, enveloppé de ténèbres, reste claustré dans son cabinet, seul avec ses pensées que nul ne connaît.

Ses filles le pressent de se faire opérer. Il résiste ; il est trop vieux, trop las, et n'a plus qu'à attendre la délivrance. Comment saurait-il qu'il lui reste

quinze ans à vivre ? Puis brusquement il cède, il se décide, et Charlotte l'accompagne à Manchester.

C'est pendant les heures passées dans la chambre obscure auprès du malade, le jour même où l'on vient de l'opérer de la cataracte, que Charlotte reçoit un paquet et une lettre.

« M. Currer Bell » est pour la sixième fois informé que son roman *le Professeur* est refusé. Pourtant certains « considérants » amortissent la rudesse de ce nouveau coup. MM. Smith et Elder, les éditeurs londoniens, rendent hommage au talent de l'auteur et lui demandent un roman plus long. Trois volumes sont nécessaires pour satisfaire au goût du public, et il les faut truffés d'épisodes émouvants et dramatiques.

A l'instant Charlotte bâtit l'ouvrage dont elle rêve depuis bien des années. Le soir même elle se met à l'écrire et ce sera *Jane Eyre*.

Cette fois c'est la gloire, la fortune qu'elle tient, et tant est grande son impatience, sa hâte fébrile qu'elle semble en avoir conscience.

De la première à la dernière ligne elle sera en scène. Son enfance, ses souvenirs atroces de Cowan Bridge, ses souffrances, la mort des petites sœurs. Puis elle peindra Jane Eyre devenue humble institutrice, mais qui sent en elle des possibilités infinies. Elle est petite, menue et sans beauté, mais si vivante, si palpitante, si vraie, et elle a tant de charme ! Ceci ne vaut-il pas mieux que cela ?

La voilà, sans même s'en rendre compte, amoureuse de son « maître ». Ah ! qu'elle sait aimer,

cette Jane ! Quelle âme passionnée sous son enveloppe de petite sœur grise ! De quels sacrifices ne serait-elle pas capable pour cet amant merveilleux, ce Rochester tour à tour sévère et tendre, cynique et doux, brutal et câlin, adoré toujours ?

En quelques semaines, avec une rapidité vertigineuse, les trois volumes sont achevés. Smith et Elder les reçoivent à la fin d'août 1847.

Cette fois l'attente ne sera pas longue et c'est une lettre enthousiaste des éditeurs. L'œuvre est si extraordinaire, si belle, si forte qu'ils laissent en souffrance toutes les publications en cours pour se consacrer entièrement à celle-là.

Cependant un caractère a choqué les éditeurs, celui de la femme de Rochester que l'alcool a rendue folle. Ils le jugent excessif, irréel, contre-nature. La démente met le feu au lit de son mari et Jane arrache à la mort celui qu'elle chérit en secret. L'épisode leur paraît outré, déplacé.

Or Charlotte — la blâme qui voudra ! — a emprunté chaque trait au délire alcoolique de son frère, et la scène de l'incendie, ne l'a-t-elle pas vécue ?

Currer Bell répond incontinent à ses éditeurs : « Hélas ! je suis payé pour savoir que de tels caractères se trouvent dans la nature ! Il y a une phase de la folie qu'on pourrait appeler l'aliénation *morale*. Dans ces moments-là, tout ce qu'il y avait de bon ou même d'humain disparaît de l'esprit malade. Celui qui souffre de la sorte est vraiment possédé d'un démon. Son seul but est de nuire, de blesser, de détruire et d'exaspérer. Pour faire

le mal, il dispose d'une énergie et d'une imagination surhumaines. La physionomie, le regard sont changés, deviennent démoniaques. Le sentiment inspiré par une telle déchéance devrait être la pitié — et cette pitié, moi je ne l'ai pas connue. »

Triste aveu, qui découvre un coin obscur, déjà entrevu, de cette âme sans indulgence. Charlotte, à l'inverse d'Emily, ne possède pas la fibre maternelle, qui est aussi celle d'amante. Chez elle la tête l'emporte sur le cœur, la raison sur la chair. Elle ne peut aimer que ce qu'elle juge digne d'amour. Elle méprise les lâches, les faibles, les disgraciés, tous ceux qu'elle place au-dessous d'elle. Elle ne pourra jamais estimer — en fût-il digne et fût-il son époux, celui qui ne dominera pas son esprit. C'est une intellectualiste, ce n'est pas une vraie femme. Qui désire voir se perpétuer l'espèce doit souhaiter que peu lui ressemblent. Il lui manque cette divine chose que Shakespeare a divinement nommée « le lait de la tendresse humaine ».

***

Un mois et demi plus tard, le 16 octobre, les trois volumes de *Jane Eyre* sortent des presses de Smith, Elder et C° ; un chèque de cent livres est immédiatement expédié à M. Currer Bell qui entre de plain-pied dans la célébrité.

Les romans d'Ellis et d'Acton Bell suivent de près, et excitent une vive curiosité.

En quelques jours la première édition de *Jane Eyre* est épuisée. Il faut faire un nouveau tirage.

Dans toute l'Angleterre on s'arrache le roman : on se passionne pour les amours, les malheurs de l'ardente institutrice.

Les hommages arrivent de tous les points de l'horizon.

Le grand Thackeray félicite l'auteur, hier encore inconnu, et Charlotte en conçoit une joie indicible.

« Une bonne parole d'un tel homme, écrit-elle, vaut des pages de louanges d'un critique ordinaire ».

Et avec cette promptitude impulsive qui si souvent caractérise ses actes, Charlotte manifeste sa reconnaissance à l'illustre écrivain en lui dédiant la deuxième édition de *Jane Eyre*. Comment imaginer que cet hommage va être pour lui une source de contrariétés, d'intimes souffrances ?

On soupçonne en effet que Currer Bell est une femme, et les amateurs de scandale, toujours à l'affût, s'emparent de l'incident. Certains proclament, d'autres insinuent que *Jane Eyre* est la maîtresse de Thackeray et la propre gouvernante de ses enfants. Rochester, c'est lui-même, son cynisme, son immoralité, son inconduite notoires. Enfin, — et ceci seul est vrai — l'authentique, la légitime Mme Thackeray est frappée de démence, exactement comme l'indigne femme de Rochester.

Charlotte est consternée en apprenant ces ragots, étayés de telles coïncidences. Que faire ? A quoi servirait de protester, d'affirmer qu'elle n'a jamais rencontré, jamais aperçu même Thackeray ?

Personne ne la croirait. La vertu n'admet pas de démonstration. Il est plus digne de se taire, d'attendre que, d'elle-même, la vérité éclate.

A quelque chose malheur est bon. On sait qu aucune publicité ne vaut un scandale pour lancer un écrivain, un artiste. Les turpitudes, l'obscénité, les mœurs infamantes qu'on lui prête — une des rares choses qu'on prête sans intérêts ni hypothèques — sont pour la foule d'un attrait sans pareil. L'objet de l'esclandre est bientôt dans toutes les bouches qui le savourent, s'en délectent, longuement le pourlèchent.

Depuis dix ans, les œuvres d'un Thackeray, supposé bon père et malheureux époux, faisaient petite recette.

La *Foire aux Vanités*, nouvelle flagellation des snobs, paraît avec *Jane Eyre*. Le scandale éclabousse les deux livres : du coup les voilà aux cimes. On s'arrache les deux volumes. Chacun veut connaître l'intime pensée — et des détails plus intimes encore sur la vie — de ce Rochester qui cachait son jeu. Fi, le vilain !

On désire tout savoir du fougueux amant brutal et doux, violent et tendre, passionné comme un homme et câlin comme un enfant.

On souhaite palpiter, s'immoler et souffrir avec Jane Eyre qu'on croit retrouver sous les traits de l'astucieuse Becky de *Vanity Fair*.

On lie les destinées comme on lit les deux livres, et les éditions se succèdent.

Dans tous les périodiques on s'occupe de *Jane Eyre*. Le fougueux critique de la *Westminster Review*, George Harry Lewes (le futur ami de George Eliot) donne un compte-rendu élogieux de l'œuvre nouvelle. Il déplore seulement que Currer

Bell ait mis dans son roman trop de poésie, de sentiment. Il l'engage à s'inspirer de miss Austen, si sobre, si ennemie des vaines fioritures.

Charlotte se rebiffe et répond, non sans véhémence :

« Peut-on être grand artiste si l'on n'est pas poète ? Pour moi un artiste ne saurait être dépourvu de ce don du ciel... C'est la poésie qui élève cette masculine George Sand et transforme ce qu'il pourrait y avoir en elle de grossier en quelque chose de divin...

« C'est le *sentiment*... qui enlève tout venin à ce formidable Thackeray et transforme un poison corrosif en élixir purificateur.

« Miss Austen, dépourvue de sentiment. de poésie, peut être sensée, réelle — plus réelle que vraie — mais elle ne peut être grande. »

La critique est unanime à signaler chez « Currer Bell » un talent particulier pour exprimer la passion par des moyens très simples, et un réalisme jusqu'alors inconnu en Angleterre dans la peinture des caractères.

Pendant vingt ans le succès ira grandissant. On traduira *Jane Eyre* en toutes langues, on la mettra à la scène : *Parents pauvres* et l'*Orpheline de Lowood* remporteront partout un éclatant succès.

La gloire...

XXI

« M. CURRER BELL »

Le monde entier tresse des couronnes plus ou moins épineuses à Currer Bell, mais à Haworth nul encore ne l'a identifié.

On use sa vie près de gens qui ne sauraient pas dire la couleur de vos yeux. Le hibou, tapi dans son trou de muraille, n'est pas plus isolé que l'homme, animal sociable, mais il est beaucoup plus heureux. Et ceci se passe de commentaire.

Ce qui est difficilement croyable, c'est que l'échange considérable de correspondances, de paquets avec les éditeurs n'ait pas attiré l'attention, agité les langues. Car il est bien certain que le seul presbytère devait valoir à la poste royale plus de tracas que le village entier.

Mais quoi, il s'agit de manuscrits, de livres, donc de bêtises. Quelle sagesse ! Dieu merci, il y a encore des coins dans le monde où l'on tient les choses littéraires pour nulles et non avenues.

Chaque matin Tabby se traîne sur le pas de la porte, ses rudes mains desséchées roulées dans

son tablier. Elle attend le passage du facteur. Elle seule a, depuis des années, le privilège de prendre possession du courrier, de l'apporter à Charlotte, à l'aînée, qui en fera la distribution.

Que Martha ne s'avise pas de prendre sa place ! Elle serait vertement renvoyée à ses balais.

Le Révérend Brontë n'a pas soupçonné davantage que sa fille et certain M. Bell — connais pas ! — dont le nom est sur toutes les lèvres ne font qu'un.

Moins surprenant encore que pour les villageois. On n'est jamais plus méconnu que dans sa propre famille. Et puis, M. Brontë n'est-il pas homme de plume lui-même ? Dès lors tout ce qu'un autre publie est totalement dépourvu d'intérêt.

Il a recouvré partiellement la vue. Un jour Charlotte lui demande si cela l'intéresserait de lire un livre qu'elle a écrit.

— Non, pas le moins du monde, répond-il. Et d'ailleurs je ne pourrais pas. Cela me fatiguerait les yeux de lire un manuscrit.

— Mais il est imprimé.

— Imprimé !... Oh ! ma pauvre enfant, pourquoi avoir gaspillé cet argent ? Nous ne sommes pas si riches !

— Voulez-vous que je vous lise ce qu'en disent les critiques.

— Les critiques ! Est-ce que ça existe !

Elle lut. Le révérend voulut bien se déclarer satisfait et conserver les coupures de journaux. Mais il ne fut pas autrement surpris. Quoi d'étonnant que Charlotte ait du talent ? N'est-elle pas

sa fille ? Tous ses enfants en ont également, et Branwell, croit-il, est encore le mieux partagé. Il a hérité directement du génie paternel. C'est ce génie précisément qui l'a entraîné à commettre quelques erreurs. Mais il se ressaisira ; son père a pleine confiance. Alors il étonnera le monde.

Les trois sœurs ont décidé de rester dans l'ombre, quel que puisse être le destin de leurs livres. La raison de cette volontaire obscurité donne la mesure de leur cœur : épargner à Branwell les regrets, les remords qu'il ne manquerait pas d'éprouver s'il apprenait leur succès.

« Mon frère n'a jamais su que nous avions publié une ligne », affirme Charlotte.

Magnifique charité faite à celui qui, pourvu de dons semblables, avait si lamentablement failli à sa mission.

* * *

Ni *Agnès Grey* ni *Wuthering Heights* ne connurent la glorieuse carrière de *Jane Eyre*. Cependant l'éditeur Newby, spéculant sur un si prodigieux succès, ne manqua pas de laisser entendre que Ellis, Acton et Currer Bell n'étaient qu'un seul et même auteur : un unique cerveau en trois prénoms.

Ces insinuations ne demeurèrent pas sans effet. Elles valurent bientôt à Charlotte une mercuriale de son éditeur.

Quoi ? après s'être engagé par contrat à donner à la maison Smith-Elder son prochain roman,

voilà que M. Currer Bell aurait fait paraître chez Newby deux autres ouvrages, sous des prénoms différents !

Le procédé est au moins singulier et demande urgente justification.

Charlotte était entrée en correspondance amicale avec un M. Williams, homme cultivé, d'esprit fin, qui occupait les fonctions de « lecteur » pour la firme Smith-Elder.

Rempli d'enthousiasme à la lecture du manuscrit de *Jane Eyre*, il n'avait pas soupçonné le sexe de l'auteur à qui il adressait tant d'aimables lettres.

Charlotte, assez émue qu'on puisse suspecter sa bonne foi, juge nécessaire, pour se disculper efficacement, de se rendre immédiatement à Londres flanquée de ses deux sœurs.

Emily, comme on pouvait s'y attendre, refuse de l'accompagner. Elle ne saurait se résoudre à abandonner, même un jour, son aire d'aigle. Anne seule y consent.

Vite on prépare une valise et, sous une tempête de neige, on descend à pied la route glissante qui conduit à Keighley.

Une nuit dans le train, et à l'aube les deux auteurs transis débarquent à Londres.

Où descendre, sinon au *Chapter Coffee House* ? Ce n'est pas exactement un hôtel pour jeunes filles, mais Charlotte y a été naguère menée par son père ; elle n'y est pas inconnue. C'est l'essentiel.

On se restaure, on lisse ses plumes, tant soit peu ébouriffées par les longues heures de cahotant trajet. On se fait porter à Cornhill.

L'arrivée dans la vaste maison d'édition, les antichambres qu'il faut franchir, le luxe de l'installation, la morgue des garçons de salle, ne laissent pas d'impressionner les deux provinciales.

Les voilà enfin parvenues devant la porte du sanctuaire où se tient M. Smith. Longue attente avec le cœur qui bat la chamade. Elles n'osent échanger un mot sous le regard narquois de l'huissier.

Une sonnerie retentit qui leur coupe le souffle : « Faites entrer M. Currer Bell ! »

Un grand jeune homme blond, certainement moins âgé que l'une et l'autre, les regarde avec surprise.

— Je pense qu'il doit y avoir erreur... J'ai demandé qu'on fasse entrer M. Currer Bell.

— C'est moi, monsieur, répond Charlotte timidement.

— Vous ?... Comment cela ? C'est vous, madame, qui seriez l'auteur de *Jane Eyre ?*

— Parfaitement. C'est moi-même. Voilà la lettre que vous m'avez adressée, et voici ma sœur Acton Bell, qui a écrit *Agnès Grey.*

L'élégant M. Smith est tellement abasourdi qu'il reste muet. Il considère cette frêle créature, ce pâle visage, ces yeux de myope sous verres, et ne peut croire qu'une si faible chose ait pu donner le jour à une œuvre si forte.

Que sera-ce tout à l'heure quand il apprendra que *Wuthering Heights* est aussi l'œuvre d'une jeune fille qui n'est pour ainsi dire jamais sortie d'un presbytère de village ! Le roman le plus viril, le plus puissant, le plus hardi de son temps !

Maintenant tout s'est éclairci ; les nuages sont

dissipés et M. Smith s'amuse prodigieusement. Charlotte, qui a repris son assiette, répond à ses questions avec tant de vivacité, d'esprit et de grâce qu'il est conquis.

Chose singulière, au premier regard, elle lui avait paru laide et insignifiante. Et voilà qu'il la trouve à présent charmante. Les yeux sont deux flammes mouvantes sous le front magnifique ; la bouche, un peu grande, est éclairée par des dents éclatantes ; l'ovale du visage, la ligne du cou font une harmonie heureuse, et de toute la personne fluette se dégage une réelle distinction, propre à séduire un délicat.

M. Smith fait appeler son collaborateur, M. Williams, le correspondant de Currer Bell. C'est lui qui, le premier, a lu le manuscrit de *Jane Eyre*. Il en fut si vivement frappé qu'il prévint sa femme que ce soir-là il ne rentrerait pas pour dîner et passa une nuit blanche. C'est lui qui a lancé le premier cri d'enthousiasme.

M. Smith, avec une malice juvénile, tient à lui faire connaître *Monsieur* Currer Bell. Il se délecte par avance de l'ahurissement du digne homme, mis en présence de l'invraisemblable auteur de *Jane Eyre*.

Ce fut une scène assez réussie, d'autant que Williams, soucieux de ne pas couper les effets du patron, chargea quelque peu le rôle.

Cependant George Smith, à force de cordialité, avait mis à l'aise ses deux visiteuses ; il insista pour les conduire chez sa mère qui serait heureuse de les recevoir.

Non, elles préféraient rester à l'hôtel où, du moins, elles passaient inaperçues. Toutefois il était difficile de refuser d'accompagner, le même soir, les sœurs de l'éditeur à l'Opéra. Après un moment d'hésitation compréhensible — comment s'habiller ? — elles acceptèrent, en priant que leur nom ne fût pas prononcé. Elles devenaient les demoiselles Brown, comme Martha, leur servante.

Ce fut une épreuve assez redoutable pour les deux effarouchées en robes montantes, de couleur sombre, que de traverser la foule « fashionable », et railleuse, qui remplissait les couloirs du somptueux théâtre.

Elles s'en tirèrent, grâce à leur parfait naturel et à la distinction de leurs manières. Elles charmèrent les demoiselles Smith qui les retinrent à dîner pour le lendemain, avec M. Williams.

Puis les deux sœurs regagnèrent Haworth, encore sous la griserie du premier baiser de la gloire.

Le mécontentement d'Emily, en apprenant qu'elles avaient révélé à l'éditeur l'identité d'Ellis Bell, doucha tant soit peu leur joie. Charlotte dut recommander à ses nouveaux amis de ne jamais la mentionner dans leurs lettres.

Car des relations suivies avec les familles Smith et Williams allaient mettre dans la vie austère de l'auteur de *Jane Eyre* quelque chose d'inconnu jusque là et de trèoux.

Une correspondance régulière s'établit, et ce fut pour elle l'occasion de composer à son insu l'un des meilleurs morceaux de son œuvre.

***

Cependant les romans des trois sœurs, l'un portant les autres, poursuivaient leur fulgurante et retentissante carrière.

On a peine aujourd'hui, après tant de chemin parcouru dans la voie du réalisme, du naturalisme et du futurisme, à comprendre la sensation qu'alors ils produisirent.

C'est qu'en 1848 on en était encore en Angleterre au genre douceâtre, pommadé, guindé où, dans les fictions romanesques, les sentiments devaient avoir la couleur pralinée des « keepsakes » alors en vogue. C'était le temps héroïque du « cant », le triomphe de l'hypocrisie et des stupides romans féminins, des « silly novels » que raillait dans un article célèbre la future George Eliot, encore inconnue.

Emily et Charlotte, même Anne, la timide, venaient sans se concerter de jeter le premier pavé dans la mare aux grenouilles. Au lieu de l'honnête guimauve coutumière, de vertu, de devoir, d'une sentimentalité en rubans bleus, voici des cœurs disséqués d'une main hardie, l'amour appelé par son nom, la passion vibrante et nue, des vices, des haines, de la volupté, du désespoir !

Quels coassements ! Quelles éclaboussures !

On se voilait la face, on criait au scandale, à l'abomination. *Wuthering Heights* qui, suivant le mot de C. Shorter, « restera à jamais le monument le plus remarquable du génie féminin au dix-neuvième

siècle », parut à certains le dernier degré de l'immoralité, de la dépravation. Les invectives retentissaient parmi les prudes qui, en secret, se délectaient à la lecture des amours de Rochester et de Jane, d'Heathcliff et de Cathy.

M. Williams ne manquait pas de faire parvenir à Miss Brontë, suivant son désir, les innombrables articles que la critique consacrait à son œuvre et à celle de ses sœurs. En dépit des attaques de quelques revues rétrogrades, la portion la plus intelligente du public britannique avait compris que l'apparition de ce trio d'écrivains marquait une date dans la littérature nationale.

Charlotte Brontë, soucieuse uniquement de vérité, décidée à ne suivre que les lignes exactes de son expérience personnelle, venait d'inaugurer en Angleterre le réalisme : la George Sand insulaire ouvrait la voie à George Eliot.

XXII

LE QUADRIGE BRISÉ

De cruelles épreuves se préparaient. Branwell déclinait de jour en jour. Il lui suffisait de deux ou trois verres d'alcool pour atteindre à l'ébriété complète, tant était grande sa faiblesse. Une petite dose d'opium, quelques cuillerées de laudanum le plongeaient dans une stupeur qui se prolongeait des heures durant. Il ne sortait de sa léthargie que la nuit venue, pour retourner boire.

En dehors de ses crises de violence, il était très calme, en proie à une sorte d'hébétude qui ne se dissipait plus.

Il prit l'habitude de rester couché des journées entières, inconscient, constamment sous l'empire de la drogue.

Ce soir-là, il sortit comme à l'habitude pour se rendre au *Black Bull*. Soudain, pris de faiblesse, il s'abattit sur le chemin. Un passant le ramena à grand'peine au presbytère.

Après de longs efforts, on parvint à le ranimer. Il reprit conscience, aperçut son père, qui, à demi-

voix, priait près de son lit, ses sœurs angoissées, muettes. Une sorte de grâce descendit sur son front.

Il trouva des mots d'affection — les premiers depuis si longtemps. Il répondit : « Amen » aux litanies paternelles.

C'était la fin. Quelques heures plus tard il entrait en agonie.

Une crise de *delirium tremens*, brève et soudaine, l'emporta. Il venait d'atteindre trente et un ans.

Une impression de calme, de sérénité merveilleuse se répandit sur le visage, l'instant d'avant si effroyablement tourmenté. Figés dans la mort, ses traits avaient recouvré leur noblesse, leur beauté de jadis.

L'enterrement eut lieu sous des rafales de pluie glaciale. Emily, toujours muette et stoïque, en apparence impassible, refusa de s'en aller avant que fût scellée la dalle où Branwell reposait maintenant à côté de ses petites sœurs.

A la mort de Maria on y avait gravé ces mots qu'elle dut relire sans que son cœur tremblât : « Tenez-vous prêts ! »

Rentrée dans sa chambre, elle s'y enferma pour parler au disparu :

Certains peuvent te haïr et te maudire,
D'autres oublier complètement ton nom,
Mais mon triste cœur te pleurera toujours,
Regrettant tes espoirs déçus, ta renommée brisée.

. . . . . .

Que sur ta mémoire
La pitié étende son tendre cœur !

Que la terre repose légère sur ta poitrine,
Et, ô ciel miséricordieux !
Que ton esprit trouve le repos !

Seule Emily fut profondément atteinte, non seulement dans son affection, mais dans sa chair, par la mort de son frère. Pour l'avoir si souvent, si longtemps soigné, elle le chérissait un peu comme son enfant. Sa douleur ressembla à celle d'une mère qui perd son petit : le meilleur d'elle-même qu'on lui arrache, qu'on tue. Une douleur sans rémission, une plaie qui ne se ferme plus.

Elle est frappée à la source même de la vie. Elle est perdue.

« La mort de son frère l'a tuée », diront les servantes.

La peine de Charlotte fut autre. Elle l'écrivit très simplement à M. Williams, devenu un véritable ami :

« ...Nous l'avons enseveli. Une sorte d'apaisement succède au douloureux émoi de la semaine dernière. Il ne nous est pas permis de le pleurer comme d'autres pleurent ceux qu'ils perdent. La disparition de notre unique frère doit être regardée par nous plutôt comme une miséricorde. Branwell fut, dans ses jeunes ans, l'orgueil et l'espoir de son père et de ses sœurs ; mais arrivé à l'âge d'homme, ce fut tout différent. Notre sort a été de le voir descendre une fatale pente, d'espérer et d'attendre son retour dans une voie droite, de subir les espoirs déçus, les prières sans effet, le désespoir final... et de voir maintenant la fin soudaine et prématurée

de ce qui eût pu être une noble carrière... Ce que je pleure n'est pas une vraie perte. Il n'y a pas de soutien enlevé, de consolation arrachée, de cher compagnon perdu. Il n'y a que la triste extinction de ce qui aurait pu être une vive et éclatante lumière. Il ne reste de mon frère que le souvenir de ses erreurs et de ses souffrances. J'éprouve une si amère compassion pour sa vie et sa mort, un tel regret du vide de toute son existence que je ne puis le décrire. Je n'ai d'espoir que dans le temps pour amener l'apaisement.

« Mon pauvre père avait naturellement une plus haute idée de son fils *unique* que de ses filles, et bien qu'il ait beaucoup souffert par lui, il gémit sur sa perte, comme David pour Absalon : « Mon fils, mon fils ! » refusant toute consolation... »

Le dimanche suivant, Emily, secouée de frissons, accompagna ses sœurs à l'église où se disait un service en mémoire de leur frère. Ce devait être la dernière fois.

Une fièvre insidieuse se déclara. Elle ne supportait même pas qu'on y fît allusion et continuait à vaquer aux soins du ménage. C'était cependant moins nécessaire, puisque maintenant Martha Brown, une des filles du fossoyeur, était là pour suppléer Tabby, impotente et à peu près aveugle.

A mesure que passaient les jours, Emily déclinait. La poitrine déchirée par des quintes de toux de plus en plus fréquentes, elle se refusait à voir un médecin. Elle se fâchait si quelqu'un insinuait qu'elle fût malade.

Ainsi que Charlotte le constatait avec angoisse, d'elle-même elle n'eut aucune pitié, elle qui montrait aux autres tant de sollicitude.

« De ses mains tremblantes de ses membres chancelants, de ses pauvres yeux affaiblis, elle exigeait le même service que naguère. C'était un supplice inexprimable d'être là, d'assister à tout et de ne rien lui oser dire. »

Parfois une accalmie, une rémission d'un instant ranimait l'espoir qui sombrait l'heure suivante.

La toux était chanson coutumière dans cette maison glaciale, battue des vents. Les bronchites étaient chroniques chez le père et ses trois filles. La phtisie galopait. La mort rôdait.

Pour distraire Emily, Charlotte lui lit les lettres de Williams, les revues, les livres qu'il lui adresse avec une touchante constance. Il ne manque jamais de lui envoyer les articles consacrés aux Bell.

Elles en sont, comme de juste, friandes et leurs réactions à ces critiques alimentent la correspondance avec Williams.

« La *North American Review* méritait d'être lue, lui écrit un jour Charlotte. Ils n'y vont pas par quatre chemins ! Quels monstres doivent être ces Bell ! Quels atroces livres ils écrivent !

« Aujourd'hui Emily me paraissant moins oppressée, j'ai pensé que cet article l'amuserait et je le lui ai lu, ainsi qu'à Anne.

« Assise entre ces deux auteurs féroces, près de notre paisible et mélancolique foyer, je les ai considérés longuement.

« Ellis « l'homme au talent remarquable, mais hargneux, brutal et bourru » était affaissé dans son fauteuil, respirant avec peine et, hélas ! si pitoyablement pâle et amaigri. Il ne rit pas souvent, mais il eut un sourire à demi amusé, à demi méprisant.

« Acton tenait un ouvrage de couture. Aucune émotion ne l'amène à se montrer loquace, mais il sourit, lui aussi, laissant parfois échapper une exclamation de calme surprise, à se voir dépeint sous des couleurs si noires. Je me demande comment l'auteur de l'article aurait jugé sa propre sagacité s'il avait pu comme moi observer ces deux jeunes filles.

« Il aurait vainement cherché le collaborateur masculin de Bell et Cº. J'ai ri intérieurement en lisant l'affirmation solennelle que *Jane Eyre* est l'œuvre de plusieurs auteurs « d'esprit et de sexe différents. »

*
* *

Hélas ! c'est fini de rire. Ellis, l'âme du foyer, s'éteint.

Cette pâleur, cette flamme aux pommettes, ces yeux enfiévrés, cette pauvre carcasse efflanquée, ce souffle court, précipité, ces quintes caverneuses disent la fin prochaine.

Et rien à tenter ! Emily n'a que dédain pour les fous qui prétendent enrayer le cours du destin.

Au comble de l'inquiétude, Charlotte se décide à consulter en secret un spécialiste des affections

pulmonaires. Il ordonne diverses précautions, des soins urgents. Emily ne tient aucun compte des conseils et repousse tout remède.

« Il me semble, écrit Charlotte, qu'il n'y a plus pour moi de soleil. Le lien fraternel est puissant et je crois qu'une certaine rudesse, particulière à son caractère, me la rend encore plus chère... Elle est étonnamment stoïque, et ne recherche ni n'accepte la sympathie. Lui poser la moindre question, lui offrir une aide quelconque, c'est l'offenser... »

Emily n'est plus que l'ombre d'elle-même. Ses yeux luisent de fièvre ; ses joues, d'ordinaire d'une pâleur diaphane, sont comme deux flammes ; sa toux est horrible à entendre et lui fait perdre le souffle. Elle n'en est pas moins debout la première et n'a même pas renoncé à courir la lande par n'importe quel temps, toujours avec le seul Keeper. Elle rentre exténuée, grelottante... Le lendemain elle y retourne.

Sans doute pense-t-elle que chaque fois est la dernière et veut-elle revoir ses moors adorés un suprême instant. Elle se sait perdue, mais n'en éprouve ni regret ni crainte. Depuis que son frère n'est plus, si ses lèvres s'agitent pour un vain murmure c'est toujours la même imploration : le rejoindre.

Oh ! laissez-moi mourir ! Qu'enfin la volonté et le destin
Cessent leur lutte cruelle,
Et que le bien conquis et le mal vaincueur
Se dissolvent en un repos unique !

Un matin, peu avant Noël, elle a peine à descendre l'escalier pour aller, comme chaque jour, donner aux chiens leur pâtée. Les bêtes l'entourent, lui font fête plus tendrement, comme si elles avaient l'obscure conscience qu'il s'agit d'un adieu.

Un peu plus tard, Charlotte l'entend gémir dans sa chambre. Elle écoute, le cœur torturé, mais n'ose pas entrer, de crainte de l'irriter.

Alors elle a la pensée de lui donner une joie, en lui apportant une brassée de cette bruyère mauve qui pour elle valait la plus somptueuse des fleurs. Mais l'hiver a saccagé la lande qui n'est plus qu'un désert incolore. C'est en vain que Charlotte se penche au creux des ravines. Elle ne parvient à trouver qu'un unique rameau.

Emily l'accueille sans sourire ; déjà elle n'est presque plus de ce monde. Pourtant, par un prodige d'énergie, elle se redresse, se met en devoir de peigner ses admirables cheveux bruns. Mais le peigne s'échappe de ses mains et elle s'écroule sur la dalle.

Elle n'est pas tout à fait morte. On la relève. Elle veut descendre une fois encore, elle se traîne jusqu'au divan.

Son heure est venue, et quand arrive le médecin, mandé en toute hâte, celle qui écrivit :

« Mon âme ne connaît pas la peur.
Elle ne tremble point dans la sphère orageuse »

aura rompu ses liens « consciente et haletante, dira Charlotte, mais résolue. »

Parmi ceux qui suivent le convoi, le moins affligé n'est pas le fidèle Keeper. Il marche le premier derrière le cercueil. Ensuite il s'attache aux pas du vieux pasteur, reste immobile près de lui pendant la funèbre cérémonie, et personne ne songe à chasser cet humble ami.

Revenu à la cure, il s'accroupit devant la porte de sa chère maîtresse et là, longtemps, sans que rien ne parvienne à le faire taire, il hurle sa douleur.

*
* *

Le père et les deux qui restent ne mettront point en commun leur douleur. Met-on jamais en commun autre chose que les égoïsmes ? Les larmes ne se mêlent pas plus que le sang, et l'on n'est bien pour souffrir que recueilli, seul avec soi-même.

Il y a aussi cette jalousie, cette pudeur farouche de son mal, pour qui sait combien le spectacle d'une violente peine est aux autres irritant.

Le vieillard retourne au drame de sa solitude, comme le chien de l'Ecriture. Anne, à sa mélancolie inguérissable et silencieuse.

Charlotte, plus près de la vie, recherche l'apaisement dans la confidence de son tourment : « Il ne reste plus rien ici d'Emily... Nous avons déposé sa tête chérie sous la nef de l'église, à côté de notre mère, de nos deux sœurs, de notre infortuné frère. La perte est pour nous, non pour elle, et j'éprouve une triste consolation quand j'entends hurler l'ouragan, que je ressens l'acuité de la bise glacée, en pensant que plus rien en ce monde ne peut

la faire souffrir... Sa fièvre est calmée ; son repos n'est plus troublé ; sa toux caverneuse a cessé pour toujours. Nous n'assisterons plus au déchirant conflit entre son inflexible volonté et son corps fragile. »

* * *

Il manquait encore au tableau une touche pour qu'il acquît tout son relief, celle que l'ironiste macabre se plaît à poser en marge des grands portraits.

Emily vive, *Wuthering Heights*, son œuvre unique à tous égards passe presque inaperçue, brillant satellite de *Jane Eyre*. Nulle injure glorieuse, pas même une épithète élogieuse. Rien, cette affreuse agonie des livres : le silence.

Elle morte, on la découvre.

On pousse des clameurs d'enthousiasme ; on lui assène du prodigieux, du sublime : tous les maux du grand répertoire. Comme pour ces toiles obscures qui, le peintre jeté à la fosse commune, se chiffrent brusquement par cinq et six zéros.

Ici, point de complot : la vie seule.

Sydney Dobell, le premier bat le branle. Il déclare le livre d'Emily aussi exceptionnel que le *Paradis perdu* ou le *Voyage du Pèlerin* et poursuit :

« Sa puissance est absolument titanique ; de la première page à la dernière, il est terrible, il est vrai... et bien cruel à lire. Nous restons abasourdis en apprenant qu'il fut écrit par une modeste jeune fille inexpérimentée. Emily Brontë a dessiné dans

son Heathcliff un scélérat dont on ne trouve le pendant que dans le Jago de Shakespeare. Même le Méphistophélès de Gœthe est un gentleman comparé à lui. »

Mathew Arnold célèbre lyriquement :

Cette âme qui n'eut point d'égale,
En puissance, en passion, en véhémence,
En hardiesse et en souffrance,
Depuis que Byron n'est plus,

Le poète Swinburne accorde à Emily du génie. Celui-ci la dit « incomparable », celui-là « surhumaine ». On s'émerveille, on se passionne, on délire. Si tard !

Maeterlinck, à son tour, s'est penché sur le cœur de cette extraordinaire fille et longuement l'a écouté battre :

« Elle n'eut jamais d'amour, dit-il, elle n'entendit pas une seule fois retentir sur la route le pas merveilleux de l'amant, et cependant celle qui mourut vierge à vingt-neuf ans a connu l'amour, a parlé de l'amour, en a pénétré les plus incroyables secrets, au point que ceux qui ont le plus aimé se demandent parfois quel nom donner encore à leur passion, quand ils apprennent d'elle les élans, les mystères d'un amour à côté duquel tout semble accidentel et pâle... Elle tourne autour des réalités extérieures de l'amour avec une innocence qui peut nous faire sourire, mais où a-t-elle appris ces réalités intérieures qui touchent à tout ce que la passion a de plus profond, de plus illogique, de plus inattendu,

de plus invraisemblable et de plus éternellement vrai ?

« ...Peut être manqua-t-il un effort dans la vie d'Emily. Elle avait toutes les audaces, toutes les passions, toutes les indépendances dans son âme ; mais, dans sa vie, toutes les timidités, tous les silences, toutes les inactions, toutes les restrictions, les abstentions, et les préjugés qu'elle méprisait dans sa pensée. C'est trop souvent l'histoire des âmes trop pensives. »

*
* *

Jamais elle ne saura qu'il y a un seul être sur terre pour la comprendre, pour l'aimer.

Que lui eût importé ! Pas une goutte de fiel sur sa lèvre. L'amertume est pour celui dont la lourde semelle colle au sol, non pour le grand oiseau à l'aile ardente qui considère le soleil face à face.

Elle plane au-dessus des faiblesses, sans pitié pour elle, si pitoyable aux autres.

Rien ne la rebute, rien ne l'effraie, rien ne l'étonne, car son mépris dépasse la terre et les hommes.

Seuls peut-être les misérables, les indignes, les dépravés, les déchus soucient cette fille si pure.

Son horreur de l'insipide l'amène au goût de l'horrible. Mais quelle que soit la souillure où elle plonge, sa belle main en sort immaculée.

D'ailleurs tout se tient, s'enchaîne et s'explique.

Elle refuse d'admettre le libre arbitre, car avant tout autre elle soupçonna le joug héréditaire et

qu'une âme basse, noble ou féroce est comme la teinte des prunelles.

C'est le secret de son inépuisable indulgence ; c'est le plus haut enseignement de sa vie.

N'ayant ni espoir, ni joie, ni croyance, elle suspend le cours du malheur, sauf un jour, et ce jour-là son cœur s'arrête : elle meurt.

Elle ne pouvait aimer qu'un dieu ou un monstre, expression diverse d'objet semblable. Les dieux sont démonétisés et le dernier monstre est mort sur son île...

Aussi n'a-t-elle jamais attendu celui qui n'est pas venu. Elle savait qu'il ne viendrait point. Dès son jeune âge, elle fût avertie qu'elle était sans pair et que les possibilités offertes n'étaient point à sa mesure.

Devant la faillite de sa destinée, patiemment, elle espéra l'Heure, jetant parfois, parmi les hurlements de la tempête amie, son cri d'amour sans écho :

« Et quand même l'homme et la terre seraient anéantis,
Quand même les astres et l'univers cesseraient d'être
Et que Toi et Moi nous resterions seuls
Toute existence subsisterait en Toi...

XXIII

« SON DERNIER ÉTÉ »

Emily n'est plus. Mais, chose incroyable, pour le monde, la vie continue comme si rien n'était changé. Le heures courent l'une après l'autre, égales, placides, sans jamais accélérer ni ralentir leur pouls.

Les croque-morts, les *mourneurs*, longues écharpes de crêpe pendant de leurs hauts chapeaux, se sont assemblés au *Black-Bull*, avec les amis du défunt et son cousinage, pour les libations rituelles.

Ce n'est pas un usage si ridicule ; mais pour celui qui vraiment souffre, quelle terrible découverte que l'indifférence universelle à son malheur.

On croit celui-ci — après soi-même — le centre du monde. Il disparaît... et l'air n'a pas le plus léger frémissement ; pas une feuille ne bouge sur l'arbre. Du moins pour les intimes !... Oui, pendant deux ou trois jours, la perspective fâcheuse d'inévitables corvées...

Charlotte, sincèrement, pensait que la mort d'Emily allait faire date, qu'un pieux respect

s'étendrait sur le pays assez heureux pour l'avoir vue naître, assez infortuné pour la voir mourir.

Elle ne se trompait point.

Précisément la *Quarterly Review* consacre un grand article aux trois Bell. Pour lui conférer plus d'autorité, plus de poids encore, il est anonyme.

Penchons-nous avec Charlotte sur la page :

« ...*Jane Eyre* se distingue par la grossièreté du langage et la liberté du ton. C'est pourtant un livre remarquable. Nous n'avons pas souvenir d'une œuvre réunissant tant de talent à si horrible mauvais goût. Et c'est ce qui a contribué à son succès. De nos jours on n'aime rien tant que la rudesse et la vulgarité. Jane est une créature dénuée d'intérêt, sentencieuse et pédante, sans la moindre fraîcheur d'âme. Le danger de ce livre, c'est qu'il est la personnification d'un esprit rebelle et impie. L'héroïne, il est vrai, déploie une grande force morale pour résister au mal, mais cette force est celle d'une âme païenne qui se fait à soi-même sa propre loi. La grâce divine ne se manifeste pas en elle. Cette autobiographie est nettement antichrétienne. C'est un murmure continuel contre le bien-être des riches et les privations de la classe pauvre, un murmure contre la Providence. On y entend une perpétuelle revendication des droits de l'homme que ne justifient ni la sainte Ecriture ni la volonté de Dieu. Ce ton de mécontentement impie est d'une sournoise malfaisance...

« Diverses rumeurs ont couru quant à l'identité de l'auteur. Pour certains, c'est la gouvernante des enfants de M. Thackeray, celle qu'il a dépeinte

dans Becky Sharp, et c'est lui-même qui a servi de modèle à Rochester. Pour nous, cette question nous laisse indifférent. Qui que soit Currer Bell, c'est une personne d'une grande puissance intellectuelle, ignorant tout de la bonne société et associant des goûts grossiers aux doctrines du paganisme.

« Ces traits déplorables apparaissent plus ou moins dans les œuvres des trois Bell, que ce soient des frères, des sœurs ou des cousines. Leurs livres se ressemblent, et les figures comme Cathy et Heathcliff (dans *Wuthering Heights)* sont trop odieusement et abominablement païennes pour être goûtées même par la classe la plus éhontée des lecteurs anglais... Si nous devons, malgré tout, attribuer *Jane Eyre* à une femme, c'est une de celles qui pour des raisons suffisantes, ont dû depuis longtemps être rejetées par les personnes de leur sexe... »

Brusquement Charlotte a laissé tomber la brochure. Elle ne peut plus lire. Elle ne veut pas en savoir davantage. Ses yeux sont brouillés, son cœur est en déroute. Et rapides, précipitées, abondantes, les larmes ruissellent sur ses joues pâles et creuses.

Ne sourions pas... comprenons-la ! Tant de traverses, ce synchronisme des faits, et puis cette absence de philosophie. Jamais elle ne soupçonnera qu'en ce jour elle a reçu la plus belle des gerbes, qu'une somptueuse couronne vient d'être déposée sur une dalle.

On lui eût expliqué longuement pourquoi, elle se fût refusée à comprendre.

Les femmes, pourtant si promptes à la critique, aux yeux si aigus pour découvrir la faute, la tache, la ride chez l'autre, ne peuvent endurer le blâme. On *flatte* un cheval ou un chien. On *caresse* un chat : la plus légère tape, et les griffes saillent. Cependant comme elles savent déchiqueter et haïr la rivale plus belle ou plus chanceuse. Mais elles n'analysent point. L'abstraction n'est pas leur fait ; elles n'entendent pas que l'éloge sonne souvent l'ironie ; que l'invective, la haine est le seul hommage parfait, sincère.

Charlotte ne reconnaît même pas une patte féline dans cet article qui la consterne. Aucun des mots qui s'imposent ne lui traversent l'esprit : consécration définitive ; certitude d'avoir bâti sur le roc. Pour un château de cartes, une chiquenaude, un souffle, rien ! Pour le béton : le mortier ! Certitude d'avoir frappé d'une main ferme, certitude d'avoir fait mouche : le triomphe !

Non, un accablement profond, les « peut-on penser cela de moi ! et de ma pauvre Emily, si virginale ! Mon Dieu, pourquoi nous sommes-nous mêlées d'écrire !... »

Elle ne pourra même pas savourer le miel de la riposte. Et pourtant quoi de plus doux, quoi de plus délicieux ? Une femme qui crève de jaunisse l'a injuriée. Une autre qu'elle ne connaît pas encore, une romancière jeune, belle, charmante comme savent être les Anglaises lorsqu'elles s'en mêlent, mettra pour elle flamberge au vent.

« C'est une lâcheté, écrira-t-elle. Quel est le personnage anonyme qui ose dire d'une femme

inconnue qu'elle est rejetée par les personnes de son sexe ? »

Ah ! Mrs Gaskell, vous qui deviendrez l'amie, l'historiographe de Charlotte Brontë *post mortem*, pour ce geste de justice et de bonté, soyez bénie !

Le cautère n'agit pas. Charlotte reste enfoncée dans son marasme. Elle écrit le contraire de ce qu'elle pense, comme nous faisons tous .

« Je crois qu'en ce moment les contrariétés me laissent indifférentes. Les coups de fouet que la *Quaterly Review* m'applique d'une main si impitoyable ne peuvent me blesser, pas plus que des louanges ne m'auraient réjouie. Currer Bell éprouve, dans sa douleur, un détachement absolu des comptes-rendus et des critiques. Leur approbation pourrait alourdir le poids qui écrase son cœur, mais leur blâme le laisse sans amertume. »

Aux heures d'épreuves, nous avons tous écrit choses semblables. Mais en voici de nouvelles, qui se préparent :

L'automne et l'hiver ont emporté Branwell, puis Emily : le printemps sera-t-il également impitoyable ? Il est tout en givre, en rafales, en tempêtes glaciales. Dans la morne maison qui se vide — bientôt il n'y restera plus qu'un octogénaire qui, lui, semble immortel — on claque des dents.

La mort de cette sœur chérie a été pour Charlotte un sévère avertissement. Elle croyait Emily solide comme un roc.

Elle s'inquiète maintenant de cet air de fragilité épars sur le charmant visage d'Anne.

Quand on vit côte à côte, quand on se voit à

chaque heure du jour, on cesse de se voir ; les lentes transformations échappent au regard le plus vigilant. Il faut une circonstance tragique pour que s'ouvrent les yeux, pour qu'on découvre tout à coup que des paupières sont violettes, des orbites creuses, des joues tirées et pâlies, un souffle court, et que chaque soir, à heure fixe, reparaît cette légère poussée fébrile qui sonne le glas.

Et soudain Charlotte s'émeut de la délicatesse de cette frêle plante que le vent âpre des moors va flétrir. Elle ne se doute pas encore qu'Anne aussi, comme la bruyère chantée par Emily,

a fleuri son dernier été.

Oh ! celle-ci est infiniment docile. Elle est la douceur, la soumission même. Elle se plie avec un gentil sourire à toutes les prescriptions imposées par sa sœur, se laisse longuement examiner par le médecin dont le front se barre et qui hoche la tête.

On est riche maintenant, grâce aux revenus de *Jane Eyre*, de *Wuthering Heights*, d'*Agnès Grey !* Et même un deuxième roman d'Anne : *Le locataire de Wildfell Hall* va paraître.

Suprême effort qui acheva de l'épuiser. Elle l'a écrit dans une sorte de hâte fébrile. Sentait-elle que ses jours étaient comptés ?...

La famille est réduite... Ah ! on n'épargnera rien pour soigner, pour sauver Anne...

Mais le remède qui la guérirait est si subtil, si difficile à découvrir, si rare ! Il se nomme le bon-

heur, la joie... Il tient peut-être en un mot : l'amour? Où prendre cette panacée précieuse ?

Charlotte essaye de tromper sa tristesse, ses inquiétudes, en se remettant à écrire. Elle a repris son troisième roman, *Shirley*, qui sera comme le monument funéraire d'Emily. Sa sœur géniale, si noble, si pure dans sa hautaine réserve, occupera le centre de l'œuvre. On verra Shirley lisant, assise près de l'âtre, un de ses bras entourant le cou de son énorme chien, selon la pose qu'affectionnait Emily. Elle incarnera dans son aristocratique élégance le milieu où Charlotte aurait aimé voir régner sa sœur, parmi la richesse et la beauté.

Et le premier chapitre écrit après la mort d'Emily porte ce titre emprunté au vieux Bunyan :

La Vallée de l'Ombre de la Mort.

Cette vallée, il faut encore que Charlotte la parcoure. Pour l'heure il n'y a qu'une tâche qui compte : la santé d'Anne qui s'étiole, qui se meurt. Il faut, d'urgence, abandonner les autres soucis, l'emmener sous un ciel plus clément.

*
* *

Elles partent toutes deux pour Scarborough, la plage élégante qu'Anne elle-même a choisie. Elle y venait naguère — quand elle ne songeait pas à la mort — avec ses élèves. Elle espère peut-être s'y chercher, s'y retrouver.

Le long, lent voyage se poursuit avec dix changements, des trains poussifs, des courants d'air et des cahots de char à banc.

Si l'on découvrit la force de la vapeur en un jour, il fallut cent ans pour découvrir les ressorts et boucher les fissures.

On rencontre heureusement de bonnes âmes, apitoyées par le spectacle de cette mourante et de sa toute petite sœur noire, presque aussi frêle.

Des bras robustes s'emparent du fragile corps ; on le transporte à travers les voies, d'un train à l'autre, on le hisse à ces hauteurs vertigineuses des wagons d'alors.

Enfin on arrive. Ellen a rejoint les voyageuses. On installe le pauvre débris dans un chalet de poupée, face à la mer.

Anne n'a même plus la force de jouir de la vue du large, de la chanson des vagues. Elle sent qu'elle va mourir. Alors un grand désespoir s'empare d'elle, non point de quitter la vie qui ne lui a jamais apporté un sourire, mais de mourir loin de la maison.

Elle veut repartir tout de suite, sans attendre même un jour, car elle devine qu'elle aura juste le temps d'arriver.

Le médecin inconnu qu'on appelle assure qu'elle est trop faible ; il faut d'abord qu'elle reprenne quelques forces...

C'est bien, elle a compris.

Anne qui a toujours ignoré la révolte se résigne à rendre au grand Tout, loin du home, son âme pure et légère. Elle est seulement très triste. Ses derniers moments en seront assombris. Elle reste parfaitement calme. Elle attend patiemment que s'éteigne la lampe sans huile, lampe d'une vierge

sage pourtant ! Elle parle de sa mort comme d'une chose toute simple, sans importance.

Ellen et Charlotte sont bouleversées par le spectacle de cette grande enfant si douce qui accepte avec un si beau courage l'inéluctable épreuve. Brusquement elle se sent sur le point de défaillir. Le souffle lui manque.

— Je crois que je m'en vais, dit-elle.

On court chercher le médecin. Il parvient à la ranimer. Elle prie qu'on la laisse seule un instant avec lui.

— Je sais que je suis perdue... je n'ai pas peur de la mort... je vous demande de me dire sincèrement ce qu'il me reste à vivre.

Qu'auriez-vous répondu ? D'abord vous auriez souri ; vous auriez affectueusement grondé, menti par charité, par pitié, par devoir ; vous auriez dit :

— Des mois, des années. Vous auriez inventé une merveilleuse fable, trouvé des précédents, des preuves. Lui, cet homme, répond — ah ! où prend-il cet abominable courage ?

— Quelques heures.

— Ah ! bon... si vite ? Je vous remercie de m'avoir dit la vérité.

Elle rappelle Ellen, lui confie Charlotte, lui fait promettre de ne pas l'abandonner, d'aller souvent auprès d'elle, de lui écrire toujours. Elle exprime le regret de ne pouvoir embrasser son père (oh ! mourir à la maison, comme tous les siens !) Puis elle se ravise, songeant que cela vaut mieux pour lui. Elle prie Charlotte de ne plus la quitter mainte-

nant jusqu'à la fin, de lui laisser ses deux mains dans les siennes jusqu'au bout.

Voilà ! elle est bien, elle est prête, à peine un peu plus mélancolique qu'à l'ordinaire.

La seule chose pénible, c'est qu'elle étouffe; sa respiration devient de plus en plus difficile. Mais c'est très bref. Elle se soulève tout à coup. Ses yeux s'ouvrent démesurément, puis sa tête retombe. C'est fini : elle dort pour toujours.

« Anne est morte doucement, paisiblement, écrit Charlotte. Trois minutes avant d'expirer, elle m'a dit qu'elle était heureuse de passer de la terre au ciel. »

Seule avec Ellen dans cette demeure étrangère, Charlotte ensevelit la dernière de ses sœurs. Elles sont seules également pour l'accompagner au cimetière où elle va reposer, loin des siens.

Charlotte est si désemparée, si triste qu'elle n'a pas la force de rentrer à Haworth. Ah ! l'horrible chose de voir mourir un à un tous les êtres qu'on aime et de continuer à vivre après eux, sans eux ! Quelques mois ont suffi pour les enlever tous les trois !

Et maintenant, retourner dans la lugubre maison à jamais silencieuse... Ne plus y voir l'altière silhouette d'Emily, ne plus entendre la voix si douce d'Anne, ne plus même prodiguer ses soins au frère misérable ! Non, elle n'en a pas le courage.

Et puis c'est ici, à Scarborough, qu'Anne s'est endormie. Elle ne peut se résoudre à abandonner

cette tombe que chaque jour elle fleurit. Tâche douloureuse. Tâche précieuse.

Des semaines passent ainsi.

Là-bas le vieillard qui l'avait tout d'abord engagée à rester auprès de la morte, maintenant s'impatiente. Il ne comprend pas pourquoi Charlotte s'attarde si longtemps loin de lui. Sa place est au foyer.

Oui, c'est le devoir. Il est nécessaire, pour bien des raisons, qu'elle reprenne les travaux si douloureusement interrompus.

Elle passe sa dernière journée, de l'aube jusqu'au soir, autour du coin de terre qui recouvre une pauvre dépouille. Elle ne se lasse point de le sarcler, de l'orner, de disposer gracieusement les fleurs, avec des mains tendres de maman auprès d'un berceau.

Enfin un dernier regard qui ne veut plus finir, une dernière larme, un dernier adieu, et elle laisse la petite morte à sa solitude définitive

XXIV

LE TITAN

Charlotte appréhende terriblement son retour dans la maison vide où tout évoque les êtres chers qui ne sont plus, où chaque objet va rappeler un geste, un mot, un épisode d'une existence à jamais abolie et qui paraîtra merveilleuse, parce qu'elle ne peut plus revivre.

Le train l'a déposée à la proche station. Elle marche le cœur lourd. Elle gravit la côte lentement. Elle voit la sombre demeure qui se dresse solitaire au bord de la lande.

Une détresse infinie l'accable. Elle n'a plus la force de poursuivre. Elle s'arrête, s'assied sur une borne, sanglote.

Soudain deux formes mouvantes, deux bolides, dévalent la rude montée, se précipitent au-devant d'elle. Et ce sont des glapissements, des cris d'une allégresse débordante.

De loin, les chiens l'ont flairée, alors qu'ils ne pouvaient pas encore l'apercevoir, et rien désormais

n'aurait pu les retenir. Keeper et Flossy se jettent sur elle, délirants, la couvrent de rudes, d'adorables caresses. Ils l'ont obligée à se relever, mais l'empêchent d'avancer par leurs gambades éperdues, leurs bonds frénétiques.

L'une de leurs maîtresses est enfin revenue ! Les deux autres reviendront aussi certainement. Tous les espoirs sont permis. Leur joie est sans mélange et leurs âmes transparentes sont toutes pleines de clarté.

Rien d'expressif, de touchant, de sincère comme ce bonheur naïf et débordant des chiens au retour des êtres qu'ils aiment.

Charlotte se sent réconfortée par cet accueil qu'aucune démonstration humaine n'égalerait. Elle presse sur son cœur les bonnes bêtes si délicieusement affectueuses, mais qui bientôt s'inquiètent, qui obstinément tournent leurs regards sur la route, qui hument l'air et qui s'attristent...

« Les pauvres bêtes pensaient, écrit-elle à Ellen, que, puisque j'étais revenue, les autres, si longtemps absentes, n'étaient pas loin. Hélas ! Keeper qui est resté près de la couche d'Emily expirante, qui a suivi ses funérailles, peut remonter chaque jour jusqu'à sa petite chambre : il ne l'y trouvera pas. Et Flossy, l'épagneul favori d'Anne, peut chercher partout : je ne l'ai point ramenée. »

Charlotte fait un effort désespéré pour secouer sa torpeur, ranimer son énergie défaillante, se remettre à l'œuvre entreprise.

Mais avec ce poids sur l'esprit, sur le cœur !

Vraiment le sort est avec elle trop injuste. Qu'a-t-elle fait au ciel ? Quelle malédiction l'accable ? Elle n'en peut plus, elle crie sa détresse à l'ami paternel, M. Williams :

« Quand le soir vient, quelque chose se révolte en moi contre ma solitude. Le sentiment de ce que j'ai perdu et que je voudrais avoir devient trop douloureux. Alors je me rebelle et la seule pensée de mon cher père dans la pièce voisine et des deux braves servantes dans leur cuisine, ou bien quelque caresse des bons chiens peut me ramener à des sentiments plus raisonnables. Quant aux nuits, si je pouvais me passer de dormir, je n'essaierais même pas. Eveillée je pense, endormie je rêve d'elles. Et je ne les revois pas en santé ; je les vois au milieu de leurs tourments, de leurs souffrances. Cependant ce fut pis encore après la mort de Branwell. Mes nuits étaient alors si atroces que je ne veux même pas essayer de décrire ce qu'étaient mes réveils. »

Avec une affectueuse insistance, M. Williams et M. Smith l'engagent à reprendre son travail. N'est-ce pas le meilleur dérivatif aux pires chagrins, celui qui console en respectant, qui ne fait pas oublier et cependant apaise.

Les feuilles blanches sont là, encore immaculées, où elle pourra déverser le trop plein de son âme torturée. Il faut achever *Shirley*. Certes, elle ne retrouvera pas la verve humoristique qui lui a fait esquisser naguère la silhouette caricaturale de trois curates de Haworth. C'en est fait de plaisanter ; mais elle les a peints en touches si justes

et d'un tel accent que les jeunes clergymen s'y reconnaîtront après la parution de *Shirley*.

Et faisant preuve de plus d'esprit que ne leur en accordait Charlotte, ils iront jusqu'à se donner, dans l'intimité, les noms fictifs dont elle les a affublés.

L'un d'eux, qu'elle appelle le révérend Macarthy, n'est autre que M. Arthur Bell Nicholls, cet Ecossais taciturne qu'une timidité invincible rendait ridiculement gauche et emprunté. Collaborateur du révérend Brontë depuis quatre ans, il avait, dès l'abord, frappé Charlotte par « l'étroitesse de son esprit ».

« M. Macarthy, écrit-elle, est malade huit jours s'il s'est trouvé en visite avec un *dissident*, ou s'il a aperçu un *quaker* entrant au temple son chapeau sur la tête... C'est un parfait honnête homme... mais étant homme, il a les faiblesses d'un homme. »

On s'est avisé, à divers traits, que Charlotte tenait en assez piètre estime le sexe prétendu fort. Mais aussi quels spécimens eut-elle sous les yeux ? Son père ? — Sans doute s'abstint-elle en fille respectueuse de juger celui que Maeterlinck — un peu bien sommairement — déclare « l'être le plus nul, le plus prétentieux, le plus égoïste qu'on puisse imaginer ».

Branwell ? — Certes, merveilleusement doué, mais esclave de ses vices, de sa paresse, et si lâche !

Constantin Heger ? — Ah ! par suite de quelle aberration a-t-elle pu aimer cet autre parfait égoïste qui paraît, à distance, si totalement dénué de séduction ?

Enfin les curates, à qui tant de fois elle a dit et écrit leur fait ? — Imprudente Charlotte ! Ne regrettera-t-elle pas un jour d'avoir ainsi parlé quand l'un d'eux entrera dans sa vie ?

Mais dans *Shirley* ces personnages ne sont que des comparses sur lesquels elle ne s'arrête guère. Ce qu'elle veut, c'est faire revivre le charme, les vertus, les talents, non seulement de l'une, mais de ses deux chères mortes.

Elle se passionne à tel point pour ce pieux monument du souvenir qu'en peu de mois le roman est achevé, aussitôt expédié aux éditeurs qui font diligence pour lui donner son essor.

C'est un nouveau succès. La renommée de Currer Bell grandit, s'affermit, s'amplifie, se précise.

Cette fois, la passion n'occupe pas, comme dans *Jane Eyre*, le premier plan, et les prudes n'ont pas lieu de s'insurger. Néanmoins certains s'irritent, s'indignent. Traiter ainsi d'honorables clergymen ? La marraine de Charlotte, épouse d'un *vicar*, rompt nettement avec elle et miss Wooler elle-même lui exprime un vif mécontentement. Tant mieux ! on ne saurait avoir trop d'ennemis.

D'autres amitiés vont combler les vides. Les Smith et les Williams ne laissent pas Charlotte s'enliser dans la lugubre torpeur de Haworth.

Sur leurs instances répétées, malgré son horreur du monde et de la vaine agitation des grandes villes, elle se rend à plusieures reprises à Londres. Au cours d'un de ces séjours, mémorable événement : une invitation à dîner chez *le Titan*.

C'est ainsi qu'elle désigne Thackeray. Elle en perd l'appétit, le repos, la tête : être reçue par le Titan, pour elle l'écrivain le plus prestigieux du siècle, l'auteur du *Livre des Snobs*, de *Vanity Fair*, le champion du jeu de massacre, le géant terrible et séduisant !

Tant de légendes sur son compte ! Sa fortune fabuleuse dilapidée, ses aventures galantes qu'on assure innombrables, l'auréole effrayante de Paris où il vécut des années la vie d'artiste, admis dans l'atelier de Gros. Cet abominable et délicieux scepticisme, cette ironie mordante qu'il en a rapportés, son génie de la satire, de la caricature ! Il crève les baudruches aussi bien avec son crayon qu'avec sa plume. Toute son existence houleuse et fantasque d'affranchi. Plus que tout, son douloureux roman d'amour. A vingt-cinq ans il rencontra celle que depuis toujours il attendait, qu'à travers toutes il cherchait, celle, l'unique, qui pour chacun fut mise au monde, avec qui il formera, s'il la découvre, le couple parfait, recréant l'unité originaire de l'être.

Ces deux-là, dès qu'ils se virent, se reconnurent, s'aimèrent, s'unirent. Ce fut l'incomparable épanouissement de tendresse qu'apporte aux élus le mariage avec son élément stable et sûr — cause d'irritation et de discorde pour les mal assortis.

Un long enchantement. Le rêve caressé qui prend corps : « Un enfant de nous ! Le fruit de notre amour... » Un deuxième, bientôt un troisième. A l'instant où celui-ci voit le jour, le second tombe malade et meurt. Alors dans la pauvre cervelle de l'accouchée, un de ces bouleversements profonds,

inexplicables, une de ces névroses où sombre sa raison. Brutalement, elle cesse d'aimer, elle ne peut plus supporter même la vue de l'homme adoré la veille.

Lui la chérit toujours. Il ne peut pas croire, il se refuse à admettre que leur bonheur soit définitivement brisé. Il espère un retour de lucidité et leur commune ivresse renaissante.

Des années ont passé. Il n'est pas parvenu à arracher de son cœur la démente bien-aimée. Il n'y parviendra jamais.

Charlotte a appris tout cela. Elle est avide, anxieuse de voir dans son intimité le géant de stature et de génie, si redoutable à ses contemporains, si faible par devant un frêle visage vide. Elle n'oublie pas non plus les racontars qui firent d'elle la maîtresse de l'écrivain, après sa malencontreuse dédicace.

Elle songe au tourment qu'il dut éprouver à la lecture du roman, au tableau de la folle, épouse de Rochester et qui le poursuit de sa haine.

Toutes ces pensées importunes l'assaillent comme l'heure approche. Ira-t-elle ? Elle est éperdue, tremblante, mais une force plus puissante que sa volonté met un devant l'autre ses pieds qui la conduisent chez « le prophète ».

Du moins George Smith sera là. Cette présence fera diversion.

Haletante, elle est introduite et aussitôt recule. Il lui semble que de chaque coin du salon des projecteurs l'inondent de leur lumière crue, comme une vedette. Vingt paires d'yeux se braquent sur

elle, la rumeur confuse des voix cesse à l'instant où le Titan vient au devant d'elle et s'écrie abominablement :

« Salut à l'auteur de *Jane Eyre !* »

Soudain elle se sent nue, déshabillée publiquement par cette parole qu'elle déteste. Et c'est exactement ainsi. A tous ces gens assemblés elle a livré plus que son corps : son âme, ses plus secrètes pensées, sa sensibilité profonde, ce qu'en dix années conjugales un époux n'aurait pas connu d'elle. Elle s'est vendue au premier venu pour le prix d'un livre.

Pareille découverte en cette minute atroce où tous l'observent ! Elle blémit de confusion, d'humiliation. de détresse. Elle souhaite de fondre, disparaître. Il lui prend envie de se cacher derrière un meuble, un rideau, mais Thackeray lui a offert son bras, si haut perché qu'elle doit lever au ciel une main implorante pour l'accrocher. Dieu ! quel tableau ridicule !

En manière d'hommage il l'interpelle avec des phrases empruntées au Rochester de *Jane Eyre*. Tel est son trouble, son émoi qu'elle ne les reconnaît pas, répond des banalités, balbutie n'importe quoi, stupide.

Et le cercle se forme, se ferme autour du couple de foire : le géant et la naine. Elle attend qu'on jette des sous. Elle demande au ciel de mourir sur l'heure, mais le ciel ne l'entend pas.

Il lui semble qu'on l'a attirée dans un guet-apens. Elle comptait sur trois ou quatre convives et voilà qu'on l'exhibe à une foule : c'est une trahison.

Quelqu'un doit bien s'amuser...

A table elle ne peut desserrer les dents, même pour une bouchée, mais elle prend une résolution : le dîner achevé, elle s'enfuira aussitôt. Un moment de plus et ses nerfs vont casser. Alors le désastre : l'évanouissement ou la crise de larmes.

Enfin on se lève. Elle va filer « à la française », comme on dit à Londres, sans adieux, sans qu'on la remarque. Mais voilà d'autres invités qui surgissent, réclament l'attraction annoncée à l'extérieur : Jane Eyre en chair (très peu) et en nerfs !

Elle aperçoit une porte entr'ouverte. Elle s'y engouffre au hasard, sans savoir où elle va. Elle tombe dans le bureau de Thackeray où se tiennent ses deux filles. Les enfants considèrent ébahies cette petite personne effarouchée.

— Ah ! s'écrient-elles de bonne foi. C'est « Miss Jane Eyre ! »

Encore ! Même dans la bouche des innocents ! La gloire a ses revers.

* * *

Une autre fois, informée que Thackeray donne une conférence, avide de l'entendre, elle se glisse dans la salle, se dissimule parmi l'assistance.

Rien n'échappe à l'œil de l'aigle. Tandis qu'on présente le conférencier, il signale à ses voisins la place qu'occupe Currer Bell. Ceux-ci la désignent à d'autres. Le bruit se répand de proche en proche. Des têtes se tournent et un malaise grandissant s'empare d'elle.

L'heure écoulée, elle se hâte vers la sortie, impatiente de se soustraire à cette curiosité indiscrète et gênante.

Voilà qu'une double haie s'est formée, comme pour une actrice. Des mains battent.

— Bravo ! Jane Eyre ! crie-t-on.

Elle pense mourir de saisissement. Il faut la soutenir, l'emmener en toute hâte, car ses jambes fléchissent sous le poids de cet accablant hommage.

Depuis ce temps, les femmes ont pris une autre assiette !

XXV

LES ILLUSIONS PERDUES

Après ces redoutables épisodes, elle jure de ne plus quitter Haworth. Là, du moins, sa délicatesse n'est jamais froissée, sa pudeur jamais offensée. Comme elle comprend maintenant Emily et sa farouche résolution de ne point quitter sa tanière !

Mais tout et tous semblent se liguer contre son repos, spécialement son éditeur, George Smith. Le moyen de résister à celui-là, si charmant ! Ne s'est-il pas mis en tête de commander au peintre Richmond le portrait de Currer Bell ! Pour lui-même ? Non. Pour l'offrir au révérend Brontë.

Il est bien évident qu'elle ne saurait sans mauvaise grâce refuser. Les séances de pose commencent, prolongeant d'autant son séjour à Londres.

Cependant les choses vont assez mal. L'artiste ne parvient pas à saisir l'expression à la fois mobile et mélancolique de Charlotte. Qu'y a-t-il dans cette physionomie de si difficile à fixer ? Quelle en est la clef, le secret ?

Un jour, comme elle entre dans son atelier, Richmond s'écrie :

— Quel dommage, miss Brontë, que vous ne soyez pas arrivée une minute plus tôt ! Vous auriez fait une intéressante rencontre...

— Qui cela ? M. Thackeray ?

— Non. Le duc de Wellington. Il sort d'ici.

C'est comme une brume qu'un rayon de soleil dissipe, découvrant un paysage insoupçonné. C'est une lumière qui soudain s'irradie sur la frimousse austère, une lumière intérieure qui jaillit des yeux, embrase les joues, fait palpiter les narines, anime mystérieusement et colore chaque ligne du pâle visage.

Wellington ! Son premier amour, le héros de ses jeunes ans, celui avec qui, durant des semaines, elle fila la parfaite idylle sur un îlot de rêve !

Le peintre l'observe. Hâtivement il crayonne. Il tient le fil. Il peut enfin déchiffrer ces traits longtemps illisibles.

Malgré tout, cette pointe sèche, le seul portrait qui soit resté de Charlotte, avec quelques ébauches de Branwell, ne sera guère satisfaisante,

Le vieux pasteur déclarera que sa fille y est enlaidie et vieillie. Tabby refusera de reconnaître sa maîtresse ! Il est vrai que ses vieux yeux n'y voient goutte.

George Smith qui a décidément toutes les attentions, sachant l'innocente passion de Charlotte, lui fait adresser le portrait de Wellington. Cette estampe lui donnera certes un autre plaisir que celle représentant.

***

Elle aura beau faire désormais, elle ne parviendra plus à se soustraire aux devoirs de la célébrité. De toutes parts on la recherche, on la fête. Les invitations affluent... qu'elle repousse. L'aisance, presque la fortune, la gloire... cela arrivait trop tard. Qu'en eût-elle fait désormais ?

Ainsi en va-t-il presque toujours en ce monde. C'est à l'âge où les tempes grisonnent, où le cercle des joies se rétrécit, qu'elles s'offrent à profusion, alors qu'on n'y peut plus goûter que du bout des lèvres... D'ailleurs le bonheur est fait d'autre farine...

Quoi qu'il en soit, cela occupe l'esprit, crée des obligations, des devoirs et l'on oublie, un temps, la peine de vivre.

Ainsi Charlotte se laissait aller, sans grande satisfaction, au bercement trompeur de la renommée.

Chez son éditeur, elle s'était trouvée à plusieurs reprises en rapport avec un collaborateur de la maison, M. James Taylor (sans lien de parenté avec son amie Mary).

Ce petit Ecossais, court et trapu, cachait une nature ardente sous des dehors secs, rogues, taciturnes. Il ne manquait jamais d'offrir ses hommages à l'auteur en vogue.

Un jour il lui offrit son cœur. Depuis des mois il lui faisait une cour bizarre, contenue, s'exprimant avec des silences, des paupières baissées, des gestes brusques ou des bourrades. Plume en main, il se

découvrait plus d'éloquence. Tout lui était prétexte pour écrire à sa flamme et discrètement l'exprimer. Charlotte était trop femme pour ne se point aviser qu'il tournoyait autour de ses jupes, à l'affût. Aussi avait-elle débattu l'attitude à tenir, le jour que viendrait l'assaut.

Sa raison lui disait : « Accepte ce parti inespéré ! — Pas beau ? A ton âge, ma fille, on ne juge plus un homme à la figure : c'est d'ailleurs également stupide à tout âge. — Ses manières ne sont pas parfaites ? Hé ! on vit de bonne soupe et non de belles manières. Il est d'esprit vif, d'intelligence aiguë, de caractère ferme et sûr ; il gagne beaucoup d'argent, et il t'aime... Ne le laisse pas échapper ! Songe à l'horreur d'une vieillesse solitaire. Souviens-toi que tu n'as pas été créée et mise au monde pour donner le jour seulement à des livres ! »

Aucun argument ne vaut contre un rêve, même insensé, même irréalisable, mais si doux à caresser ! Elle est sûre qu'elle ne se trompe pas. Une sensibilité féminine est un incomparable détecteur qui perçoit les ondes d'amour les plus infimes, les plus ténues,

Il est certaines façons d'éteindre un regard, de retenir son souffle, et de garder dans les siennes une main, qui sont plus significatives que les plus précises paroles.

Eh bien ! lui, si jeune, si beau, quoique blond — elle a un penchant marqué pour les bruns — si brillant et si riche, lui, devant elle, clôt ses regards, comprime les battements de son cœur, et, à l'ins-

tant où ils se séparent, n'abandonne jamais sa main qu'à regret.

Enfin elle essaie de se convaincre qu'il l'aime.

Alors que pèse l'autre ? Il va partir pour les Indes ? Bon voyage, M. Taylor !...

Et elle écrit à Ellen :

« ... M. Taylor et moi, pourrions-nous jamais nous entendre ? Pourrais-je l'aimer assez pour l'accepter comme mari ? L'amitié, la reconnaissance, l'estime... oui je les éprouve. Mais chaque fois qu'il m'a approchée et que j'ai vu ses yeux fixés sur moi, j'ai senti mon sang se glacer. Maintenant que le voilà parti, je pense à lui plus favorablement. Mais c'est quand il est près de moi que je deviens rigide, roidie par un étrange mélange de colère et de crainte que rien ne peut apaiser que son prompt départ... Je ne voudrais pas faire la fière, mais il m'est impossible d'être différente. »

Le prétendant, avec ses manières brusques d'homme d'affaires, n'avait pas su, avant de se déclarer, faire prendre son vol à l'imagination de la romancière.

Faute impardonnable ! La folle du logis est la meilleure alliée des soupirants. Il faut s'assurer d'abord son appui. C'est d'un art élémentaire. Pour l'avoir négligé, James Taylor vit sombrer son espoir et Charlotte laissa s'enfuir la seule occasion du bonheur naguère rêvé.

Lorsque, cinq ans plus tard, il revint de Bombay, celle qu'il avait aimée n'était plus de ce monde.

*
* *

L'existence a repris à Haworth. Mais c'en est fait de l'obscurité de jadis. Currer Bell est démasqué.

Un homme du village a identifié sans peine plusieurs personnages de *Shirley*. Il a fait part de sa découverte aux voisins : aucun doute. D'ailleurs le facteur aussi peut dire son mot, lui qui a remis tant de plis pour *M. Currer Bell, aux bons soins de miss Brontë.*

L'auteur de ce roman, l'auteur de *Jane Eyre* également, que tout le monde a lu, ne peut être que la fille du révérend.

Un jour, Martha, la servante, jeune auxiliaire de Tabby, revient tout effarée du marché.

— Miss, savez-vous ce qu'on vient de me dire ? Il paraît que vous avez écrit deux livres, les plus beaux qu'on puisse lire ! Tout le village en parle...

Le bruit se répandit, s'amplifia. Des anecdotes, des légendes coururent la contrée, en franchirent les bornes. Bientôt l'Angleterre entière sut que sur une lande perdue vivait la célèbre romancière.

Et les pèlerins d'accourir à Haworth.

Leur flot ne s'est plus arrêté depuis tantôt quatre-vingts ans.

Se présentent-ils au presbytère, la piécette aux doigts, Tabby a tôt fait de leur fermer la porte au bec. Mais une fois qu'un Anglais s'est mis une chose en tête, il n'est pas aisé de lui faire lâcher prise. Coûte que coûte, il la réalisera.

Rien à faire pour corrompre les servantes. Bon ! on va soudoyer le sacristain !

C'est ainsi qu'on voit des groupes suivre le guide qui pérore dans l'église. Ils s'arrêtent devant la plaque de marbre gris, chargée d'une liste déjà longue d'inscriptions funèbres, puis attendent patiemment l'heure de l'office, en guignant les stalles réservées à la famille du pasteur. C'est là que tout à l'heure viendra s'asseoir le grand écrivain, la petite femme si menue et si solitaire au milieu de tant de places vides.

Brown se fait ainsi de grasses rentes.

Le métier devient meilleur que celui de fossoyeur, qu'il exerce de conserve. Il ne manque pas de rappeler qu'il fut l'intime ami de Patrick Branwell, qu'ils vidèrent ensemble plus d'une bouteille...

Parfois les visiteurs s'en retournent bredouille, n'ayant aperçu que le ministre. ou du moins ce qu'en laisse voir sa monumentale cravate. Charlotte est absente. Tantôt c'est une visite au pays des lacs, ou en Ecosse ; un pèlerinage à Scarborough, où Anne dort, plus solitaire encore qu'elle-même. Mais le plus souvent, c'est à Londres qu'elle se rend.

Le fringant, l'aimable George Smith l'engage fréquemment à venir passer quelques jours avec lui chez sa mère, en leur coquette demeure de Hyde Park, Gloucester Terrace.

Quelques jours ? Il lui arriva d'y rester plus d'un mois. Nous n'entrerons pas avec elle. Durant ce séjour, elle prévient ses amis que, d'un bout de temps, il ne lui sera pas possible de donner de ses

nouvelles. Pourquoi ce mystère ? Une fugue ? Un voyage à l'étranger ? Un coup de folie ?... Puisse-t-elle avoir connu le bonheur huit jours !

Ellen Nussey soupçonne que George Smith, épris de Charlotte, ou de son talent, lui demanda de devenir sa femme.

Ah ! quel vertige ce jour-là !... Mais huit ans de moins qu'elle !...

Quelle réponse elle lui fit ? Feuilletons *Villette* — ce miroir — et la correspondance de Charlotte. Posons cette grille sur notre message d'amour et nous saurons le lire en clair.

Lucy Snowe — Charlotte — est seule, désemparée, après le départ définitif de Paul Emmanuel — Heger-Taylor qui fait naufrage et meurt. George Smith estime que ce dénouement « n'est pas public » et risque de porter tort à la carrière de l'ouvrage. Les liseuses de romans demandent qu'on torture sous leurs yeux, trois cents pages durant, deux amants, mais elles exigent qu'à la fin tous les obstacles croulent, qu'ils soient unis, qu'ils soient heureux.

— Pourquoi, écrit Georges Smith, ne mariez-vous pas Lucy-Charlotte avec le docteur John-Smith ? Il l'aime, il en est digne. Elle l'aimera bientôt, et les lectrices estimeront ainsi « qu'elles en ont pour leur argent ! »

Et Charlotte, la plume mélancolique, répond :

« Non, il ne faut pas que Lucy épouse le docteur John. Il est bien trop jeune, beau, gai et aimable. C'est le chéri *(curled darling)* de la nature et de la fortune. Il doit, à la loterie de la vie, tirer le gros

lot : une femme jeune, riche et jolie qui lui donnera tout le bonheur possible. »

George Smith a compris. Il suivra le conseil.

Encore une illusion qui sombre.

XXVI

LA ROCHE TARPÉIENNE

De trois ans Charlotte n'avait rien produit. Elle vivait sur son fonds qui s'épuisait. On lisait toujours ses livres ; on ne parlait guère d'elle, et cela fait si mal ! Une grande tristesse s'ensuivait... Enfin elle a cédé aux objurgations de Smith et de Williams qui l'exhortent à se remettre à la besogne. Souci d'éditeur qui veut faire « rendre » le poulain, ou sollicitude de l'ami tendre préoccupé de sa gloire.

George Smith parle. Il est entendu et *Villette* s'achève. Il y figure lui-même, aux côtés de sa mère, sous les traits du « Dr John », les deux seules silhouettes parfaitement sympathiques de ce long roman.

C'est une nouvelle autobiographie. Mais cette fois l'enfance de Charlotte n'occupera que peu de place, à l'inverse de *Jane Eyre*.

Tout chaud, tout palpitant, Charlotte nous montrera son cœur de femme, saignant encore des plaies de Bruxelles.

Car Villette, c'est Bruxelles. La Belgique reçoit

ce nom pour le moins singulier : *Labassecour*. Ici vont revivre ses souvenirs poignants, ses expériences décevantes, sa passion désordonnée. son désespoir du temps heureux, puisque du temps de la jeunesse.

Le bien-aimé dont le sort cruel sépare l'héroïne, l'institutrice Lucy Snowe, c'est Constantin Heger, sous les traits idéalisés de Paul Emmanuel, « avec Rochester la figure d'homme la plus vivante qu'ait jamais tracée la main d'une femme » déclare Swinburne.

Quant à l'odieuse et malfaisante maîtresse de pension, Mme Beck, est-il besoin d'indiquer qui fut son modèle ? Cependant il ne s'agit certainement pas d'un portrait, si exacte que soit la ressemblance physique, tout au plus d'une caricature, d'ailleurs injuste.

Qui, en dehors de Charlotte, oserait faire grief à une épouse, à une mère, d'avoir défendu son foyer, son bonheur ? Et quelle autre femme l'eût fait avec autant de ménagements ?

« Madame Beck » est d'ailleurs une veuve, avide de ravir à une autre le jeune mari qu'elle convoite.

L'auteur l'entoure, comme Mme Heger, de ses nombreux enfants, peints, eux aussi d'une main dure.

« Quelle peste que cette Désirée, quel poison que cette enfant-là ! déclarent (en français) les domestiques de Mme Beck.

Charlotte Brontë s'est d'ailleurs défendue d'avoir voulu faire des reproductions rigoureuses.

« Ecrire ainsi, déclare-t-elle à Ellen, ne serait ni conforme aux règles de l'art, ni à mes propres

goûts. Nous permettons à la réalité de *suggérer*, non de *dicter*. Les héroïnes aussi bien que les héros, sont des abstractions. Des qualités que j'ai vues, aimées, admirées sont placées ça et là comme des gemmes décoratives dans leur monture. »

Les qualités, bon ! Mais les travers, les tares ?

Charlotte, sa rancune platoniquement satisfaite, n'a d'ailleurs aucun désir que *Villette* tombe sous les yeux de ses modèles. Elle veut signer son ouvrage d'un pseudonyme inconnu, mais ses éditeurs ne l'entendent pas ainsi. Le pavillon a beaucoup plus d'importance que la marchandise. Ils tiennent à le garder.

Soit ! Du moins elle s'opposera à la traduction de *Villette* en français. Elle ne néglige qu'un détail, c'est qu'elle même a enseigné l'anglais à Constantin Heger, que ses enfants le parlent couramment, que les élèves de la rue d'Isabelle — parmi lesquelles il y a plusieurs Anglaises, s'empresseront d'y introduire une si savoureuse photographie des aîtres et des gens.

En fait, Constantin Heger a lu l'ouvrage. Il s'y est reconnu, lui, sa femme, sa pension et tous les siens. Il n'a pas décoléré de huit jours.

« Basse ingratitude ! cruelle méchanceté ! » sont les termes les plus doux pour exhaler son ire.

Il a envisagé de faire un éclat. Mais sous quelle forme ? N'ayant pas trouvé de vengeance efficace, il a opté sagement pour le silence, le mépris. Il s'est contenté d'un de ces jugements lapidaires et définitifs qu'il affectionne :

— Le vinaigre se fait avec le meilleur vin.

Le succès de *Villette*, s'il fut pour Charlotte un nouveau triomphe, ne resta pas sans amertume.

C'est de ce moment que date la brisure avec les Smith. Qu'on n'aille pas imaginer Charlotte mécontente de ne recevoir que le prix convenu de prime abord : cinq cents livres, tout comme pour ses précédents ouvrages ! Certes, c'était peu au regard de sa célébrité. Mais d'autres raisons amenèrent le refroidissement.

Madame Smith, l'amie maternelle des heures sombres, ne se vit pas sans déplaisir portraicturée sous les traits d'ailleurs aimables de Mrs Bretton. On aurait pu, on aurait dû la consulter. Elle en conçut du ressentiment. Son attitude brusquement changea.

Peut-être aussi quelque motif secret, cette intuition des mères...

Mais voici de nouveaux froissements, de nouvelles ruptures.

Harriet Martineau (avec qui Charlotte s'était intimement liée), championne de l'idéalisme victorien, blâma ouvertement l'auteur de Villette de donner à l'amour une place prépondérante dans la vie des femmes.

Charlotte. aussi imprudemment que l'évêque de Grenade demandant à Gil Blas de juger ses homélies, avait prié miss Martineau de lui dire franchement son sentiment... comme s'il était permis de dire sincèrement à une mère ce qu'on pense de son enfant !

Le jugement ne fut pas de son goût. Elle riposta avec véhémence :

« Je sais, moi, ce qu'est l'*amour*... et si un homme ou une femme devait en rougir, c'est qu'alors il n'y a sur terre rien de bon, de noble, de sincère, de loyal, de généreux... »

Ce fut la débâcle !

Avec George H. Lewes, son flirt littéraire, la cassure avait été plus nette encore. Son article de l'*Edinburgh Review* : « *Shirley, a tale* » (un récit) fut jugé outrageant.

Lewes, assez lourdement, avait piétiné les plates-bandes sacrées. Il s'insurgeait contre la grossièreté *(coarseness)* du ton, et l'héroïne elle-même — image d'Emily — paraissait, à ce bohême, rude et peu distinguée *(not lady-like)*.

Charlotte jeta feu et flammes. Eût-elle appartenu au sexe noble, elle aurait souffleté le rustre. Elle n'était que femme. Elle n'avait d'autre arme que sa plume. Elle appela Voltaire à la rescousse et répondit à Lewes ce laconique billet :

« Je puis me garder de mes ennemis. Que Dieu me garde de mes amis. »

Lewes, homme d'esprit, savait habilement manier la gaffe. Rencontrant la prude chez les Smith, il lui chuchota avec ce sourire épais et entendu :

— Vous et moi, miss Brontë, nous avons ceci de commun que nous écrivons de *naughty books* (à peu près : des livres polissons).

Ah ! quelle démangeaison dans la petite main chaste !

Avec Thackeray les choses n'allaient guère mieux. Le scepticisme narquois du Titan, ses sarcasmes

à l'adresse de tout ce que Charlotte respectait, vénérait et croyait, indignèrent, puis révoltèrent et finalement écœurèrent la puritaine à peine évoluée.

Après de vives passes d'armes, les rapports, jadis brûlants, tiédirent, se refroidirent, cessèrent.

Pourtant l'idole aux pieds d'argile avait le cœur bien placé.

Dix ans plus tard, Thackeray devait déposer sur la tombe du Currer Bell ces fleurs rares :

« Elle entra dans le monde londonien avec un courage indomptable, indépendant et bien personnel ; elle jugea ses contemporains, et particulièrement leur arrogance ou leur affectation, avec une perspicacité singulière. Telle une austère petite Jeanne d'Arc, elle partit en guerre contre nos mœurs faciles, notre morale relâchée, donnant l'impression d'une âme très pure et très haute. »

Du moins une amitié lui restera-t-elle ? Son vieux Williams, celui qui la découvrit, celui qui, durant six ans, fidèlement échangea avec elle affections et pensées ? Non, pas même celui-là. Dans une lettre peu cordiale, Charlotte lui exprime le désir de ne plus recevoir ses envois de livres, car les « courtoisies doivent cesser quelque jour ! » Entre eux le fossé se creuse, au fond duquel gît *Villette*.

Alors, plus personne ? Si. La vie méchante n'est que rarement impitoyable. Un visage émergea du naufrage : pur, délicat, exquis. Un de ces êtres d'élection pour qui le dévouement est la plus abondante source de volupté, pour qui les émotions sont filles de la bonté.

Elisabeth Gaskell, elle-même auteur en renom, s'était prise d'affection pour la mélancolique Charlotte Brontë, si différente d'elle-même.

Souvent elle l'engageait à venir lui rendre visite dans son accueillante maison de Manchester. C'est au sein de cette famille heureuse et unie que Charlotte entrevit le ravissant visage du bonheur. Elle s'étonnait de trouver les quatre enfants des Gaskell affectueux et aimables, si différents de ceux qu'elle avait jadis approchés.

Le plus jeune, un bébé de deux ans, avait pris en amitié la petite dame et aimait à laisser sa menotte dans celle de Charlotte, guère plus grande que la sienne.

Mrs. Gaskell l'observait en souriant et recueillait les traits qui devaient lui servir bientôt, Charlotte disparue, à conserver pour nous la vivante image de sa géniale amie.

A la chaleur de cette affection, le cœur de Charlotte se dilatait, s'ouvrait, s'épanchait. Mrs Gaskell recueillait les gouttes précieuses...

* * *

A Haworth, la vie lentement cheminait, pour Charlotte si monotone et si grise.

Ses nuits solitaires étaient troublées par les frénétiques hurlements du vent des moors. Elle croyait entendre des cris, des sanglots, des gémissements, comme si les bien-aimés disparus voulaient revenir auprès d'elle, l'appelaient, lui parlaient.

Alors elle se sentait plus désemparée et sa mélancolie se teintait d'angoisse.

Keeper mourut inconsolé. Flossy traînait une vieillesse adipeuse et sans joie.

Leur maîtresse, privée de ses plus chers amis, sentait plus lourd le poids de son isolement.

Quelque chose déclinait, comme un espoir, une lueur qui s'éteint. En elle, autour d'elle, quelque chose sombrait, agonisait : sa jeunesse.

XXVII

LE PERCE-NEIGE

Charlotte vient d'atteindre trente-huit ans. Elle se sent affreusement lasse et triste. Que n'a-t-elle écouté la chanson que lui murmurait le seul homme qui fût digne d'elle, parmi ceux qu'elle a connus, et qui a fui à l'autre bout du monde ?

Elle est à l'heure où, parvenu au milieu du chemin, on se retourne, on regarde en arrière... et n'apercevant que des tombes et des ruines on se demande douloureusement : « Pourquoi ? A quoi bon ? »

Elle sent obscurément que, malgré ses succès, sa renommée, elle n'a point accompli sa mission humaine, elle a failli à sa destinée.

Maintenant il est trop tard... Est-il trop tard ?

Décidément, elle sait mal lire dans les regards, saisir ce que décèle une inflexion de voix, découvrir ce parfum d'amour qui, où qu'elle aille, et bien que sans beauté, l'enveloppe.

Il est d'ailleurs remarquable que les êtres de l'un

ou de l'autre sexe qui provoquèrent les plus vives passions furent souvent sans grâce extérieure.

Combien de prétendants Charlotte a-t-elle éconduits, vérifiant à ses dépens cette loi implacable qui veut qu'on soit recherché par ceux qui ne vous agréent point, dédaigné par ceux qui vous eussent plu. Déplorable infirmité de l'esprit humain qu'attire ce qui fuit, qui ne trouve du prix qu'à ce qu'il perd ou ne peut atteindre !

Oui elle a jugé celui-là médiocre, de cervelle étroite, — ce qui ne le disqualifierait pas comme mari — mais si froid, si renfermé, sans flamme, et ceci est plus grave.

Elle a besoin de bras forts qui soutiendraient sa faiblesse, d'une voix chaude qui murmurerait de délicieux mensonges, avec l'acent, le ton voulu, d'une bouche qui serait avide et brûlante... Au lieu de cela ce curate timide et transi !

Cependant depuis sept ans — tel Jacob chez Laban — le révérend Arthur Bell Nicholls pense tendrement à elle. Oh ! certes, sans fougue aucune, en homme posé, raisonnable !... Mais rester sept ans fidèle à une pensée, n'est-ce pas méritoire ?

Charlotte, pas plus que son père, n'avait encouragé ses prétentions qu'ils ignoraient d'ailleurs. Elle était à mille lieues de penser à lui comme prétendant, quand elle et ses sœurs lui avaient emprunté leur peudonyme de Bell, nom de sa mère qu'il ajoutait toujours au sien.

Le vicaire vivait à l'écart, chez le fossoyeur et non à la cure. Il ne voyait que rarement l'élue de son cœur et se gardait de lui avouer ses sentiments,

Enfin, un beau jour, il n'y tient plus : bien dopé, comme on se jette à l'eau, pâle mais résolu, il présente sa supplique à Charlotte.

Elle écoute avec surprise, peut-être avec émotion, et cette fois, les années l'ayant assagie, elle n'oppose pas un refus formel : elle élude sa réponse.

Elle a perdu nombre de ses illusions romanesques. Elle connaît un peu mieux le monde, la vie ; elle a soupçonné qu'un bon mari ne saurait être un parfait amant, et qu'à son âge — ne fût-ce que pour éviter le ridicule — il serait expédient de renoncer aux rêves d'antan.

Avant tout elle doit consulter son père, l'informer de la requête. Or, voilà que le vieillard entre dans une effroyable colère. Les veines de son front se gonflent, ses yeux sans regard s'injectent de sang, son visage glabre s'empourpre.

Comment ! Ce curate de rien du tout qui gagne péniblement cent livres par an a osé lever les yeux sur sa fille, sur Currer Bell, qui a le monde entier à ses pieds ! Ah ! çà, ce garçon, déjà stupide, est devenu complètement fou !...

Une heure durant, il tempête. Charlotte, racontant la scène à Ellen, ajoute : « Si j'avais été éprise de M. Nicholls, les épithètes que lui appliqua mon père m'auraient indignée. Quoi qu'il en soit, je les trouvai injustes, mais le voyant en pareil état, je promis de refuser le lendemain. »

On peut se demander si l'indignation du vieux recteur provenait seulement d'une juste fierté. Ne fut-elle pas quelque peu inspirée par la crainte de perdre sa précieuse et unique garde-malade ?

Et puis, la santé de Charlotte est précaire. Il appréhende peut-être pour elle les épreuves matrimoniales.

Quoi qu'il en soit, il fait belle musique.

Bah ! il se calmera.

Au repas du soir la sérénade reprend, et le lendemain, et le surlendemain encore.

La réponse au prétendant ? Il se charge de l'adresser lui-même, et par écrit, et d'une telle plume que l'impertinent en gardera souvenance !

A-t-on jamais vu audace pareille ! Ce *curate* de quatre sous, prétendre à Currer Bell, qui plus est, à la fille du « Ménestrel rural ».

Véritablement ces jeunes gens modernes sont inouïs ! Il n'y a plus de respect, plus de hiérarchie, plus d'autorité reconnue, plus rien !

Pour amortir le choc, asséné sans ménagement, Charlotte joint un mot à la lettre paternelle.

C'est fini. Ouf ! Du moins qu'elle n'entende plus parler de cette déplorable affaire, du pas de clerc de ce *curate*. Plus parler ? C'est mal connaître son père. A chaque repas, à chaque heure du jour, il revient sur ce sujet outrageant et désormais, l'autre fustigé selon ses mérites, bonne partie de son ire se tourne contre Charlotte.

Oh ! elle ne sort pas de cette aventure comme hermine, malgré ses airs de chattemite. Le révérend n'est pas aveugle, bien qu'il ait en partie perdu la vue. Il voit clair comme le jour que Charlotte a toléré, sinon encouragé les assiduités de cet inconséquent personnage. Sans cela, eût-il jamais tenté une démarche aussi déplacée. Certes, il le

tient, lui, pour un faquin, un sournois, un traître ; mais la légèreté dont elle a fait preuve confine à la complicité.

Ainsi chaque jour, aux deux repas. C'est rationné : elle a son paquet bi-quotidien.

C'est ainsi ? Eh bien ! elle s'en ira. Elle est lasse de cette colère injuste, de ces reproches immérités. Ah ! s'il pouvait deviner combien elle est lasse de tout !

Elle part pour Londres. Quand la rage paternelle sera calmée, elle reviendra. Pas avant. Dans la grand'ville, que fera-t-elle ? Elle a vraiment besoin de changer le cours de ses idées, de reprendre goût à la vie, de se distraire, de s'égayer. Alors, les théâtres, les concerts, les réceptions, la fête ?

Non, elle partage son temps entre les hôpitaux, les dépôts de mendicité et les prisons.

Ce n'est pas si mal pensé. Rien de tel pour vous faire apparaître sous un angle nouveau votre propre destinée.

De temps à autre arrive une lettre irritée de son père. Par une fantaisie pour le moins bizarre, il signe ses épîtres du nom de la chienne : « Flossy. » N'a-t-il pas perdu la tête ?

D'ailleurs les choses ne vont pas mieux, à Haworth. Le vieux pasteur a trouvé du renfort auprès de Brown, le sacristain, et son épouse qui hébergent l'infortuné Arthur Nicholls.

Ses hôtes l'ont mis en quarantaine. Ils ne lui adressent plus la parole que pour lui manifester la réprobation qu'inspire sa conduite impertinente.

Ils cessent d'avoir pour lui ces attentions, ces façons douillettes qui fleurissent la vie des ecclésiastiques.

Rigueur inutile. Nicholls ne s'en avise même pas. Rien ne lui est plus, dès lors qu'on a tranché les ailes à son rêve.

Il en a perdu le boire et le manger. Il boude sur les brouets de la mère Brown. Le pudding dominical lui-même ne parvient pas à lui dénouer l'estomac. Il refuse obstinément d'y toucher. Cela, c'est grave offense. C'est un affront gratuit pour l'experte ménagère.

Le fossoyeur ne tolèrera pas plus longtemps pareille attitude. Il déclare, lorsqu'il rentre un peu « bu » — ce n'est pas chose rare — que si cela continue, il ne se connaîtra plus et « tirera une balle dans la tête de M. Nicholls », pour lui apprendre à vivre.

Du sang maintenant !

Cette terrible extrémité sera évitée de justesse. Le *curate* transi, n'y tenant plus, a demandé son déplacement.

Il souffre trop. Ne plus apercevoir, même furtivement, la robe de la bien-aimée, c'est atroce. La voir, c'est pire.

Le vieillard dans l'attente de ce départ, paraît calmé.

Charlotte revient. Elle n'a plus qu'à atteindre l'oubli. La paix règne.

Pas encore ! A la première occasion le feu qui couvait se rallume. A nouveau la colère gronde ; les reproches pleuvent sur l'auteur célèbre, austère,

presque quadragénaire, comme sur une jeune évaporée qui aurait « fauté ».

Oh ! assez ! assez ! elle n'en peut plus. Elle est à bout ; ses nerfs sont à vifs. Fuir, aller n'importe où, faire n'importe quoi, mais ne plus entendre parler de tout cela, sinon elle devient folle.

A plusieurs reprises, Mrs Gaskell l'a engagée à venir se reposer auprès d'elle. Voilà le refuge ! Elle repart, et se trouve brusquement transportée dans un monde inconnu, ignoré, un monde enchanté.

Donc le bonheur existe ailleurs que dans les livres ? Cette famille, sous ses yeux si parfaitement unie, ces deux époux, confiants, amis intimes, épris l'un de l'autre comme au premier soir, ces quatre enfants délicieux — de vraies merveilles, écrit-elle — tout cela n'est pas un songe. C'est possible, c'est vrai !

Dans la cervelle fiévreuse, un profond bouleversement. Cependant ce ne sont pas des gens extraordinaires ; ils n'ont rien d'exceptionnel. Lui, c'est un homme intelligent, loyal et bon. C'est un pasteur ; il ne parait pas autrement transcendant. On en connaît d'autres qui le valent. Elle est remarquable sans doute ; mais avec beaucoup de patience, une volonté vigilante, n'importe quelle autre femme pourrait faire aussi bien qu'elle dans son foyer...

Alors ?

Savoir prendre le bon chemin, brider son imagination, accomplir son devoir se consacrer à une tâche, se dévouer : le grand secret. Le bonheur. Etre heureuse !

Elle est de retour à Haworth comme M. Nicholls s'en va. Aujourd'hui il officie pour la dernière fois. L'émotion lui serre la gorge. Charlotte reçoit la communion de sa main tremblante.

Minute poignante, pathétique.

L'église est pleine. La foule est consternée par le départ de celui qui, durant huit années, fut le consolateur, l'ami sûr et bienveillant, le guide. Les mouchoirs sortent ; les femmes reniflent bruyamment leurs larmes. Charlotte a grand'peine à retenir les siennes. Elle plaint sincèrement cet excellent homme qui n'a pas mérité sa souffrance. Elle s'apitoie sur elle-même que la vie jamais n'épargne.

L'église se vide. Il n'y reste plus que deux affligés qui peut-être prient l'un pour l'autre.

Le lendemain matin, M. Nicholls, grave et triste, vient prendre congé. L'instant affreux des adieux...

Charlotte paraîtra-t-elle ? Que vaut-il mieux ?

Pénible débat. A la fin elle juge plus sage et plus charitable de lui épargner ce suprême déchirement. Elle demeure dans sa chambre pendant le bref et sans doute peu amène colloque avec le vieux pasteur.

D'une fenêtre elle guette. Le voici qui sort. Il est voûté, cassé, navrant. Il cache sa figure dans ses mains. Il se retourne pour voir une dernière fois la maison. Il sanglote.

Charlotte n'avait jamais vu des larmes d'homme. Elle n'imaginait pas combien c'est douloureux. Elle en est toute chavirée.

La tête lui tourne. Une de ses impulsions irrésistibles l'empoigne : quatre à quatre elle descend, court derrière lui, le rejoint, longuement lui parle au milieu du cimetière.

Que lui dit-elle ? Son estime, sa sympathie, son chagrin. Vaines paroles ! Elle ne prononce pas le seul mot qui pour eux deux, changerait l'univers.

Il s'en va.

Des jours se traînent. Des semaines mornes s'étirent. C'est le temps des longues réflexions solitaires, des retours sur soi-même, des regrets, de l'amertume.

Une dernière fois la vie lui avait mis entre les doigts une carte. Elle ne l'a pas jouée. Aurait-elle gagné ? perdu ? Maintenant c'est fini. Tout est fini.

Dans le même temps que cette pensée, lui vient une lettre. Elle en reconnaît aussitôt l'écriture. Elle en devine la substance, rien qu'au poids. C'est si lourd un destin ! Et par un de ces rebondissements qui sont le sel de la vie, une fois encore elle tient le sien, celui d'un autre, dans ses mains.

Elle ne répondra pas.

Au bout de peu de jours, une deuxième lettre. Pas de réponse. Une troisième. Rien. Une quatrième...

Chose extraordinaire, cet amoureux fidèle est au courant de ses faits et gestes. Il sait qu'elle est allée ici ou là, qu'elle paraissait chagrine. Il a donc un complice dans la place ? Qui le renseigne ?

A cette pensée, l'émotion la gagne. Elle est remuée, touchée. Ce que les mots d'amour n'avaient

pas fait, la seule idée du mystère, d'un complot, d'une surveillance même la flatte, l'exalte, donne une saveur à l'aventure.

Voilà ce qui jusqu'ici lui manquait. Ah ! romancière ! Désormais elle répond. Une correspondance secrète et régulière s'établit.

Nous pouvons prévoir maintenant comment cela finira.

Un jour, grande nouvelle ! Arthur Nicholls l'informe qu'invité par son ami Grant, le maître d'école, il viendra passer quelques heures à Haworth. Il espère qu'elle n'aura pas la cruauté de lui refuser une entrevue.

Des rendez-vous à la brune, comme une midinette, c'est exquis.

Sans doute est-il éloquent. Peut-être trouve-t-il le mot qu'elle attendait. Elle incline la tête, elle lui tend la main. Son sort est fixé : elle deviendra sa femme.

Oui, mais il y a quelqu'un qu'on a un peu négligé, et tout permet de penser qu'avec lui ce sera beaucoup moins facile.

Hé ! quoi ! Charlotte n'est plus une enfant ; elle est en âge d'avoir une volonté et puisqu'elle a dit oui, autant vaudra qu'il s'incline de bonne grâce.

Il ne le fera que de fort mauvaise. Cependant la scène est moins violente qu'elle ne le redoutait.

La raison de ce revirement ? Fort simple, le nouveau *curate*, le remplaçant de M. Nicholls, ne satisfait nullement le vieillard. Il en est venu, insensiblement, à regretter de s'être délibérément

privé d'un auxiliaire précieux. Après tout, ce mariage arrangerait bien des choses.

Le calcul était juste, comme il apparaîtra dans la suite.

Voilà le prétendant agréé. Aussitôt l'idylle cesse d'en être une. Le plaisir est défleuri. Le jour même des accordailles, Charlotte écrit à sa correspondante ordinaire :

« Je lui dois (à M. Nicholls) le respect, et plus qu'un froid respect. Bref je suis sa fiancée. Ce que je goûte de bonheur est du genre le plus sobre. J'espère pouvoir aimer mon mari. Je suis reconnaissante de sa tendresse. Je le crois affectueux, consciencieux, plein de hauts principes ; et si, avec cela, je réclamais de grands talents, des pensées et des goûts d'accord avec les miens, ce serait trop demander. »

Le ton n'est pas très chaleureux pour un soir de fiançailles, Mais Charlotte a appris à ses dépens qu'on ne doit pas trop exiger, trop attendre de la vie. Vouloir adorer son mari, c'était bon du temps qu'elle rêvait encore ! Dans la réalité, c'est tout différent.

Sa fougue première s'est calmée. Elle s'achemine doucement vers cette sérénité à peine teintée de mélancolie qu'amène la quarantaine chez ceux dont la tempête a heurté le front.

Résignation. Aux lèvres ce sourire désabusé.

« Le destin que la Providence m'accorde, écrit-elle à miss Wooler, ne sera pas en général regardé comme brillant, mais j'y vois des germes de vrai bonheur. J'ai confiance que le sentiment et le devoir s'y trouveront réconciliés. »

C'est en somme fort bien. Cette union dépourvue de ces emballements rarement justifiés, acceptée sans enthousiasme, raisonnée, raisonnable, couleur de la vie, semble à celui que rien n'aveugle suffisamment assortie...

Il n'a pas de génie, c'est un être très ordinaire ? Sans doute, mais il a de la bonté, de la loyauté. du dévouement, ce qui vaut assurément mieux.

Et au regard de l'espèce, que compte le talent de Charlotte, dès lors que sa grâce est fanée, sa jeunesse défunte ?

Ellen, romanesque, un peu folle, comme tant de femmes, désapprouve hautement ce mariage qui lui paraît une immolation. Elle l'écrit incontinent à l'amie commune, Mary Taylor. Celle-ci a souffert ; elle a vu la ruine de sa famille ; elle dut fuir à l'autre bout du monde ; elle connaît la vie. Elle répond clair :

« Ce que vous dites au sujet de Charlotte Brontë dans votre lettre d'août est absurde. Qu'est-ce que cela signifie « *qu'elle doit endurer la situation jusqu'au bout, quel que soit son sort?* » Si Charlotte trouve à se marier, pourquoi refuserait-elle ? En quoi serait-elle en désaccord avec elle-même ? Il serait indigne de l'influencer pour qu'elle renonçât. Elle n'a que trop cédé aux autres jusqu'ici... »

Voilà qui est parler, alors-même que Mary ne sait rien du prétendant. Nous qui le connaissons bien, nous approuvons, car le révérend Nicholls est un brave homme qui peut rendre heureuse sa femme Bref, Charlotte n'en fait, pour une fois qu'à sa tête et décide que la « chose » comme elle dit, aura

lieu sans aucun apparat. Mrs. Gaskell a, sur sa demande, consenti à l'accompagner à Leeds et à Halifax pour y commander son trousseau et choisir, pour la mariée un peu mûre, peu experte en chiffons; les parures appropriées. Miss Wooler, réconciliée, et Ellen Nussey l'accompagneront seules à l'autel suivies du Révérend Gaskell et de sa femme.

La veille du mariage, le révérend Brontë informe sa fille que non seulement il ne le célèbrera pas, mais qu'il est décidé à n'y pas assister. Le subir; soit, s'y associer, jamais.

Rien ne parvient à fléchir ce père évangélique. Il demeure intraitable.

Outre le chagrin qu'en éprouve Charlotte, cette carence imprévue soulève une grave difficulté. L'officiant qui unit les époux doit recevoir la fiancée des mains de son père. On consulte le « Prayer book » anglican. Une personne amie *(a friend)* peut à la rigueur remplacer le père. Qui mieux que la vieille miss Wooler pourrait remplir ce rôle ?

Et Charlotte, entre ses deux amies, sans parents, se rend à l'église par le petit sentier où ont défilé tant de tristes cortèges.

C'est un jour de printemps ; dans sa robe de mousseline et son mantelet de dentelle, sous sa capote blanche qu'orne une guirlande de feuillage, elle ressemble à un perce-neige, dira un témoin.

Elle est émue, un peu mélancolique. Arthur Bell Nicholls, par contre, est rayonnant.

Le repas, servi par Martha, réunit en tout huit

personnes. Le révérend a bien voulu condescendre à y assister, ce qui lui donnera l'occasion de placer un sermon plein d'emphase.

Quand la voiture vint chercher les nouveaux époux, beaucoup de villageois attendaient, prêts à célébrer les rites traditionnels. Derrière le couple, on jeta le riz et la pantoufle symboliques.

Ils ont mis le cap sur l'Irlande, mais s'arrêtent en chemin, selon la règle, et le même soir — le premier soir — Charlotte trouve le temps, éprouve le besoin d'écrire à Ellen : « Nous avons fait bon voyage jusqu'à Conway. Mon rhume ne s'est pas aggravé. Nous ferons lundi la traversée. »

Comme ce rhume est significatif, un tel soir !

La lettre suivante est datée de Banagher (Irlande). Les voilà installés chez les Bell, oncle et tante, père et mère adoptifs du révérend Nicholls. C'est là qu'il a passé sa jeunesse, c'est là qu'il reviendra un jour, plus tôt qu'il ne pense...

L'excellent Arthur a fait à son beau-père le sacrifice de ses ambitions. Il refuse le poste avantageux qu'on lui propose, pour que Charlotte puisse rester auprès du vieillard acariâtre.

En retour il attend de sa femme un sacrifice égal : qu'elle cesse d'écrire.

Non, ce n'est pas monstrueux, pas même égoïste. C'est tout bonnement sage.

On ne sache pas que littérature et ménage aient jamais fait d'heureuses épousailles. L'une ou l'autre : il faut choisir. En convolant, Charlotte

a choisi l'autre. D'ailleurs le révérend, moins sot que Charlotte ne le supposait jadis, et qui possède sur la vie des aperçus singulièrement justes, est trop fin pour opposer un *veto* formel en pareille matière. Il souhaite qu'elle renonce ; il déconseille doucement ; à l'occasion, il souligne l'incompatibilité d'un trait léger. Il paraît agir avec autant de tact que d'esprit.

De fait la source est tarie. Quelques vagues fragments informes, une ébauche de roman : *Emma*, rien ! mais tellement mieux qu'une femme de lettres : une épouse.

XXIII

LA FIN DU JOUR

Après six semaines, lettre à Ellen :

« Depuis mon retour, je n'ai pas eu une minute inoccupée. Ma vie est certainement changée, et c'est merveilleux. Je ne comprends pas encore comment tant d'épouses deviennent égoïstes. Mon expérience du mariage me donne à penser au contraire qu'il contribue à vous faire sortir de vous-même. Durant ces six semaines la couleur de mes pensées s'est beaucoup modifiée. Je connais mieux qu'avant les réalités de la vie. Je crois qu'il faut blâmer les femmes qui engagent leurs amies à se marier sur un coup de tête. Pour moi, je dis : « Attendez la volonté de Dieu. » Car, Nell, vraiment, vraiment, c'est une chose solennelle, étrange et périlleuse que de devenir une épouse. Le lot de l'homme est très différent... »

Les larmes perlent entre les lignes ; l'émotion lui noue la gorge : tristesse, désillusion, regrets ? C'est la période critique. Que de heurts, de froissements

inévitables, et que de répugnances à vaincre ! Courage, Charlotte ! la mauvaisse passe finira et pour toi l'existence entière sera belle et sereine... N'envie pas le sort de la jeune épouse amoureuse. Certes, les premières semaines sont charmantes pour elle, mais ensuite combien décevants les jours à venir !

Il faut une conscience assez haute pour se dévouer à un être qu'on n'aime pas d'amour, qui vous étonne, vous désenchante et vous choque de mille manières.

Toutefois ce sacrifice de chaque instant a sa grandeur et recèle même des joies profondes, pour peu que le comparse n'en soit pas indigne.

Arthur Nicholls ne l'est point. Chaque jour Charlotte va faire cette merveilleuse découverte. Bien sûr, le bonheur est loin encore. Elle voit trop les petits côtés, les travers, les ridicules. Elle ne voit qu'eux. Ils s'estomperont bientôt lorsque, aux embûches du chemin, se révèlera l'incomparable bienfait d'un bras pour vous soutenir, d'une épaules où s'appuyer, d'un asile doux et sûr où poser un front confiant.

Trois mois de ménage. A Ellen :

« Mon mari est heureux et me le dit simplement. Ma vie est plus occupée que jadis. Je suis obligée d'être plus pratique, car mon cher Arthur est un homme aussi pratique que ponctuel et méthodique. Je pense qu'il n'est pas mauvais pour moi que ses goûts soient plutôt pour la vie active et utile que pour la littérature et la rêverie. Quant à son

affection et à sa bonté, elles ne changent ni ne diminuent... »

Voilà qui est déjà mieux. Le ton est différent. Plus trace de pleurs : un désenchantement léger ; une mélancolie qui ne doit pas être sans douceur. La grisaille nocturne qui annonce une aube lumineuse.

Un peu plus tard.

« Ma santé est meilleure. Ma vie est bien différente de ce qu'elle était. J'ai un bon mari qui m'aime et chaque jour mon attachement pour lui augmente. »

Bon ! La métamorphose d'âme s'opère. Elle *découvre* son mari. Elle s'analyse et s'aperçoit, non sans surprise, qu'elle éprouve de l'attachement pour cet homme. De l'attachement ? Qu'est-ce à dire ? De l'affection simplement, mais on ne lui donne pas six mois pour devenir une épouse roucoulante, qui guette un sourire, mendie un baiser, qui aime et qui est heureuse.

Hélas ! dans six mois...

Pourquoi faut-il que le balourd dévoile sa mentalité d'honnête petit bourgeois timoré ?

« ...Arthur vient de lire ce que je vous écris, et n'est pas content que je vous aie parlé si librement d'A. Les hommes nous trouvent toujours imprudentes. Arthur vous prie de brûler cette lettre. Il déclare que les lettres sont aussi dangereuses que des allumettes chimiques. Donc, brûlez ! ou il n'y en aura plus, tel est son verdict. Je ne puis m'empêcher de rire, c'est si drôle ! mais Arthur est sérieux, je vous assure. Il a l'air désolé. »

A remarquer qu'elle ne dit plus, comme au début : « Mon mari. » Mais « Arthur ». Est-ce dérision ? Non, c'est intimité plus grande, tendresse presque.

Ellen, fort heureusement, ne tiendra aucun compte des exigences draconiennes du révérend qui, aggravant son cas, s'enferre résolument dans le ridicule :

« Arthur se plaint que vous n'ayez pas fait la promesse de brûler mes lettres aussitôt après les avoir lues. Il dit que si vous ne vous y engagez pas formellement, il lira mes lettres et exercera sa censure. Il trouve que les femmes écrivent étourdiment. Les lettres peuvent tomber en d'autres mains. Si vous ne promettez pas, mes lettres deviendront identiques à celles qu'il écrit à M. Sowden (son ami), de brèves notes sans la moindre fioriture, et surtout point de commentaires sur le caractère ou les particularités d'un être humain ! Et si par hasard il s'y glisse en tapinois un mot d'affection ou de sensibilité, il en rougit et se voile la face de ses mains pudiques. Ne manquez pas de lui écrire votre promesse formelle. »

Pauvre Charlotte ! Elle s'efforce de sourire, mais, comme elle doit avoir le cœur gros !

Une femme peut tout pardonner à l'homme qui lui inspire affection ou amour, tout, sauf la couardise. En dépit d'elle-même, du fin fond de son instinct millénaire, elle méprise le mâle qui manque de courage et cette vanne ouverte, que restera-t-il bientôt du prestige marital ?

Cependant un simple retour sur le passé serait

pour Charlotte salutaire leçon et lui prouverait que la prudence d'Arthur n'est pas si risible. Ne se souvient-elle pas d'avoir écrit, huit ou neuf ans plus tôt, ce jugement sur un jeune vicaire : « Echantillon peu intéressant, ordinaire et borné, du sexe grossier » ?

Depuis que le jeune vicaire est devenu son mari, n'a-t-elle pas regretté d'avoir porté ce jugement aussi sévère qu'incomplet.

Borné ? Non, c'est trop dire. Un homme bon est rarement borné. Quoi qu'on prétende communément, les méchants se recrutent plus souvent parmi les buses.

Arthur est un excellent et très digne homme, mais quel caractère ! Rageur, pointilleux, autoritaire et plus têtu que l'âne qui a vu son ombre. N'est-il pas Ecossais plus encore qu'Irlandais ?

Le fût-il à la manière brutale, violente, délirante du maître de jadis, il y aurait une saillie où accrocher quand même sa tendresse. Mais ces colères froides, ce visage figé, ces dents serrées et cet esprit buté !

Il n'est pas rare, en Angleterre, qu'on donne comme prénom aux nouveau-nés, le nom d'un personnage illustre. Voici qu'arrive un beau jour le voisin Greenwood qui prétend faire baptiser son rejeton, sous le nom de *Brontë*.

Insigne hommage ! Indiscret hommage, déclare le révérend Nicholls qui refuse, catégoriquement, de baptiser l'enfant.

L'homme s'en retourne, tout déconfit. Au bout de peu, il revient à la charge : nouveau refus. Mais

enfin pourquoi, dès lors que Charlotte et son père, directement intéressés, consentent ? Arthur n'a pas à donner de raison : il refuse, cela suffit.

La vérité, c'est qu'il a horreur de la publicité. La gloire de sa femme l'importune, l'agace, l'irrite.

Ce n'est certes pas à cause de sa célébrité qu'il l'a aimée. Il s'est épris d'elle, il y a bien des années, alors qu'elle n'était qu'une obscure petite institutrice. C'est celle-là qu'il chérit toujours. La femme de lettres illustre l'effraie, l'horripile.

Cette renommée lui porte ombrage. Elle contrecarre ses prérogatives maritales. Ne contient-elle pas en puissance des germes de trahison morale ? N'y a-t-il pas là comme une brèche à la forteresse conjugale, par où sa femme peut s'évader, échapper à sa tutelle ?

Au diable la littérature ! Paix et silence ! Le ménage, les devoirs d'épouse, d'humbles soucis et, si Dieu le veut, des enfants... Au diable aussi le courtaud de village et son absurde désir ! Les objurgations du vieux Brontë n'y changeront rien. Lui, Arthur Bell Nicholls, a dit non, c'est non !

Depuis six mois le poupon, en grand péril de mourir païen, attend que lui soit conférée la dignité de chrétien. Le père s'entête, mais sur ce terrain, M. Nicholls est maître. Bon, eh bien ! on passera outre. Le révérend Brontë presque sourd, aveugle, accablé d'infirmités et de maux, reprendra pour une heure son ministère et, de ses mains tremblantes, il baptisera dans sa chambre l'enfant, l'inscrira aux registres paroissiaux sous le nom de *Brontë Greenwood.*

On s'attend à une discussion, à une scène pour cette ingérence, pis qu'incorrecte. Pas une allusion, pas un mot ; mais de plusieurs semaines, M. Nicholls n'adresse pas la parole à son beau-père.

Las ! voilà de plus graves soucis : la santé de Charlotte devient alarmante.

Novembre. A la suite d'une promenade dans les moors à la proche cascade, grossie par les pluies récentes (aujourd'hui *Cascade Brontë*), Charlotte écrit à Ellen :

« C'était beau ! Un vrai torrent. Nous sommes rentrés sous une pluie diluvienne, mais pourtant j'ai aimé cette promenade. »

Une semaine passe :

« J'ai payé tribut pour cette promenade, bien qu'ayant changé de vêtements en rentrant : des frissons, mal à la gorge et un bon rhume... Je ne suis pas encore remise. »

Au bout d'un mois, elle semble guérie. L'est-elle vraiment ?

« Depuis trois semaines, il fait un temps affreux : une succession d'ouragans. Arthur va bien, Dieu merci ! et moi de même. *My dear boy* m'est plus cher certainement qu'il y a six mois. Dans trois jours il y aura six mois que nous sommes mariés. »

Ainsi, en dépit de tout, l'accord s'est fait. Le petit Dieu malin sourit : le bonheur va fleurir...

Le nouvel an apporte à Charlotte le plus merveilleux présent : un espoir, une certitude, la bénédiction suprême... mais quelle lassitude !

Bien portante, elle serait si heureuse ! Pourquoi faut-il qu'elle se sente abattue, sans courage, en proie à ces perpétuels malaises ?

Elle en arrive à ne plus pouvoir s'alimenter et dépérit à vue d'œil. Quoi qu'on tente, on ne parvient pas à lui faire accepter la moindre nourriture.

Elle était frêle, maintenant elle n'est plus qu'une ombre.

Vainement la fidèle Martha essaie de la réconforter par la perspective de la félicité prochaine : être mère ! Elle souffre trop, elle ne peut y croire. La mort de la chère vieille Tabby, depuis longtemps paralysée, ne parvient même pas à la tirer de sa torpeur.

On mande de Bradford un médecin renommé qui n'aperçoit pas de danger immédiat. Les fâcheux symptômes disparaîtront sans doute d'eux-mêmes...

Un moment le mal fait trêve. Charlotte parvient à griffonner un court billet pour Ellen.

« Il n'est pas possible d'avoir un mari meilleur, plus tendre que le mien... Sa patience ne l'abandonne jamais et je lui fais passer de tristes jours et des nuits troublées... »

Le 1er février elle rédige son testament, léguant à son mari, en pleine propriété, tout ce qu'elle possède, y compris le revenu de ses œuvres.

Elle retombe, s'achemine lentement vers la fin.

Dehors la pluie fait rage. Le vent secoue les fenêtres, hurle dans les cheminées, se déchaîne à travers les solitudes des *Wuthering Heights*.

Le marteau du ciseleur de stèles berce l'angoisse de la mourante, chanson coutumière qui a bercé

sa vie. Puis vient le délire, coupé parfois d'une lueur de conscience. Alors elle aperçoit son mari qui prie à son chevet, et s'écrie :

— Oh ! je ne vais pas mourir ? Nous avons été si heureux !

Si, elle va mourir, elle est perdue.

Le 31 mars 1855, environ minuit, elle se redresse brusquement dans son lit, les yeux exorbités par l'épouvante. Ses mains exsangues battent l'air, cherchant où s'accrocher. Un râle sort de sa gorge, qui n'a plus la force d'être un cri. Elle s'affaisse, s'immobilise. C'est fini...

Au lever du jour, M. Nicholls écrit à Ellen :

« Notre chère Charlotte n'est plus. Elle est morte d'épuisement, la nuit dernière. Depuis deux ou trois semaines, elle n'avait cessé de décliner. Dimanche nous avons compris que nous ne la conserverions pas.

« Nous l'enterrerons mercredi. »

Le caveau de l'église reçut le corps misérable qui emportait avec lui une autre vie. Un nom fut ajouté à la liste déjà longue.

Six ans plus tard, la pierre fut une fois encore disjointe pour livrer passage au patriarche tragique qui venait enfin, si tard, rejoindre sa nichée défaite. Cette fois on scella définitivement la dalle. Nul ne devait être admis désormais à troubler la paix des ombres augustes.

* * *

Le révérend A.-B. Nicholls, après avoir fermé les yeux du vieillard aveugle, regagna l'Irlande. Il épousa en 1864, sa cousine Mary Bell, et atteignit l'âge de quatre-vingt-dix ans.

EN MANIÈRE D'ÉPILOGUE

Conclure ? A quoi bon ? Une conclusion ne saurait avoir qu'une valeur subjective, c'est-à-dire, aucune valeur. Ce n'est ni un fait, ni une conséquence — ce n'est qu'une impertinence. Rien ne commence et rien ne s'achève : la vie se poursuit. Une feuille tombe de l'arbre, qu'une autre remplace.

L'intérêt réside dans la cause, non dans les effets ; parfois, dans leur enchaînement, leurs ricochets, leurs incidences.

Pour cette couvade, la circonstance déterminante fut la mort prématurée de la mère. De cette tombe béante jaillirent, comme larves venimeuses, les malheurs à venir.

Des petits qui perdent leur mère sont perdus. En elle, en son adorable instinct, survit la dernière beauté, la suprême noblesse de l'univers. Ainsi pour toutes les espèces vivantes. C'est la merveille de la création, la seule. Cette unique fois, le Tout Puissant eut la main heureuse

Le mâle, lui, compte si peu et fait si sotte figure !

CHARLOTTE BRONTË
dessin de G. Richmond
National Gallery, Londres

EMILY BRONTË
portrait par P. Branwell Brontë
National portrait Gallery, Londres

Mieux vaut n'en point parler. Bientôt on se passera complètement de ses services Mais rien, jamais ne remplacera celle qui pétrit la chair, façonne l'esprit, cisèle le cœur, en immolant son cœur, son esprit et sa chair aux voraces dévorateurs.

Eteinte la ravissante flamme du foyer, les petits grelottants se cherchent sans se trouver : une prohibition sans recours les enserre. Vers quelque horizion qu'ils se tournent ils sont voués à mal tourner. Plume, palette, tréteaux ou pire. Bêtise : les Arts ! Jamais ce rêve apaisant des mères : l'Administration.

Plus absolue et définitive encore, la faillite intérieure.

Le poil rude, mal léché, l'âme close, car la main qui détenait la clef s'est abattue ; la bouche amère, trop tôt sevrée de ce lait exquis : la tendresse, l'orphelin cheminera en marge, sans comprendre, sans être compris. Son front est marqué du sceau de malédiction.

Qu'on songe à ce martyre : une enfance sans baisers ! Sort autrement affreux que celui de l'adulte privé d'autres lèvres.

La tête chavire, le cœur trébuche à cette évocation.

Veuf des caresses du premier âge, connaîtra-t-il celles du second ? Non, pas les vraies, les pures, les gratuites. Il n'est parmi les hommes, qu'un seul amour, et celui de la mère mène par la main celui de l'amante.

La joie, la volupté, l'espoir, ce triple visage du bonheur lui restera obscur, indéchiffrable.

Tel apparaît, chaque battement de ses paupières chargé de signification et de funestes présages, le douloureux quadrige de Haworth.

Ce jour de deuil, il fut promis aux affections désolées et stériles : les bêtes, les lettres, les choses, le néant. Comme d'autres — enterré vif leur cœur sous un vœu, une robe de bure — déjouent l'instinct avec la bonne chère, la domination, ou les abeilles.

On ne nomma amour que par défaut d'autre vocable la fièvre cérébrale déclenchée par le pédagogue en délire. Dès lors que demeurait muette « la fibre intime de l'être », il ne s'agissait point de folie amoureuse.

N'est pas digne non plus d'une telle étiquette la piètre marchandise offerte par le chœur des soupirants éconduits. Et que dire de celle du plus tenace, qui fut subi ?

Lequel chérit, si peu que ce fut, la vestale des moors à l'âme frémissante ? Qui chérit-elle, à part sa lande et son chien ? Si parfaite fut sa conscience d'un implacable destin qu'à l'aube de son âge, elle puisa dans l'orgueil d'un sang altier, la résolution du renoncement.

Mais l'autre, la vierge aux yeux implorants, parée de toutes les grâces de l'épouse, on la voit se consumer dans l'attente anxieuse de celui qui jamais ne viendra.

Aucune souffrance n'est comparable au lent écoulement des heures découragées où les mains inertes se joignent, où les genoux contractés se ferment sur le désir inassouvi. Jusqu'à l'épuisement,

jusqu'à la certitude d'un isolement définitif. Alors le rêve défunt livre passage à cette soif de délivrance, à tel point misérable qu'elle fait resplendir, comme la seule heure de lumière, l'heure de nuit.

C'est ainsi que tragiquement retentit aux oreilles latines le chant d'aspirations véhémentes et vaines des trois âmes captives affamées d'amour. C'est ainsi qu'il s'exhale dans leurs poèmes et leurs livres dédiés à la souffrance, au désespoir et à la mort, comme leurs vies.

BIBLIOGRAPHIE

Voici parmi la floraison d'ouvrages qu'ont inspirés les Brontë ceux que nous avons le plus utilement consultés :

En première ligne il faut citer les excellentes monographies de Mrs. Gaskell et de Clément Shorter :

Gaskell (Mrs. E). *Life of Charlotte Brontë* , London. Smith, Elder et Cie, 1855, etc.

Shorter (Clément). *The Brontës Life and Letters*, 2 vol, in 8°. London, Hader et Stoughton, 1908.

Chadwick (Mrs. Ellis). *In the footsteps of the Brontës.* Lond. Pitman, 1911.

Darmesteter-Duclaux (Mme née Mary Robinson). *Les sœurs Brontë.* Revue de Paris, 1899-1900. *Emily Brontë.* — Lond. 1883.

Dimnet (Ernest). *Les sœurs Brontë.* Paris, Bloud, 1910.

Forcade (Eugène). *Jane Eyre.* Revue de Paris, 1848.

Goldring (Maud). *Charlotte Brontë, the woman.* Lond. Mathews, 1916.

Gosse. *Memorial,* 1916.

Lewes (George-Harry), v. *Westminster Review.*

Leyland. *The Brontë Family.* Lond. 1886.

MACDONALD (Frederika). *The Secret of Ch. Brontë.* Lond. Jack, 1911.

MAETERLINCK. *La Sagesse et la Destinée.* Paris. Mercure de France.

MONTÉGUT (Emile). *Miss Brontë* (Revue des Deux Mondes. 1857.)

MONTÉGUT (Emile). *Ecrivains modernes*, 1855.

Quaterly Review (Déc. 1848). *Vanity Fair, Jane Eyre and Governesses.*

SINCLAIR (May). *The three Brontës.* Lond. Hutchinson, 1912.

SMITH GEORGE. *The Brontës.* Lond. Cornihll, Mai, 1873.

SOCIETY (The Brontë). *Centenary Memorial*, 1918. (Bronte Museum — The old Parsonage, Haworth near Keighley.)

SWINBURNE (A. Ch.) *A note on Ch. Brontë.* Lond. Chatto et Windus, 1877.

The Times, 1913. Juillet. London.

Westminster Review. vol. 48, *Jane Eyre*, par G. H. Lewes ; vol. 52 *Shirley*, par G. H. Lewes. — N. S. vol. 3, *Villette ;* vol. 53, *Charlotte Brontë.*

WYZEVA (Theodor de). *Ecrivains étrangers*, I. Paris, Perrin, 1897.

WYZEVA (Theodor de). *Un amant.* (Trad. de *Wuthering Heights ;* avec Introduction. Paris, Perrin, 1892.

ÉDITIONS ANGLAISES

Brontës Works. 7 vol. Elder, Smith et C^ie^.

Idem, Tauchnitz 7 vol.

Traductions françaises de *Jane Eyre*, *Shirley*, *Villette*, *le Professeur*. etc., chez :
Giraud, Paris, 1854-1900 ; Hachette, Paris. 1859-1893 ; Flammarion, 1919.

Emily Bronte. *Les Hauts de Hurle-Vent*. Trad. F. Delebecque. Paris.

N. B. — Chaque année l'Imprimerie Nationale de France publie, sur la proposition d'une commission où figurent dix membres de l'Institut, un ouvrage universellement consacré.

En 1923, elle fit choix de *Jane Eyre*, texte anglais, in-folio tiré à 495 exemplaires de luxe numérotés, sur velin à la cuve des Papiers d'Arches, fabriqué spécialement au filigrane JANE EYRE.

(15 exemplaires contiennent 17 lithographies originales par Ethel Gabain, dont 5 signées de la main de l'artiste.)

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos		.....	7
Chapitre	I.	Les coursiers d'Hélios.....	13
Chapitre	II.	Les Moors.....	20
Chapitre	III.	Dressage « à la Puritaine » ...	25
Chapitre	IV.	En cage	36
Chapitre	V.	Le quadrige	46
Chapitre	VI.	Adolescence	58
Chapitre	VII.	Le quadrige s'égaille	69
Chapitre	VIII.	La porte ouverte et refermée .	77
Chapitre	IX.	Pégase sous le joug	85
Chapitre	X.	Variétés.....	90
Chapitre	XI.	« Miss Celia-Amelia ».....	98
Chapitre	XII.	La roue du destin	105
Chapitre	XIII.	L'irrésistible attirance.....	115
Chapitre	XIV.	Amour, cruel amour !.....	123
Chapitre	XV.	Détresse	133
Chapitre	XVI.	Lettres d'amour	143
Chapitre	XVII.	Espoirs et réalités	153
Chapitre	XVIII.	Les paradis artificiels.....	157
Chapitre	XIX.	Les Vierges aux rochers	170
Chapitre	XX.	*Jane Eyre*	181
Chapitre	XXI.	« M. Currer Bell »	193
Chapitre	XXII.	Le quadrige brisé	202
Chapitre	XXIII.	« Son dernier été »	215

CHAPITRE XXIV. Le Titan..... 226
CHAPITRE XXV. Les illusions perdues..... 236
CHAPITRE XXVI. La roche tarpéienne..... 245
CHAPITRE XXVII. Le perce-neige..... 253
CHAPITRE XXVIII. La fin du jour..... 268
En manière d'épilogue..... 278
BIBLIOGRAPHIE..... 283

Imp. CHANTENAY, Paris. — 3-2-30.